



Bodleian Libraries

UNIVERSITY OF OXFORD

This book is part of the collection held by the Bodleian Libraries and scanned by Google, Inc. for the Google Books Library Project.

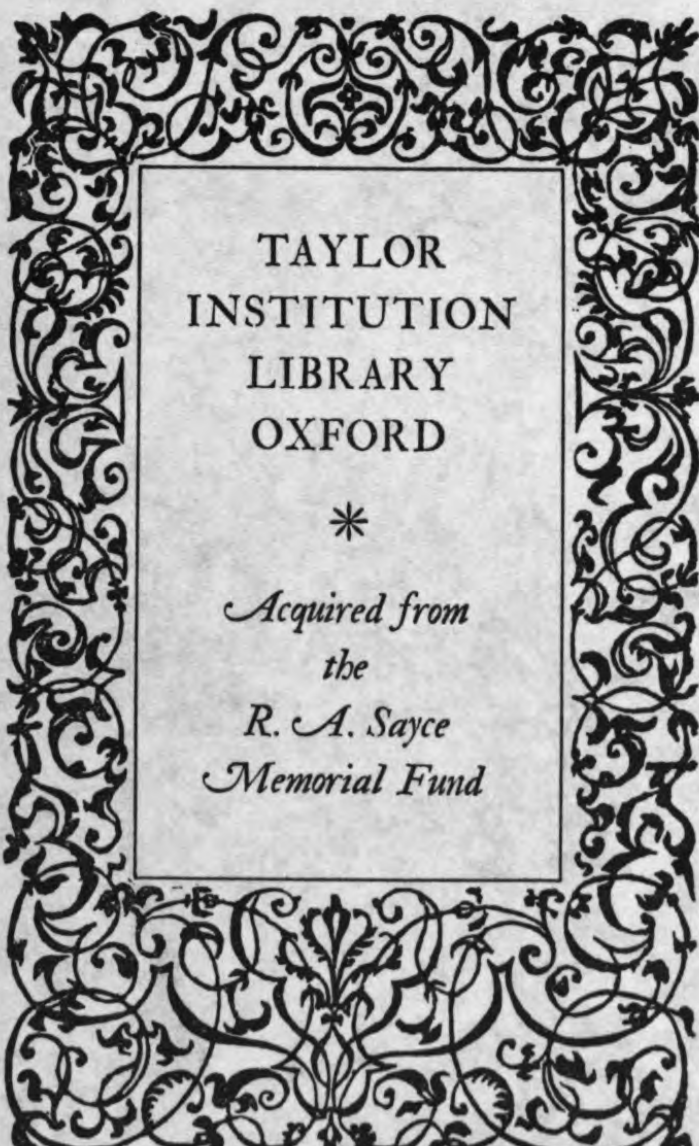
For more information see:

<http://www.bodleian.ox.ac.uk/dbooks>



This work is licensed under a Creative Commons Attribution-NonCommercial-ShareAlike 2.0 UK: England & Wales (CC BY-NC-SA 2.0) licence.

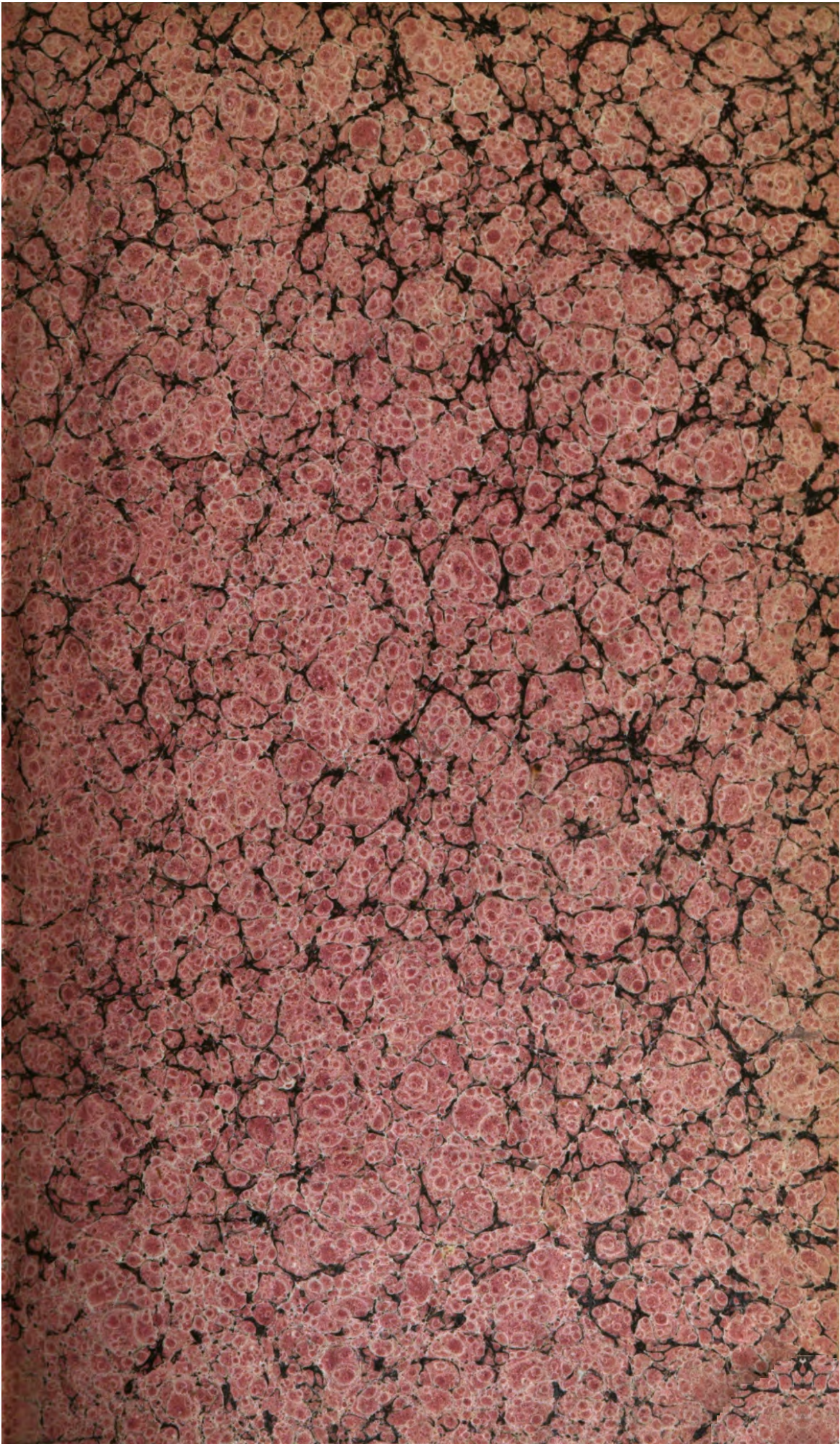




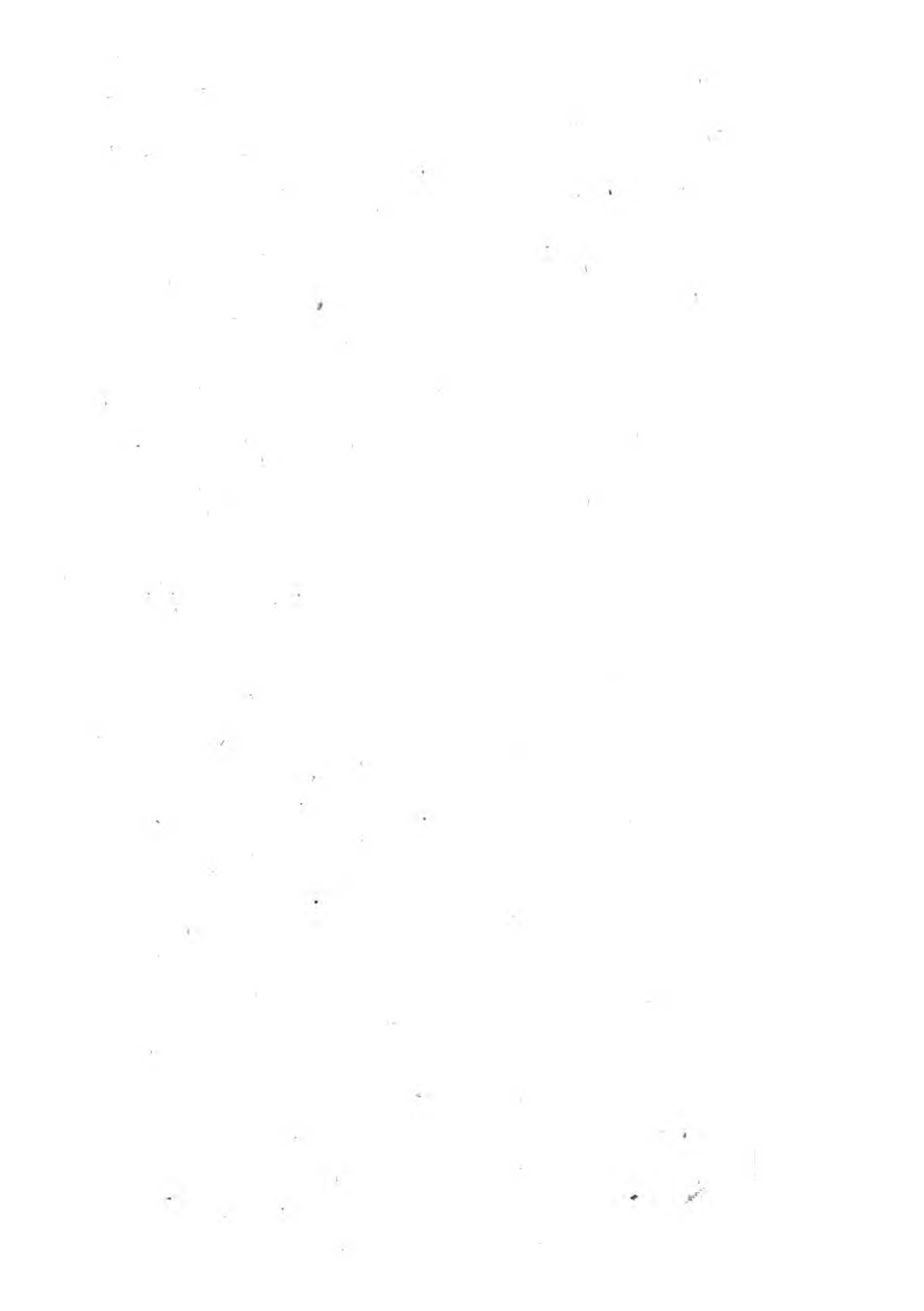
TAYLOR
INSTITUTION
LIBRARY
OXFORD

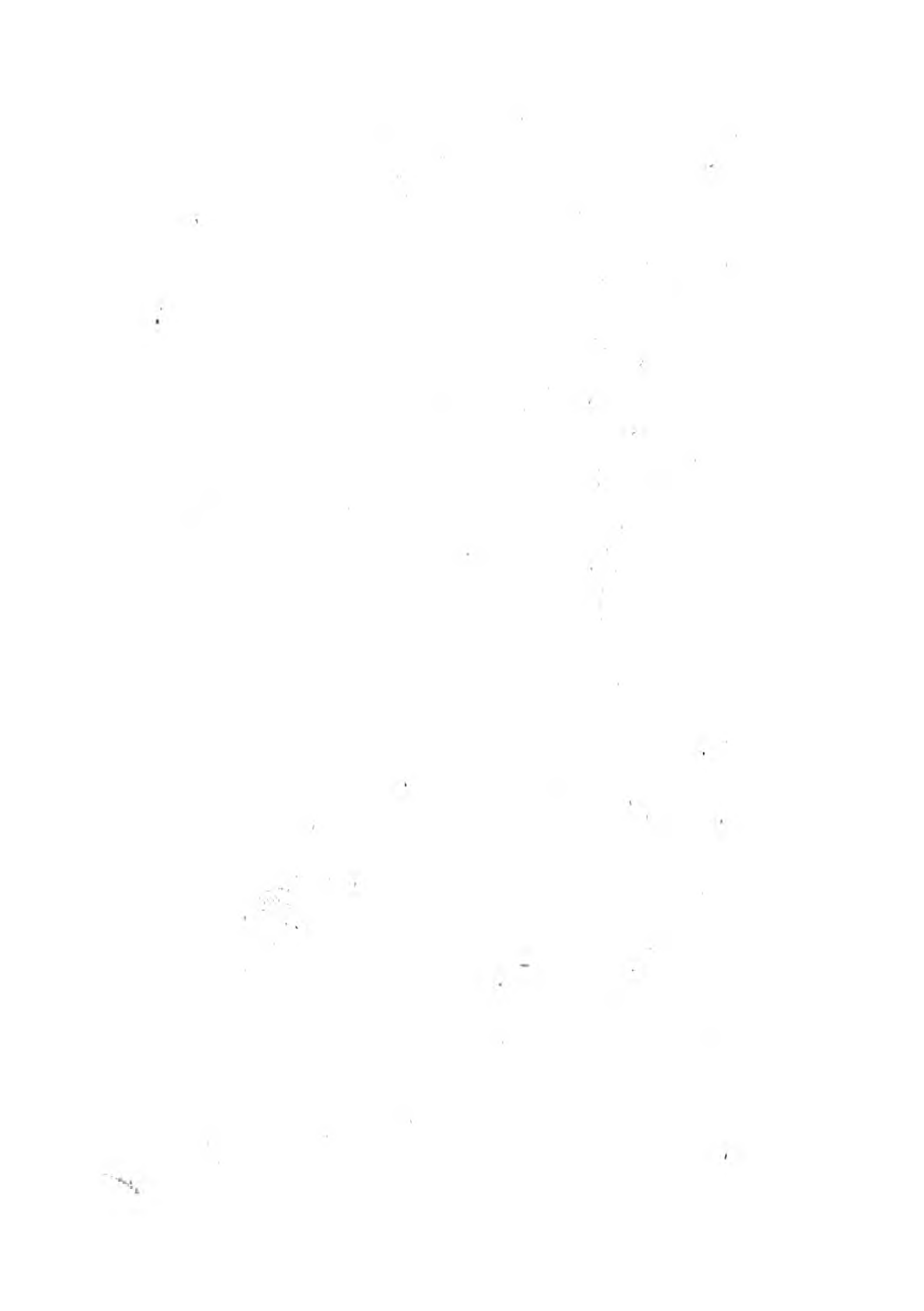


*Acquired from
the
R. A. Sayce
Memorial Fund*



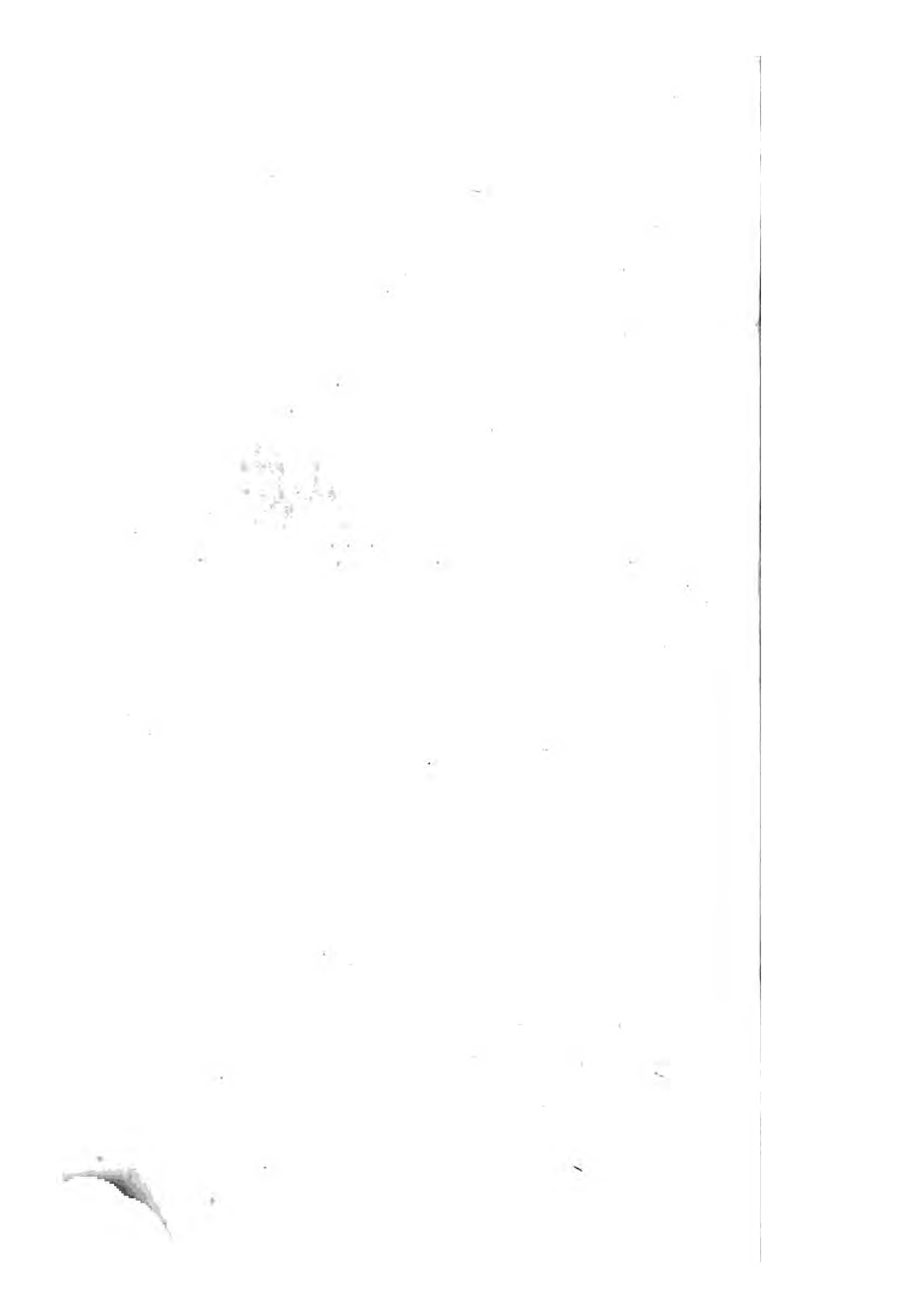
Vet. Fr. III A. 1235





BIBLIOTHÈQUE

FRANÇAISE.



ESSAIS
DE MICHEL
DE MONTAIGNE,

AVEC LES NOTES
DE
COSTE, NAIGRON, AMAURY DUVAL, ÉLOY JOHANNEAU,
ET AUTRES COMMENTATEURS.

TOME HUITIÈME.



PARIS,
MÉNARD ET DESENNE, LIBRAIRES,
RUE GÎT-LE-CŒUR, N° 8.

1827.



ESSAIS
DE MICHEL
DE MONTAIGNE.

SUITE
DU LIVRE TROISIÈME.

CHAPITRE V¹.

SUR DES VERS DE VIRGILE.

Sommaire. La vieillesse est si naturellement portée vers les idées tristes et sévères, que, pour se distraire, elle a besoin de se livrer quelquefois à des accès de gaieté.—Ce qu'il y a de pis, dans

¹ Ce chapitre, assez difficile à entendre en quelques endroits, est un des plus curieux et des plus variés des Essais. Montaigne y monte son esprit et son style sur tous les tons : il est tour à tour sérieux

la vieillesse, c'est que l'esprit se ressent des souffrances et de l'affoiblissement du corps. C'est la santé, la vigueur de l'âge qui font les grands poètes, les bons écrivains.—Ce que les hommes craignent ordinairement le plus, c'est qu'une occasion quelconque mette leurs mœurs à découvert. Pour Montaigne, il préfère *d'être moins loué, pourvu qu'il soit mieux connu*. Aussi, tout vieux qu'il est, ne craindra-t-il point de

et badin, grave et plaisant, sage et fou, moraliste austère et cynique effronté. On y trouve de tout : de la gaité, du goût, de la raison, de la philosophie, des vues et des conseils très-sages, et surtout une grande connoissance du cœur humain..... Le bon Pasquier, homme d'esprit et de sens, mais qui n'avoit nulle philosophie, et qui, par cela même, étoit incapable de sentir le mérite des *Essais* de Montaigne, lui reproche de s'être donné, surtout ici, pleine liberté de sauter d'un propos à l'autre, *ainsi que le vent de son esprit donnoit le vol à sa plume*, et prétend qu'il pouvoit à meilleur compte intituler ce chapitre *Cocq-à-l'asne*. Il faut pardonner ce jugement à Pasquier. On n'étoit pas assez avancé de son temps pour apprécier un écrivain de la trempe de Montaigne : et son erreur à cet égard doit être imputée à son siècle autant qu'à lui. Pour moi, j'avoue qu'il est peu de chapitres dans Montaigne que je lise avec plus de plaisir, et où je trouve plus de verve et d'originalité.—N.

dire comment certains jeux qu'il lui faut abandonner, sont encore l'objet de son affection.— Comment se fait-il que l'action par laquelle se perpétue le genre humain paroisse si honteuse qu'on n'ose même la nommer? Il est vrai que son nom, s'il est tu, n'en est pas moins connu de tout âge et de tout sexe. Il en est de cela comme des livres, qui ont bien plus de lecteurs lorsqu'ils sont défendus.—On ne voit pas pourquoi les Muses ne s'accordent pas bien avec Vénus : rien ne peint mieux que la poésie les plaisirs de l'amour. Pour s'en convaincre, il ne faut que lire les vers où Virgile décrit avec tant de chaleur une entrevue amoureuse de Vénus avec Vulcain.—Le mariage est un *marché sage*, grave, que l'on contracte pour avoir de la postérité ; les emportements de l'amour doivent en être bannis. Il n'y a point de mariages plus tôt troublés par les discordes et le dégoût, que ceux auxquels l'amour seul avoit présidé. Un bon mariage, s'il en est, est une société d'amitié, de confiance, qui impose des devoirs, des obligations mutuelles. Différence qui existe entre le mariage et l'amour. Telle femme peut céder à un homme qu'elle ne voudroit pas pour mari. Nos lois sont trop sévères envers les femmes ; on voit qu'elles ont été faites par les hommes. Nous voulons qu'elles répriment leurs

4 ESSAIS DE MONTAIGNE,

désirs, et nous n'essayons pas même de modérer les nôtres. Épousent-elles un jeune homme ? il fera gloire d'avoir ailleurs des maîtresses : un vieillard ? c'est comme si elles étoient restées vierges. — L'éducation qu'on donne aux femmes, est tout-à-fait contrastante avec ce qu'on exige d'elles : on les élève pour l'amour, la coquetterie ; elles n'entendent parler que d'amour. Les choses qu'on veut leur cacher, elles les devinent, ou plutôt leur imagination les leur offre plus attrayantes qu'elles ne sont réellement. Aussi en savent-elles souvent plus que nous, qui prétendons les instruire : Bocace et l'Arétin n'ont rien à leur apprendre. Il est bien difficile que, dans l'état actuel des mœurs, une femme soit toujours chaste et fidèle. Ce n'est pas en se montrant prudes et revêches, qu'elles nous feront croire à leur vertu : tout ce qu'on doit penser, c'est qu'elles ont été maladroitement attaquées. Ce qu'elles doivent chercher, c'est de conserver leur réputation, ou, si elles l'ont perdue, de la rétablir. La jalousie dans les femmes est bien plus terrible que dans les hommes : c'est une maladie de l'esprit qui les mine, les consume. — Montaigne reprend ses réflexions sur la difficulté pour une femme de conserver la chasteté ; les saints mêmes en conviennent. Il observe que l'infidélité ne peut pas toujours leur être re-

prochée. Qu'a-t-on à imposer à celle qui se prostitue pour sauver son mari ? A celles qui sont vouées au libertinage *avant l'âge de connoissance* ? Il est, au reste, très-dangereux de prendre trop de souci du peu de sagesse des femmes. Il vaut mieux ignorer que connoître leur mauvaise conduite. Un honnête homme n'en est pas moins estimé, parce que sa femme le trompe. C'est un mal qu'il faut tenir secret. Un mari ne gagne rien à user d'une trop grande contrainte envers sa femme ; toute gêne aiguise les désirs de la femme, et de ceux qui la poursuivent. — Digression sur le caractère de l'idiome français, et sur la manière de traiter des sciences. Pourquoi Montaigne aimoit à se passer de livres en écrivant ; il ne lui falloit que Plutarque. Ses idées les plus profondes, comme les plus folles, lui viennent à l'improviste, et plus à cheval que partout ailleurs. — Revenant à son sujet principal, il croit que l'amour n'est autre chose que le désir de la jouissance physique. Mais, en considérant tout ce que l'acte en lui-même a de ridicule, de dégoûtant, il est tenté de croire, avec Platon, que *les dieux ont fait l'homme pour leur servir de jouet ; qu'ils ont voulu apparier par là les fous et les sages, les hommes et les bêtes*. D'un autre côté, pourquoi regarder comme honteuse une action si utile, et commandée par

la nature ? On se cache pour construire un homme ; pour le détruire, on préfère le grand jour et *un champ spacieux*. L'amour à l'espagnole et à l'italienne plaît à Montaigne : il aime assez les *préambules* en amour. *Qui n'a jouissance qu'en la jouissance* n'est pas de son école. Il veut n'arriver au sanctuaire des temples, qu'après avoir passé par des *portiques*, par des *galeries*, par des *détours*. Rien ne lui déplaît comme la coutume de baiser les femmes en les saluant : c'est profaner le baiser. Les hommes mêmes ne gagnent rien à cela ; car pour une belle, il leur faut baiser cinquante laides. Il approuve que, même dans le commerce avec les courtisanes, on cherche à gagner leur affection, afin de n'avoir pas leur corps seulement. Il croit de l'intérêt des femmes d'être modestes et retenues ; elles en seront plus aimées ; et même, en n'étant pas sages, elles ne perdront pas du moins leur réputation. — Digression sur la licence de son style. Puisqu'il vouloit donner son portrait au public, il falloit bien qu'il se représentât tel qu'il est : or, quoiqu'il aime la modestie, il est forcé, non *par jugement*, mais *par nature*, d'employer un *parler scandaleux*. Il ne se loue pas de contrarier l'usage reçu ; il s'en excuse. — L'amour ne doit pas être entièrement défendu aux vieillards, du moins à ceux qui ne

sont pas décrépits. L'amour ranime leur corps, les force à en prendre plus de soin. Mais ils ne doivent pas exiger un amour réciproque. Qu'ils ne s'adressent point non plus à des vieilles. Cependant, à vrai dire, l'amour ne convient que dans la première jeunesse.

Exemples : Platon ; Socrate ; Thalès ; Origène ; Ariston ; Archélaüs. — Aristote ; Virgile ; Isocrates ; Proculus ; Messaline ; une femme de Catalogne ; le philosophe Polémon ; la vestale Clodia Læta ; Boleslas, roi de Pologne ; la fille de Montaigne ; Zénon ; Straton ; Théophraste ; Aristippe ; Démétrius de Phalère ; Clinias ; Héraclide ; Antisthènes ; Ariston ; Cléanthes ; Sphérus ; Chrysippe ; les Égyptiennes ; les matrones de Rome ; les costumes des Suisses, et des hommes et des femmes dans quelques autres pays ; un pape ; les femmes de l'Inde ; Livie ; saint Augustin ; une reine ; le berger Chratis ; Lucullus ; César ; Pompée ; Antoine ; Caton ; Lépide ; Vulcain ; Octave et Pontia Postumia. — Les femmes Scythes ; Fatua ; femme de Faustus ; la femme de Hiéron. — Phaulius d'Argos, et le roi Philippe ; Galba et Mécènes ; le philosophe Phédon ; Solon. — Pittacus ; le sénat de Marseille ; un hôte de Flaminius ; Messaline et Claude. — Lucrèce ; Gallus ; Horace ; Plutarque. — Léon et Ficin ; Aristote ; Bembo et Ec-

quicola ; un peintre ; le musicien Antinonydes ; des singes et Alexandre ; Pythagore.—Socrate ; Zénon et Cratippus ; Platon ; Alexandre ; les Esséniens ; les Athéniens.—Des Turcs ; un Égyptien ; Martial ; Thrasonidès ; Socrate ; les Italiens ; Périander ; Aristippe ; Alexandre et Thalestris ; la reine Jeanne de Naples. — Le philosophe Panétius ; Agésilas ; Socrate ; Bion ; Cyrus ; Ménon ; Galba ; Émones de Chio, et le philosophe Arcélaüs ; Marguerite reine de Navarre ; Platon ; Antisthènes.

A mesure que les pensements utiles sont plus pleins et solides, ils sont aussi plus em-peschants et plus onereux : le vice, la mort, la pauvreté, les maladies, sont subiects graves, et qui grevent. Il fault avoir l'ame instruite des moyens de soubtenir et combattre les maux, et instruite des regles de bien vivre et de bien croire ; et souvent l'esveiller et exercer en cette belle estude : mais à une ame de commune sorte, il fault que ce soit avec relasche et moderation ; elle s'affolle, d'estre trop continuellement bandee. J'avois besoing, en ieunesse, de m'advertir et solliciter pour me tenir en office ; l'alaignesse et la santé ne conviennent

pas tant bien , dict on , avecques ces discours serieux et sages : ie suis à present en un aultre estat ; les conditions de la vieillesse ne m'advertissent que trop , m'assagissent et me preschent. De l'excez de la gayeté , ie suis tumbé en celuy de la severité , plus fascheux : par quoy , ie me laisse à cette heure aller un peu à la desbauche , par desseing , et employe quelquesfois l'ame à des pensements folastres et ieunes , où elle se seiourne. Ie ne suis meshuy que trop rassis , trop *poisant* et trop meur : les ans me font leçon , touts les iours , de froideur et de temperance. Ce corps fuyt le desreglement , et le craind : il est à son tour de guider l'esprit vers la reformation ; il regente , à son tour , et plus rudement et imperieusement ; il ne me laisse pas une heure , ny dormant , ny veillant , chomer d'instructions de mort , de patience et de penitence. Ie me deffends de la temperance , comme i'ay faict aultrefois de la volupté : elle me tire trop arriere et iusques à la stupidité. Or , ie veulx estre maistre de moy : à touts sens : la sagesse a ses excez , et n'a pas moins besoing

de moderation que la folie. Ainsi, de peur que ie ne seiche, tarisse et m'aggrave de prudence, aux intervalles que mes maux me donnent,

Mens intenta suis ne sciet usque malis¹,

ie gauchis tout doucement, et desrobbe ma veue de ce ciel orageux et nubileux que i'ay devant moy, lequel, Dieu mercy, ie considere bien sans effroy, mais non pas sans contention et sans estude; et me voys amusant en la recordation des ieunesses passees:

Animus quod perdidit, optat,
Atque in præteritâ se totus imagine versat².

Que l'enfance regarde devant elle; la vieillesse, derriere: estoit ce pas ce que signifioit le double visage de Ianus? Les ans m'entraignent s'ils veulent, mais à reculons:

¹ De peur que mon âme ne soit toujours occupée de ses propres maux. OVID. *Trist. eleg. 1, l. 5, v. 4.*

² Mon esprit soupire après ce qu'il a perdu, et se rejette tout entier dans le passé. PETRON. *Satiric.*

autant que mes yeulx peuvent recognoistre
cette belle saison expiree, ie les y destourne
à secousse : si elle eschappe de mon sang et
de mes veines, au moins n'en veulx ie des-
raciner l'image de la memoire,

Hoc est

Vivere bis, vitâ posse priore frui¹.

Platon² ordonne aux vieillards d'assister
aux exercices, danses et jeux de la ieunesse,
pour se resiouir, en aultruy, de la soup-
plesse et beauté du corps qui n'est plus en
eulx, et rappeler en leur souvenance la
grace et faveur de cet aage fleurissant; et
veult qu'en ces esbats ils attribuent l'hon-
neur de la victoire au ieune homme qui aura
le plus esbaudi³, et resiouï le plus grand
nombre d'entre eulx. Je marquois aultrefois
les jours poissants et tenebreux, comme ex-
traordinaires; ceulx là sont tantost les miens

¹ C'est vivre deux fois, que de pouvoir jouir de
la vie déjà passée. MARTIAL, l. 10, epigr. 23, v. 7.

² *Traité des Loix*, l. 2, vers le commencement.—C.

³ *Sauté de joie*.—E. J.

ordinaires : les extraordinaires sont les beaux et sereins ; ie m'en vois au train de tressaillir, comme d'une nouvelle faveur, quand aucune chose ne me deult¹. Que ie me chatouille, ie ne puis tantost plus arracher un pauvre rire de ce meschant corps ; ie ne m'esgaye qu'en fantasie et en songe, pour destourner par ruse le chagrin de la vieillesse : mais, certes, il faudroit aultre remede qu'en songe ! Foible luicte de l'art contre la nature ! C'est grand' simplesse d'allonger et anticiper, comme chascun faict, les incommoditez humaines : i'aime mieulx estre moins long temps vieil, que d'estre vieil avant que de l'estre² : iusques aux moindres occasions de plaisir que ie puis rencontrer, ie les empoigne. Ie cognois bien, par ouïr dire, plusieurs especes de voluptez pru-

¹ *Ne me fait du mal.*—E. J.

² C'est mot pour mot ce que dit Cicéron dans son traité de la Vieillesse : « *Ego verò me minùs diù senem esse malle, quàm esse senem antequàm essem.* » c. 19. Ici Montaigne copie cette pensée ; et ailleurs, il critique la manière dont Cicéron l'a exprimée. Voyez l. 2, c. 10.—C.

dentes, fortes et glorieuses : mais l'opinion ne peult pas assez sur moy pour m'en mettre en appetit; ie ne les veulx pas tant magnanimes, magnifiques et fastueuses, comme ie les veulx doulcereuses, facilés et prestes : *A naturá discedimus ; populo nos damus nullius rei bono auctori* ¹. Ma philosophie est en action, en usage naturel et present, peu en fantasie : prinsse ie plaisir à iouer aux noisettes et à la toupie!

Non ponebat enim rumores ante salutem ².

La volupté est qualité peu ambitieuse : elle s'estime assez riche de soy, sans y mesler le

¹ Nous abandonnons la nature; et nous prenons pour guide le peuple, qui ne sait que nous égarer. *SENEC. epist. 99.*

² A tous les vains caquets préférant mon plaisir.

C'est une application fort plaisante d'un vers grave d'Ennius, cité par Cicéron, *de Officiis*, l. 1, c. 24, où ce poète, parlant de Fabius Maximus, dit qu'il travailloit au bien public, sans se mettre en peine de tout ce qu'on publioit à Rome pour décrier sa conduite—C.

prix de la reputation; et s'aime mieulx à l'ombre. Il faudroit donner le fouet à un ieune homme qui s'amuseroit à choisir le goust du vin et des saulses : il n'est rien que i'aye moins sceu, et moins prisé; à cette heure ie l'apprends : i'en ay grand' honte, mais qu'y ferois ie; i'ay encores plus de honte et de despit des occasions qui m'y poulsent. C'est à nous à resver et à baguenauder; et à la ieunesse à se tenir sur la reputation et sur le bon bout : elle va vers le monde, vers le credit; nous en venons : *Sibi arma, sibi equos, sibi hastas, sibi clavam, sibi pilam, sibi natationes et cursus habeant; nobis senibus, ex lusionibus multis, talos relinquunt et tesseras*¹ : les loix mesmes nous envoient au logis. Je ne puis moins, en faveur de cette chestifve condition où mon aage me poulse, que de luy fournir de iouets et d'amusoires, comme à l'enfance; aussi y retumbons nous :

¹ Qu'ils gardent pour eux les armes, les chevaux, les javelots, la massue, la paume, la nage et la course; qu'ils nous laissent, à nous autres vieillards, les dames et les osselets. *Cic. de Senect. c. 16.*

et la sagesse et la folie auront prou à faire ,
à m'estayer et secourir par offices alterna-
tifs, en cette calamité d'aage ;

Misce stultitiam consiliis brevem¹.

Le fuys de mesme les plus legieres poin-
tures : et celles qui ne m'eussent pas aultre-
fois esgratigné, me transpercent à cette
heure; mon habitude commence de s'appli-
quer si volontiers au mal; *in fragili corpore ,
odiosa omnis. offensio est* ²;

Mensque pati durum sustinet ægra nihil³.

J'ay esté tousiours chatouilleux et delicat
aux offenses; j'y suis plus tendre à cette
heure, et ouvert par tout:

¹ Mêlé à ta sagesse un grain de folie. HOR. l. 4,
od. 12, v. 27.

² Dans un corps fragile, tout ce qui blesse est in-
supportable. CIC. *de Senect.* c. 18. — Ce passage
montre que, dans Montaigne, le mot de *mal* qui pré-
cède veut dire *peine, douleur.* — C.

³ Et un esprit malade ne peut rien souffrir d'in-
commode. OVID. *de Ponto*, eleg. 5, l. 1, v. 18.

Et minimæ vires frangere quassa valent¹.

Mon iugement m'empesche bien de regimber et gronder contre les inconveniens que nature m'ordonne de souffrir ; mais non pas de les sentir : ie courrois, d'un bout du monde à l'autre, chercher un bon an de tranquillité plaisante et eniouee, moi qui n'ay aultre fin que vivre et me resiouïr. La tranquillité sombre et stupide se treuve assez pour moy ; mais elle m'endort et enteste : ie ne m'en contente pas. S'il y a quelque personne, quelque bonne compaignie aux champs, en la ville, en France, ou ailleurs, resseante², ou voyagee, à qui mes humeurs soient bonnes, de qui les humeurs me soient bonnes, il n'est que de siffler en paulme, ie leur iray fournir des *Essays* en chair et en os.

Puisque c'est le privilege de l'esprit, de se

¹ Ce qui est déjà ébranlé se brise au moindre effort. OVID. *Trist. eleg.* 11, v. 22.

² Dont le séjour soit fixé quelque part, ou qui aiment à voyager.—C.

r'avoir¹ de la vieillesse, ie lui conseille, autant que ie puis, de le faire : qu'il verdisse, qu'il fleurissè ce pendant, s'il peult, comme le guy sur un arbre mort. Ie crains que c'est un traistre; il s'est si estroictement affretté² au corps, qu'il m'abandonne, à tous coups, pour le suyvre en sa nécessité : ie le flatte à part, ie le pratique, pour neant ; i'ay beau essayer de le destourner de cette colligance³, et luy presenter et Seneque et Catulle, et les dames et les danses royales, si son compaignon a la cholique, il semble qu'il l'ayt aussi : les puïssances mesmes qui luy sont particulieres et propres ne se peuvent lors soulever; elles sentent evidemment le morfondu; il n'y a point d'alaignesse en ses productions, s'il n'en y a quand et quand au corps.

¹ *D'échapper à la vieillesse.*—E. J.

² *Lié, attaché, accroché.* C'est là précisément ce que signifie *affretté* dans Cotgrave.—C.

³ *Étroie liaison.*—*Colligence ou colligance* (on trouve l'un et l'autre dans Cotgrave); le même mot différemment orthographié, qu'on trouve dans Cotgrave et dans Montaigne, vient de *colligare*, joindre, lier, nouer ensemble.—C.

Nos maistres ont tort de quoy, cherchant les causes des enlacements extraordinaires de nostre esprit, oultre ce qu'ils en attribuent à un ravissement divin, à l'amour, à l'aspreté guerriere, à la poësie, au vin, ils n'en ont donné sa part à la santé; une santé bouillante, vigoreuse, pleine, oysifve, telle qu'aultrefois la verdeur des ans et la securité me la fournissoient par venues ¹ : ce feu de gayeté suscite en l'esprit des eloises ² vifves et claires, oultre nostre clairté naturelle, et entre les enthousiasmcs, les plus gaillards, sinon les plus esperdus ³. Or bien, ce n'est pas merveille, si un contraire estat affaisse mon esprit, le cloue, et en tire un effect contraire,

Ad nullum consurgit opus, cum corpore languet ⁴;

¹ *Par croissance.* — E. J.

² Ce mot, qui se prend ici pour des imaginations et des conceptions spirituelles, signifie proprement un *éclair*, cette lumière vive et éclatante qui précède le tonnerre.—C.

³ *Pour ne pas dire les plus extravagants.*—C.

⁴ Languissant avec le corps, il ne se porte sur aucun objet. CORN. GALL. eleg. 1, v. 125.

et veult encores que ie luy sois tenu de quoy il preste , comme il dict , beaucoup moins à ce consentement , que ne porte l'usage ordinaire des hommes. Au moins pendant que nous avons trefve , chassons les maulx et difficultez de nostre commerce ,

Dum licet, obductâ solvatur fronte senectus ¹ :

tetrica sunt amœnunda iocularibus ². J'aime une sagesse gaye et civile , et fuy l'aspreté des mœurs et l'austerité , ayant pour suspecte toute miue rebarbatifve ,

Tristemque vultûs tetrici arrogantiam ³ ;

Et habet tristis quoque turba cynædos ⁴.

¹ Que la vieillesse se déride , lorsqu'elle le peut encore. HOR. *Epodon liber*, od. 13, v. 7.

² Il est bon d'adoucir, par l'enjouement, les noirs chagrins de la vie. SIDONIUS APOLLINARIS, l. 1, epist. 9 ; HORENIO, *sub finem*.

³ Et la tristesse arrogante d'un visage refrogné.— Je ne sais d'où Montaigne a pris les mots latins.—C.

⁴ Parmi ces gens au maintien austère , il y a des débauchés. MARTIAL. l. 7, epigr. 58, v. 9.

Je crois Platon de bon cœur, qui dict : Les humeurs faciles ou difficiles estre un grand preiudice à la bonté ou mauvaistié de l'ame. Socrates eut un visage constant, mais serein et riant; non fascheusement constant comme le vieil Crassus ¹, qu'on ne veit iamais rire. La vertu est qualité plaisante et gaye.

Je sçais bien que fort peu de gents rechigneront à la licence de mes escripts, qui n'ayent plus à rechigner à la licence de leur pensee : ie me conforme bien à leur courage; mais i'offense leurs yeulx. C'est une humeur bien ordonnee, de pincer les escripts de Platon ², et couler ses negociations pretendues avecques Phedon, Dion, Stella, Archeanassa! *Non pudeat dicere, quod non pudet sentire* ³. Je hais un esprit hargneux et triste, qui glisse par dessus les plaisirs de sa vie,

¹ *Ferunt Crassum, avum Crassi in Parthis interempti, nunquam risisse; ob id Agelastum vocatum.*
PLIN. *Hist. nat.* l. 7, c. 19, *init.*

² *De déchirer les écrits de Platon, et de glisser légèrement sur ses, etc.* — E. J.

³ *N'ayez pas honte de dire tout haut ce que vous n'avez pas honte d'approuver tout bas.*

et s'empoigne et paist aux malheurs; comme es mouches qui ne peuvent tenir contre un corps bien poly et bien lissé, et s'attachent et reposent aux lieux scabreux et raboteux; et comme les ventouses qui ne hument et appetent¹ que le mauvais sang.

Au reste, ie me suis ordonné d'oser dire tout ce que i'ose faire; et me desplais des pensees mesmes impubliables : la pire de mes actions et conditions ne me semble pas si laide, comme ie treuve laid et lasche de ne l'oser advouer. Chascun est discret en la confession, on le debyroit estre en l'action : la hardiesse de faillir est aulcunement compensee et bridee par la hardiesse de le confesser : qui s'obligeroit à tout dire, s'obligeroit à ne rien faire de ce qu'on est contrainct de taire. Dieu vueille que cet excez de ma licence attire nos hommes iusques à la liberté, par dessus ces vertus couardes et mineuses², nees de nos imperfections! qu'aux despens de mon immoderation, ie les attire iusques

¹ *N'attirent.* Ce mot est tiré du latin *appetere*.

² *Affectées, minaudières.* — E. J.

au point de la raison ! Il fault veoir son vice et l'estudier , pour le redire : ceulx qui le celent à aultruy , le celent ordinairement à eulx mesmes ; et ne le tiennent pas pour assez couvert , s'ils le veoyent ; ils le soustraient et desguisent à leur propre conscience ; *quare vitia sua nemo confitetur ? quia etiam nunc in illis est : somnium narrare , vigilantis est* ¹. Les maulx du corps s'esclaircissent en augmentant ; nous trouvons que c'est goutte , ce que nous nommions rheume ou fouleure : les maulx de l'ame s'obscurcissent en leur force , le plus malade les sent le moins , voylà pourquoy il les fault souvent remanier , au iour , d'une main impiteuse , les ouvrir , et arracher du creux de nostre poictrine . Comme en matiere de bienfaits ² , de mesme en matiere de mes-

¹ D'où vient que personne ne confesse ses vices ? c'est qu'il en est encore esclave , il faut être éveillé pour raconter ses songes. SENECA. epist. 53.

² *Bienfaits* est pris ici dans le sens opposé à *mesfaits*, c'est-à-dire dans le sens de *bonnes actions* ; puisque *mesfaits* signifie évidemment *mauvaises actions*. — E. J.

faicts, c'est, par fois, satisfaction que la seule confession. Est-il quelque laideur au faillir, qui nous dispense de nous en debvoir confesser? Le souffre peine à me feindre; en sorte que i'évite de prendre les secrets d'aultuy en garde, n'ayant pas bien le cœur de desadvouer ma science: je puis la taire; mais la nier, ie ne puissans effort et sans desplaisir; pour estre bien secret, il le fault estre par nature, non par obligation. C'est peu, au service des princes, d'estre secret, si on n'est menteur encores. Celuy qui s'enquestoit à Thales Milesius s'il debvoit solennellement nier d'avoir paillardé, s'il se feust addressé à moy, ie lui eusse respondu qu'il ne le debvoit pas le faire; car le mentir me semble encores pire que la paillardise. Thales luy conseilla ¹ tout aultrement, et

¹ Montaigne fait dire à Thalès tout le contraire de ce qu'il a dit; et cela, faute d'avoir entendu Diogène Laërce, d'où il doit avoir tiré la réponse qu'il attribue à ce sage. « Un homme qui avoit commis adultère, dit Diogène Laërce, ayant demandé à Thalès s'il devoit le nier par serment, Thalès lui répondit : *mais le parjure n'est-il pas pire que*

qu'il iurast, pour garantir le plus, par le moins : toutesfois ce conseil n'estoit pas tant eslection de vice, que multiplication. Sur quoy disons ce mot, en passant : Qu'on faict bon marché à un homme de conscience, quand on luy propose quelque difficulté au contrepoids du vice ; mais, quand on l'enferme entre deux vices, on le met à un rude choix, comme on fait Origene ¹, ou qu'il idolatrast, ou qu'il se souffrist iouir charnellement à un grand vilain Æthiopien qu'on luy presenta : il sùbit la premiere condition ; et vicieusement, dict on. Pourtant ne seroient pas sans goust, selon leur erreur, celles qui nous protestent, en ce temps, qu'elles ainoient mieulx charger leur conscience de dix hommes, que d'une messe.

Si c'est indiscretion de publier ainsi ses erreurs, il n'y a pas grand dangier qu'elle passe en exemple et usage ; car Ariston di-

« l'adultère ? » Voyez *DIOGÈNE LAERCE, Vie de Thales*, l. 1, segm. 36.—C.

¹ Comme on en usa avec Origène, en le réduisant au choix ou d'idolâtrer, ou de se souffrir, etc.—C.

soit ¹, que les vents que les hommes craignent le plus, sont ceulx qui les descouvrent. Il fault rebrasser ² ce sot haillon qui cache nos mœurs : ils envoient leur conscience au bordel, et tiennent leur contenance en regle ; iusques aux traistres et assassins, ils espousent les loix de la cerimonie, et attachent là leur debvoir. Si n'est ce ny à l'injustice de se plaindre de l'incivilité ; ny à la malice, de l'indiscretion. C'est dommage qu'un meschant homme ne soit encores un sot, et que la decence pallie son vice : ces incrustations n'appartiennent qu'à une bonne et saine paroy ³, qui merite d'estre conservée ou blanchie.

En faveur des huguenots qui accusent nostre confession auriculaire et privée, ie

¹ Dans PLUTARQUE, traité de la Curiosité, c. 3. — C.

² *Retrousser, découvrir.*—Dans la période précédente, Montaigne a mis *découvrent*, à la place de *rebrassent*, dont Amyot s'étoit servi ; et l'on peut dire qu'à présent il ne se sert du mot de *rebrasser* qu'après l'avoir expliqué lui-même.— C.

³ *Le côté intérieur d'une muraille.*— E. J.

me confesse en public, religieusement et purement : saint Augustin, Origene et Hippocrates ont publié les erreurs de leurs opinions ; moy encores, de mes mœurs. Je suis affamé de me faire cognoistre ; et ne me chault à combien, pourveu que ce soit véritablement : ou, pour dire mieulx, ie n'ay faim de rien ; mais ie fuis mortellement d'estre prins en eschange¹ par ceulx à qui il arrive de cognoistre mon nom. Celuy qui faict tout pour l'honneur et pour la gloire, que pense il gagner, en se produisant au monde en masque, desrobbant son vray estre à la cognoissance du peuple ? Louez un bossu de sa belle taille, il le doibt recevoir à iniure : si vous estes couard, et qu'on vous honnore pour un vaillant homme, est ce de vous qu'on parle ? on vous prend pour un aultre ; i'aimerois autant que celuy là se gratifiast des bonnetades qu'on luy faict, pensant qu'il soit maistre de la troupe, luy qui est des moindres de la suite. Arche-

¹ *D'être pris pour un autre que je ne suis, etc.*
— E. J.

laus¹, roy de Macedoine, passant par la rue, quelqu'un versa de l'eau sur luy : les assistants disoient qu'il debvoit le punir. « Ouy, mais, dict il, il n'a pas versé l'eau sur moy, mais sur celuy qu'il pensoit que ie fusse : » Socrates, à celuy qui l'advertissoit qu'on mesdisoit de luy, « Point², dict il; il n'y a rien en moy de ce qu'ils disent. » Pour moy, qui me loueroit d'estre bon pilote, d'estre bien modeste, ou d'estre bien chaste, ie ne luy en debvrois nul grammercy; et pareillement, qui m'appelleroit traistre, voleur, ou yvrongne, ie me tiendrois aussi peu offensé. Ceulx qui se mescognoissent, se peuvent paistre de faulses approbations; non pas moy, qui me veois, et qui me recherche iusques aux entrailles, qui sçais bien ce qui m'appartient : il me plaist d'estre moins loué, pourveu que ie sois mieulx cogneu; on me pourroit tenir pour sage, en telle condition de sagesse que ie tiens pour sottise. Ie m'ennuye que mes

¹ PLUTARQUE, *Apophthegmes des rois*.—C.

² DIOGÈNE LAERCE, l. 2, segm. 36.—C.

Essais servent les dames de meuble commun seulement, et de meuble de sale; ce chapitre me fera du cabinet : i'aime leur commerce un peu privé; le public est sans faveur et saveur. Aux adieux, nous eschauffons, outre l'ordinaire, l'affection envers les choses que nous abandonnons : ie prends l'extreme congé des jeux du monde; voicy nos dernieres accolades.

Mais venons à mon theme. Qu'a faict l'action genitale aux hommes, si naturelle, si necessaire et si iuste, pour n'en oser parler sans vergongne, et pour l'exclure des propos serieux et reglez? Nous prononceons hardiement *tuer*, *desrobber*, *trahir*; et cela, nous n'oserions qu'entre les dents. Est ce à dire que moins nous en exhalons en parole, d'autant nous avons loy d'en grossir la pensée? car il est bon que les mots qui sont le moins en usage, moins escripts, et mieulx teus, sont les mieulx sceus et plus generalmente cogneus; nul aage, nulles mœurs l'ignorent non plus que le pain : ils s'impriment en chascun, sans estre exprimez, et sans voix et sans figure; et le sexe qui le

faict le plus, a charge de le taire le plus. Il est bon aussi, que c'est une action que nous avons mis en la franchise du silence, d'où c'est crime de l'arracher, non pas mesme pour l'accuser et iuger; ny n'osons la fouetter, qu'en periphraise et peinture. Grand'faveur à un criminel, d'estre si exsecrable que la iustice estime iniuste de le toucher et de le veoir, libre et sauvé par le benefice de l'aigreur de sa condamnation. N'en va il pas comme en matiere de livres, qui se rendent d'autant plus venaulx et publicques, de ce qu'ils sont supprimez? Je m'en voys pour moy prendre au mot l'advis d'Aristote, qui dict ¹, « L'estre honteux, servir d'ornement à la ieunesse; mais de reproche à la vieillesse. » Ces vers se preschent en l'eschole ancienne; eschole à laquelle ie me tiens bien plus qu'à la moderne: ses vertus me semblent plus grandes; ses vices, moindres:

Ceux qui par trop fuyant Venus estrivent,
Faillent autant que ceulx qui trop la suyvent².

¹ *Ethic. Nicom.* l. 4, c. ult. — C.

² Vers de la traduction d'Amyot, cités par Pla-

Tu, dea, tu rerum naturam sola gubernas,
 Nec sine te quicquam dias in luminis oras
 Exoritur, neque fit lætum, nec amabile quicquam¹.

Je ne sçais qui a peu malmesler² Pallas et les Muses avecques Venus, et les refroidir envers l'Amour : mais ie ne veois aucunes deités qui s'adviennent mieulx, ny qui s'entredoivent plus. Qui osterà aux Muses les imaginations amoureuses, leur desrobera le plus bel entretien qu'elles ayent et la plus noble matiere de leur ouvrage ; et qui fera perdre à l'Amour la communication et service de la poësie, l'affoiblira de ses meilleures armes : par ainsin on charge le dieu d'accointance et de bienvueillance, et les deesses protectrices d'humanité et de iustice, du vice d'ingratitude et de mescognoissance. Je ne suis pas de si long temps

tarque dans son traité intitulé : *Qu'il faut qu'un philosophe converse avec les princes*, c. 5. — C.

¹ O Vénus ! toi seule gouvernes la nature ; sans toi, rien ne s'élève aux rivages célestes du jour ; sans toi, rien n'est riant, rien n'est aimable. *Lucret.* l. 1, v. 22.

² *Brouiller.* — C.

cassé de l'estat et suite de ce dieu , que ie n'aye la memoire informee de ses forces et valeurs ;

Agnosco veteris vestigia flammæ ¹ ;

il y a encores quelque demourant d'esmotion et chaleur aprez la fiebvre ;

Nec mihi deficiat calor hic, hiemantibus annis ² ;

tout asseiché que ie suis et appesanty , ie sens encores quelques tiedes restes de cette ardeur passee ,

Qual l'alto Egeo, perche Aquilone o Noto
Cessi, che tutto prima il volse e scosse,
Non s'accheta egli però ; ma 'l suono e 'l moto
Ritien dell' onde anco agitate e grosse ³ :

¹ Je reconnois la trace de mes premiers feux.
Énéide, l. 4, v. 23.

² Heureux si, dans l'hiver de mes ans, ce reste de chaleur ne m'abandonne pas !

³ Ainsi la mer Égée, bouleversée par le Notus ou l'Aquilon, ne s'apaise pas après la tempête ; longtemps irritée, elle s'agite et murmure encore. TORQ. TASSO, *Gierus. liberata*, c. 12, st. 63.

mais, de ce que ie m'y entends, les forces et valeur de ce dieu se treuvent plus vifves et plus animees en la peinture de la poësie, qu'en leur propre essence ;

Et versus digitos habet¹ :

elle² represente ie ne sais quel air plus amoureux que l'Amour mesme. Venus n'est pas si belle toute nue, et vifve et haletante, comme elle est icy chez Virgile :

Dixerat; et niveis hinc atque hinc Diva lacertis
Cunctantem amplexu molli fovet. Ille repenti
Acceptit solitam flammam; notusque medullas
Intravit calor, et labefacta per ossa cucurrit.
Non secus atque olim tonitru quum rupta corusco
Ignea rima micans percurrit lumine nimbos.
. Ea verba locutus,
Optatos dedit amplexus; placidumque petivit
Coniugis infusus gremio per membra soporem³.

¹ Le vers sait chatouiller. Juv. 6, v. 196.

² *La poësie.*—E. J.

³ Elle dit ; et, comme il balance, la déesse passe autour de lui ses bras blancs comme la neige, et le réchauffe d'un doux embrassement. Aussitôt Vul-

Ce que i'y treuve à considerer , c'est qu'il la peint un peu bien esmeue pour une Venus maritale : en ce sage marché, les appetits ne se treuvent pas si folastres; ils sont sombres et plus mousses. L'amour hait qu'on se tienne par ailleurs que par luy, et se mesle laschement aux accointances qui sont dressees et entretenues sous aultre tiltre, comme est le mariage : l'alliance, les moyens, y poisent par raison ¹, autant ou plus que les graces et la beauté. On ne se marie pas pour soy, quoy qu'on die; on se marie autant, ou plus, pour sa posterité, pour sa famille; l'usage et l'interest du mariage touche nostre race, bien loing pardelà nous :

cain sent renaitre son ardeur accoutumée; un feu qu'il connoît le pénètre, et court jusque dans la moelle de ses os. Ainsi un éclair brille dans la nuée fendue par le tonnerre, et parcourt de ses rubans de feu les nuages épars dans la région de l'air... Enfin, il lui donne les embrassements qu'elle attend, et, couché sur son sein, il s'abandonne tout entier aux charmes d'un paisible sommeil. VIRG. *Énéid.*, l. 8, v. 387, 392. (Traduct. de Bernardin de Saint-Pierre, *Etudes de la nature.*)

¹ *Doivent y entrer en compte.*

pourtant m^e plaist cette façon , qu'on le conduise plustost par main tierce , que par les propres , et par le sens d'aultruy , que par le sien : tout cecy , combien à l'opposite des conventions amoureuses ? Aussi est ce une espece d'inceste , d'aller employer , à ce parentage venerable et sacré , les efforts et les extravagances de la licence amoureuse , comme il me semble avoir dict ailleurs : il fault , dict Aristote , toucher sa femme prudemment et severement , de peur qu'en la chatouillant trop lascivement , le plaisir ne la face sortir hors des gonds de raison. Ce qu'il dict pour la conscience , les medecins le disent pour la santé : « Qu'un plaisir excessivement chaud , voluptueux et assidu , altere la semence , et empesche la conception : » disent d'aultre part , « qu'à une congession languissante , comme celle là est de sa nature , pour la remplir d'une iuste et fertile chaleur , il s'y fault presenter rarement et à notables intervalles , »

Quò rapiat sitiens venerem, interiùsque recondat ¹.

¹ Afin qu'elle saisisse plus avidement la rosée créa-

Je ne vois point de mariages qui faillent plustost et se troublent, que ceulx qui s'achement par la beauté et desirs amoureux : il y fault des fondements plus solides et plus constants, et y marcher d'aguet¹ ; cette bouillante alaignesse n'y vault rien.

Ceulx qui pensent faire honneur au mariage, pour y ioindre l'amour, font, ce me semble, de mesme ceulx qui, pour faire faveur à la vertu, tiennent que la noblesse n'est aultre chose que vertu. Ce sont choses qui ont quelque cousinage ; mais il y a beaucoup de diversité : on n'a que faire de troubler leurs noms et leurs tiltres ; on fait tort à l'une ou à l'autre de les confondre. La noblesse est une belle qualité, et introduicte avecques raison ; mais d'autant que c'est une qualité despendant d'aultruy, et qui peult tumber en un homme vicieux et de neant, elle est en estimation bien loing au dessous

trice, et qu'elle en demeure profondément pénétrée.

VIRG. *Georg.* l. 3, v. 137.

¹ *Et y marcher, en se tenant à l'aguet, sur ses gardes, avec circonspection.*—E. J.

de la vertu : c'est une vertu, si ce l'est, artificielle et visible ; despendant du temps et de la fortune ; diverse en forme , selon les contrees ; vivante , et mortelle ; sans naissance , non plus que la riviere du Nil genealogique et commune ; de suite et de similitude ; tiree par consequence, et consequence bien foible. La science , la force , la bonté, la richesse , toutes aultres qualitez , tombent en communication et en commerce ; cette cy se consomme en soy , de nulle emploite¹ au service d'aultruy. On proposoit à l'un de nos roys le chois de deux competeurs en une mesme charge , desquels l'un estoit gentilhomme , l'aultre ne l'estoit point : il ordonna que , sans respect de cette qualité , on choisist celuy qui auroit le plus de merite ; mais où la valeur seroit entierement pareille , qu'alors on eust respect à la noblesse : c'estoit iustement luy donner son reng. Antigonus² , à un ieune homme incogneu qui luy demandoit la charge de son

¹ *Emplette.*— E. J.

² PLUTARQUE, *De la mauvaise honte*, c. 10.— C.

pere , homme de valeur , qui venoit de mourir : « Mon amy , fait il , en tels bienfaicts , ie ne regarde pas tant la noblesse de mes soldats , comme ie fois leur prouesse. » De vray , il n'en doibt pas aller comme des officiers des roys de Sparte , trompettes , menestriers , cuisiniers , à qui en leur charge succedoient les enfants , pour ignorants qu'ils feussent , avant les mieulx experimentez du mestier. Ceulx de Calecut font , des nobles , une espeece par dessus l'humaine : le mariage leur est interdit , et toute aultre vacation , que bellicque ; de concubines , ils en peuvent avoir leur saoul , et les femmes autant de ruffiens ¹ , sans ialousie les uns des aultres : mais c'est un crime capital et irremissible de s'accoupler à personne d'aultre condition que la leur ; et se tiennent pollus , s'ils en sont seulement touchez en passant , et , comme leur noblesse en estant merueilleusement iniuriee et interessee , tuent ceulx qui seulement ont approché un peu trop prez d'eulx : de maniere que les igno-

¹ *Autant d'amants ou de galants.*

bles sont tenus de crier en marchant , comme les gondoliers de Venise , au contour des rues , pour ne s'entreheurter ; et les nobles leur commandent de se iecter au quartier qu'ils veulent : ceulx ci evitent par là cette ignominie qu'ils estiment perpetuelle ; ceulx là, une mort certaine. Nulle duree de temps, nulle faveur de prince , nul office , ou vertu, ou richesse , peult faire qu'un roturier devienne noble : à quoy ayde cette coustume, que les mariages sont deffendus de l'un mestier à l'aulture ; ne peult une de race cordonniere espouser un charpentier ; et sont les parents obligez de dresser les enfants à la vacation des peres , precisement , et non à aulture vacation , par où se maintient la distinction et continuation de leur fortune.

Un bon mariage , s'il en est , refuse la compaignie et conditions de l'amour : il tasche à représenter celles de l'amitié. C'est une douce societé de vie , pleine de constance , de fiance , et d'un nombre infiny d'utiles et solides offices , et obligations mutuelles. Aulcune femme qui en savoure le goust ,

Optato quam iunxit lumine tæda¹,

ne voudroit tenir lieu de maistresse et d'amie à son mary : si elle est logee en son affection comme femme, elle y est bien plus honnorablement et seurement logee. Quand il fera l'esmeu ailleurs et l'empresé, qu'on luy demande pourtant alors, « à qui il aimeroit mieulx arriver une honte, ou à sa femme ou à sa maistresse ? de qui la desfortune l'affligeroit le plus ? à qui il desire plus de grandeur ? » Ces demandes n'ont aucun doubte en un mariage sain. Ce qu'il s'en veoid si peu de bons, est signe de son prix et de sa valeur. A le bien façonner et à le bien prendre, il n'est point de plus belle piece en nostre société : nous ne nous en pouvons passer, et l'allons avilissant. Il en advient ce qui se veoid aux cages : les oiseaux qui en sont dehors, desesperent d'y entrer : et d'un pareil soing en sortir, ceulx

¹ Unie par l'hymen à l'objet de ses amours. CATTULL. de Comâ Beren. carm. 64, v. 79.

qui sont au dedans. Socrates, enquis ¹ Qui estoit plus commode, prendre ou ne prendre point de femme : « Lequel des deux on face, dict il, on s'en repentira. » C'est une convention à laquelle se rapporte bien à poinct ce qu'on dict, *homo homini*, ou *deus*, ou *lupus* ² : il fault la rencontre de beaucoup de qualitez à le bastir. Il se treuve en ce temps plus commode aux ames simples et populaires, où les delices, la curiosité et l'oysifveté ne le troublent pas tant : les humeurs desbauchees, comme est la mienne, qui hais toute sorte de liaison et d'obligation, n'y sont pas si propres ;

Et mihi dulce magis resoluto vivere collo ³.

De mon desseing ⁴, i'eusse fuy d'espouser la Sagesse mesme, si elle m'eust voulu : mais,

¹ DIOGÈNE LAERCE, l. 2, segm. 33. — C.

² L'homme est à l'homme, ou un dieu, ou un loup.

³ Il est plus doux pour moi d'être exempt de ce joug. CORN. GALL. eleg. 1, v. 61.

⁴ De mon propre mouvement, à suivre mon inclination naturelle. — C.

nous avons beau dire, la coustume, et l'usage de la vie commune nous emporte; la pluspart de mes actions se conduisent par exemple, non par choix : toutesfois ie ne m'y conviay pas proprement, on m'y mena, et y feus porté, par des occasions estrangieres; car non seulement les choses incommodes, mais il n'en est aucune si laide et vicieuse et evitable, qui ne puisse devenir acceptable par quelque condition et accident : tant l'humaine posture est vaine! et y feus porté, certes, plus mal préparé lors, et plus rebours¹, que ie ne suis à present, aprez l'avoir essayé : et tout licencieux qu'on me tient, i'ay en verité plus severement observé les loix de mariage, que ie n'avois ny promis ny esperé. Il n'est plus temps de regimber, quand on s'est laissé entraver : il fault

¹ *Et plus à contre-cœur.*—Lorsque *rebours* est adjectif, comme ici, *il est usité par métaphore*, dit Nicot, *pour intraitable, difficile à être conduit et gouverné, comme, c'est un homme rebours, c'est-à-dire, lequel, au lieu d'aller avant, et être persuasible, et s'accommoder à l'usage et façons communes, recule en arrière.*

prudemment mesnager sa liberté ; mais depuis qu'on s'est soubmis à l'obligation, il s'y fault tenir soubs les loix du debvoir commun, au moins s'en efforcer. Ceulx qui entreprennent ce marché pour s'y porter avecques haine et mespris, font iniustement et incommodement : et cette belle regle, que ie veois passer de main en main entre elles, comme un saint oracle,

Sers ton mary comme ton maistre,
Et t'en garde comme d'un traistre,

qui est à dire : « Porte toy envers luy d'une reverence contraincte, ennemie et desfiante, » cry de guerre et de desfi, est pareillement iniurieuse et difficile. Je suis trop mol pour desseing si espineux. A dire vray, ie ne suis pas encores arrivé à cette perfection d'habileté et galantise d'esprit, que de confondre la raison avecques iniustice, et mettre en rissee tout ordre et regle qui n'accorde ' à mon appetit : pour haïr la superstition, ie ne me iecte pas incontinent à l'irreligion. Si on ne

' *Qui ne s'accorde pas avec mes désirs.—C.*

faict tousiours son debvoir, au moins le fault il tousiours aimer et recognoistre : c'est trahison de se marier sans s'espouser. Passons oultre.

Nostre poëte represente un mariage plein d'accord et de bonne convenance, auquel pourtant il n'y a pas beaucoup de loyauté. A il voulu dire qu'il ne soit pas impossible de se rendre aux efforts de l'amour, et ce neantmoins reserver quelque debvoir envers le mariage; et qu'on le peult blecer, sans le rompre tout à faict? tel valet ferre la mule au maistre ¹ qu'il ne hait pas pourtant. La beauté, l'opportunité, la destinee (car la destinee y met aussi la main),

Fatum est in partibus illis
 Quas sinus abscondit; nam, si tibi sidera cessent,
 Nil faciet longi mensura incognita nervi²,

¹ *Vole son maître; gagne sur le prix des choses qu'il achète pour lui.*

² Il y a une fatalité attachée à ces organes que voient nos habits : si les astres nous sont contraires, il ne nous servira de rien d'avoir été secrètement favorisés de la nature. Juv. sat. 9, v. 32.

l'ont attachee à un estrangier, non pas si entiere peult estre qu'il ne luy puisse rester quelque liaison par où elle tient encores à son mary. Ce sont deux desseings, qui ont des routes distinguees et non confondues : une femme se peult rendre à tel personnage que nullement elle ne voudroit avoir espousé ; ie ne dis pas pour les conditions de la fortune, mais pour celles mesme de la personne. Peu de gents ont espousé des amies, qui ne s'en soient repentis ; et, iusques en l'autre monde, quel mauvais menage a faict Iupiter avecques sa femme qu'il avoit premierement practiquee et iouïe par amourettes ? c'est ce qu'on dict, Chier dans le panier, pour aprez le mettre sur sa teste. J'ay veu de mon temps, en quelque bon lieu, guarir honteusement et deshonestement l'amour par le mariage : les considerations sont trop aultres. Nous aimons, sans nous empescher ¹, deux choses diverses et qui se contrarient : Isocrates ² disoit que la ville

¹ *Sans nous lier, sans nous engager.*—E. J.

² *ÆLIEN, Var. Hist. l. 12, c. 52.*—C.

d'Athenes plaisoit, à la mode que font les dames qu'on sert par amour. Chascun aimoit à s'y venir promener, et y passer son temps; nul ne l'aimoit pour l'espouser, c'est à dire, pour s'y habituer et domicilier. J'ay avecques despit veu des maris haïr leurs femmes, de ce, seulement, qu'ils leur font tort : au moins ne les fault il pas moins aimer, pour raison de nostre faulte; par repentance et compassion au moins, elles nous en devoient estre plus cheres. Ce sont fins differentes, et pourtant compatibles, dit il, en quelque façon : Le mariage a, pour sa part, l'utilité, la iustice, l'honneur et la constance; un plaisir plat, mais plus universel : L'amour se fonde au seul plaisir, et l'a, de vray, plus chastouilleux, plus vif et plus aigu; un plaisir attizé par la difficulté; il y fault de la picqueure et de la cuisson : ce n'est plus amour, s'il est sans fleches et sans feu. La liberalité des dames est trop profuse ¹ au mariage, et esmousse la poincte de l'affection et du desir : pour fuyr à cet inconvenient,

¹ Trop prodigue dans le mariage, s'étend trop loin.

voyez la peine qu'y prennent en leurs loix Lycurgus et Platon.

Les femmes n'ont pas tort du tout, quand elles refusent les regles de vie qui sont introduictes au monde; d'autant que ce sont les hommes qui les ont faictes sans elles. Il y a naturellement de la brigue et riotte ¹ entre elles et nous; le plus estroict consentement que nous ayons avecques elles, encôres est il tumultuaire et tempestueux. A l'advís de nostre aucteur, nous les traictons inconsidereement en cecy : Aprez que nous avons cogneu qu'elles sont, sans comparaison, plus capables et ardentes aux effects de l'amour que nous, et que ce prebstre ancien ² l'a ainsi tesmoigné, qui avoit esté tantost homme, tantost femme :

Venus huic erat utraque nota ³;

et, en oultre, que nous avons apprins de

¹ *Petite querelle, petite dispute.*—E. J.

² Tirésias. Voyez toute son histoire dans la Bibliothèque d'Apollodore. l. 3.

³ Qui connoissoit les plaisirs des deux sexes. OVIDE, *Mét.* l. 3, fab. 3, v. 323.

leur propre bouche la preuve qu'en feirent aultrefois en divers siecles, un empereur et une emperiere de Rome, maistres ouvriers et fameux en cette besongne ; luy ¹ despucela bien en une nuict dix vierges sarmates ses captives; mais elle ² fournit reellement, en une nuict, à vingt et cinq entreprises, changeant de compagnie, selon son besoing et son goust,

Adhuc ardens rigidæ tentigine vulvæ,
Et lassata viris, nondum satiata, recessit ³;

Après que nous avons leu encores le différend advenu à Cateloigne ⁴ entre une femme se plaignant des efforts trop assiduels de son

¹ *Proculus*, qui s'en glorifie lui-même dans une lettre à Métianus, en ces termes : *Centum ex Sarmatiâ virgines cepi. Ex his unâ nocte decem inivi. Omnes tamen quod in me erat, mulieres intra dies quindecim reddidi.* Voyez FLAVIUS VOSPICIUS IN PROCULO, p. 735, t. II, *Hist. August. Scip. cum notis varior.* — C.

² *Messaline*, femme de l'empereur *Claude*. — C.

³ Brûlante encore de volupté, elle sortit enfin plus fatiguée qu'assouvie. Juv. sat. 6, v. 128.

⁴ *En Catalogne*. — C.

mary, non tant, à mon advis, qu'elle en feust incommodée (car ie ne crois les miracles qu'en foy), comme pour retrencher, sous ce pretexte, et brider, en ce mesme qui est l'action fondamentale du mariage, l'auctorité des maris, envers leurs femmes, et pour montrer que leurs hergnes ¹ et leur malignité passent oultre la couche nuptiale, et foulent aux pieds les graces et douceurs mesmes de Venus; à laquelle plâincte, le mary respondoit, homme vrayement brutal et desnaturé, qu'aux iours mesme de ieusne il ne s'en sçauroit passer à moins de dix, sur quoy intervint ce notable arrest de la royne d'Aragon, par lequel, aprez meure delibération de conseil, cette bonne royne, pour donner regle et exemple, à tout temps, de la moderation et modestie requise en un iuste mariage, ordonna, pour bornes legitimes et necessaires, le nombre de six par

¹ *Hergne*, qui veut dire ici *humeur chagrine, acariâtre, rioteuse*, ne signifie plus aujourd'hui qu'une certaine incommodité du corps, que l'on nomme *hargne* ou *hergne* : mais *hargneux*, pour *querelleur*, est encore en usage. — C.

jour, relaschant et quittant beaucoup du besoing et desir de son sexe, « pour establir, disoit elle, une forme aysee, et par consequent permanente et immuable : » en quoy s'escrient les docteurs, « quel doit être l'appetit et la concupiscence feminine, puisque leur raison, leur reformation et leur vertu se taille à ce prix ! » et mesmes, considerants le divers iugement de nos appetits; car Solon¹, patron de l'eschole legiste, ne taxe qu'à trois fois par mois, pour ne faillir point, cette hantise coniugale : Aprez avoir creu, dis ie, et presché cela², nous sommes allez leur donner la continence peculièrement³ en partage, et sur peines dernieres et extremes.

Il n'est passion plus pressante que cette cy, à laquelle nous voulons qu'elles resistent seules, non simplement comme à un vice de

¹ PLUTARQUE, traité de l'Amour. — C.

² Que les femmes sont plus ardentes aux effets de l'amour que nous. C'est ce que Montaigne prétend une quarantaine de lignes plus haut, et l'on ne trouve qu'ici la fin de cette phrase dont le sens a été long-temps suspendu. — A. D.

³ Particulièrement. — E. J.

sa mesure, mais comme à l'abomination et exsecration, plus qu'à l'irreligion et au parricide; et nous nous y rendons ce pendant, sans coulpe et reproche. Ceulx mesme d'entre nous qui ont essayé d'en venir à bout, ont assez advoué quelle difficulté, ou plus-tost impossibilité, il y avoit; usant de remedes materiels, à mater, affoiblir et refroidir le corps: nous, au contraire, les voulons saines, vigoreuses, en bon poinct, bien nourries, et chastes ensemble; c'est à dire, et chaudes et froides; car le mariage, que nous disons avoir charge de les empêcher de brusler, leur apporte peu de rafraichissement, selon nos mœurs: Si elles en prennent un à qui la vigueur de l'aage boült encores, il fera gloire de l'espandre ailleurs:

Sit tandem pudor; aut eamus in ius:
 Multis mentula millibus redempta
 Non est hæc tua, Basse; vendidisti¹;

¹ Rougis enfin de ta conduite, ou je te traîne au tribunal. Tu m'as vendu ce bijou, Bassus; je l'ai acheté à beaux deniers comptants: il n'est plus à toi. MARTIAL. l. 12, epigr. 90, v. 10.

le philosophe Polemon feut iustement appellé en iustice par sa femme ¹ de ce qu'il alloit semant en un champ sterile le fruit deu au champ genital : Si c'est de ces aultres cassez ², les voylà, en plein mariage, de pire condition que vierges et veufves. Nous les tenons pour bien fournies, parce qu'elles ont un homme auprez d'elles; comme les Romains teindrent pour violee ³ Clodia Laeta, Vestale, que Caligula avoit approchee, encores qu'il feust averé qu'il ne l'avoit qu'approchee : mais, au rebours, on recharge par là leur necessité, d'autant que l'attouchement et la compaignie de quelque masle que ce soit esveille leur chaleur, qui demeureroit plus quiete en la solitude; et à cette fin, comme il est vraysemblable, de rendre par

¹ DIOG. LAERCE, *Vie de Polémon*, l. 3, segm. 17.
— C.

² *Si les femmes prennent des hommes cassés, vieux.*
Dans l'édition de 1588, cette phrase suivoit immédiatement les vers de Martial; et alors on en voyoit le rapport avec la phrase qui les précède.—A. D.

³ Et la firent enterrer vive, comme le rapporte XIPHILIN, dans l'*Abrégé de la Vie de Caligula*.—C.

cette circonstance et consideration leur chasteté plus meritoire, Boleslaus ¹ et Kinge sa femme, roys de Poloigne, la vouerent d'un commun accord, couchez ensemble, le iour mesme de leurs nopces, et la mainteindrent à la barbe des commoditez maritales. Nous les dressons, dez l'enfance, aux entremises de l'amour; leur grace, leur attiffeure, leur science, leur parole, toute leur instruction ne regarde qu'à ce but : leurs gouvernantes ne leur impriment aultre chose que le visage de l'amour, ne feust qu'en le leur representant continuellement pour les en desgouster. Ma fille, c'est tout ce que j'ay d'enfants, est en l'aage auquel les loix excusent les plus eschauffees de se marier; elle est d'une complexion tardive, mince et molle, et a esté par sa mere eslevee de mesme, d'une forme retiree et particuliere, si qu'elle ne commence encores qu'à se desniaiser de la naïveté de l'enfance; elle lisoit un livre françois

¹ Qui, à cause de cela, fut surnommé *le pudique*, comme on peut voir dans CROMER, *de Rebus Polon.* l. 8, p. 204.—C.

devant moy : le mot de *Fouteau* ¹ s'y rencontra, nom d'un arbre cogneu : la femme qu'elle a pour sa conduite, l'arresta tout court un peu rudement, et la fait passer par dessus ce mauvais pas. Je la laissay faire, pour ne troubler leurs regles; car ie ne m'empesche aucunement de ce gouvernement; la police feminine a un train mystereux, il fault le leur quitter : mais si ie ne me trompe, le commerce de vingt laquays n'eust sceu imprimer en sa fantasie, de six mois, l'intelligence et usage et toutes les consequences du son de ces syllabes scelerees ², comme fait cette bonne vieille par sa reprimande et son interdiction.

Motus doceri gaudet ionicos
 Matura virgo, et frangitur artubus
 Iam nunc, et incestos amores
 De tenero meditatur ungui ³.

¹ *Fouteau* est le nom du hêtre en vieux français.
 —E. J.

² *De ces syllabes criminelles, scélérates.*—E. J.

³ La jeune vierge, déjà nubile, se plaît à apprendre les danses ioniennes; elle étudie ces mouvement

Qu'elles se dispensent un peu de la cérémonie; qu'elles entrent en liberté de discours: nous ne sommes qu'enfants au prix d'elles en cette science. Oyez leur représenter nos poursuites et nos entretiens; elles vous font bien cognoistre que nous ne leur apportons rien qu'elles n'aient scéu et digéré sans nous. Seroit ce, ce que dict Platon, qu'elles ayent esté garçons desbauchez aultrefois? Mon aurette se rencontra un iour en lieu où elle pouvoit desrober aucun des discours faicts entre elles sans souspeçons: que ne puis ie le dire? Nostre dame¹! (feis ie), allons à cette heure estudier des phrases d'Amadis et des registres de Boccace et de l'Arein, pour faire les habiles: nous employons vraiment bien nostre temps! Il n'est ny parole, ny exemple, ny desmarche qu'elles ne sçachent mieulx que nos livres:

lascifs, et, dans l'âge encore de l'innocence, médite de criminelles amours. HOR. l. 3, od. 6, v. 21.

¹ Ancien jurement, qui signifie *par Notre-Dame!* Aujourd'hui nous disons, par ellipse, *dame!* dans le même sens.—E. J.

c'est une discipline qui naist dans leurs veines,

Et mentem Venus ipsa dedit¹;

que ces bons maistres d'eschole, nature, ieunesse et santé, leur soufflent continuellement dans l'ame : elles n'ont que faire de l'apprendre : elles l'engendrent :

Nec tantùm niveo gavisâ est ulla columbo
Compar, vel si quid dicitur improbius,
Oscula mordenti semper decerpere rostro,
Quantùm præcipuè multivola est mulier².

Qui n'eust tenu un peu en bride cette naturelle violence de leur desir, par la crainte et honneur de quoy on les a pourveues, nous estions diffamez. Tout le mouvement du monde se resoult et rend à cet accouplage ;

¹ Et que Vénus elle-même leur a inspirée. VIRG., *Géorg.* l. 3, v. 267.

² Jamais colombe, jamais l'oiseau le plus lascif n'a prodigné, avec tant d'ardeur et de plaisir, ses baisers et ses douces morsures, qu'une femme insatiable de plaisir. CATULL. *ad. Manl. carm.* 66, v. 125.

c'est une matiere infuse partout; c'est un centre où toutes choses regardent. On veoid encores des ordonnances de la vieille et sage Rome, faictes pour le service de l'amour; et les preceptes de Socrates à instruire les courtisanes :

Necnon libelli stoïci inter sericos
Iacere pulvillos amant ¹ :

Zenon, parmy ses loix, regloit aussi les escarquillements ² et les secousses du despu-celage. De quel sens estoit le livre du philosophe Strato ³, De la coniunction charnelle? et de quoy traictoit Theophraste ⁴ en ceulx qu'il intitula, l'un l'Amoureux, l'autre de l'amour? de quoy Aristippus au sien, Des anciennes delices? que veulent pretendre les descriptions si estendues et vives en Platon,

¹ Souvent ces petits livres qu'on trouve sur les coussins de nos belles sont l'ouvrage des stoïciens. HOR. epod. lib. od. 8, v. 15.

² *Les écartements.*—E. J.

³ DIOG. LAERCE, *Vie de Strabon*, l. 5, § 59.—C.

⁴ Id. *Vie de Théophraste*, l. 5, § 43.—C.

Des amours de son temps plus hardies ? et le livre de l'Amoureux ¹, de Demetrius Phalereus ? et Clinias, ou l'Amoureux forcé, de Heraclides Ponticus ² ? et d'Antisthenes ³, celui De faire les enfants, ou des Noces : et l'autre, du Maistre ou de l'Amant ? et d'Aristo ⁴, celui des Exercices amoureux ? de Cleanthes ⁵, un de l'Amour, l'autre de l'Art d'aimer ? les Dialogues amoureux de Sphæreus ⁶ ? et la Fable de Iupiter et de Iuno, de Chrysippus, eshontee au delà de toute souffrance ⁷ ? et ses cinquante epistres si lascives ? Je veux laisser à part les escripts des philosophes qui ont suivi la secte d'Epicurus, protectrice de la volupté. Cinquante deitez, estoient, au temps passé, asservies à cet of-

¹ DIOG. LAERCE, *Vie de Démétrius*, l. 5, § 81.—C.

² Id. *Vie d'Héraclide*, l. 5, § 87.—C.

³ Id. *Vie d'Antisthène*, l. 6, § 15 et § 18.—C.

⁴ Id. *Vie de Zénon*, l. 7, § 163.—C.

⁵ Id. *Vie de Cléanthe*, l. 7, § 175.—C.

⁶ Id. *Vie de Sphærus*, l. 7, § 178.—C.

⁷ *Effrontée au dernier point, et plus convenable à des courtisans infâmes qu'à des dieux*, dit DIOGÈNE LAERCE, *Vie de Chrysippe*, l. 7, § 187, 188.—C.

ficé¹, et s'est trouvé nation, où, pour endormir la concupiscence de ceulx qui venoient à la devotion, on tenoit au temple des garses et des garçons à iouïr, et estoit acte de cerimonie de s'en servir avant que de venir à l'office : *nimirum propter continentiam incontinentia necessaria est ; incendium ignibus extinguitur*². En la plus part du monde, cette partie de nostre corps estoit deïfée : en mesme province, les uns se l'escorchoient pour en offrir et consacrer un lopin ; les aultres offroient et consacroient leur semence : en une aultre, les ieunes hommes se le perceoient publicquement, et ouvroient en divers lieux entre chair et cuir,

¹ *A l'office du dépucelage.* — Dans l'édition de 1588, cette phrase suit immédiatement celle où l'on trouve, quelques lignes plus haut, que Zénon par ses lois régloit les... *secousses du despucelage*. L'addition que Montaigne a faite depuis a rompu la liaison des idées, et l'on ne voit pas d'abord à quoi se rapportent ces mots : *A cet office.* — A. D.

² Parce que l'incontinence est nécessaire pour la continence ; c'est ainsi qu'un incendie s'éteint par le feu.

et traversoient, par ces ouvertures, des brochettes, les plus longues et grosses qu'ils pouvoient souffrir; et de ces brochettes faisoient aprez du feu, pour offrande à leurs dieux; estimez peu vigoureux et peu chastes, s'ils venoient à s'estonner par la force de cette cruelle douleur : ailleurs, le plus sacré magistrat estoit reveré et recogneu par ces parties là : et, en plusieurs cerimonies, l'effigie en estoit portee en pompe, à l'honneur de diverses divinitez; les dames ægyptiennes, en la feste des Bacchanales, en portoient au col un de bois, exquisement formé, grand et poisant, chascune selon sa force; outre ce que la statue de leur dieu en representoit un ¹ qui surpassoit en mesure le reste du corps. Les femmes mariees, ici prez en forgent, de leur couvrechef, une figure sur leur front, pour se glorifier de la iouissance qu'elles en ont; et venant à estre veuves, le couchent en arriere, et ensepevellissent sous leur coeffure. Les plus sages

¹ HÉRODOTE, l. 2, p. 122. *Veretrum quod non multò minus est cætero corpore.* — C.

matrones, à Rome, estoient honorées d'offrir des fleurs et des couronnes au dieu Priapus ; et sur ses parties moins honnestes faisoit on seoir les vierges, au temps de leurs nopces. Encores ne sçais ie si i'ay veu en mes iours quelque air de pareille devotion. Que vouloit dire cette ridicule piece de la chaussure de nos peres, qui se veoid encores en nos Souysses ? à quoy faire la montre que nous faisons à cette heure, de nos pieces, en forme, soubs nos gregues : et, souvent, qui pis est, oultre leur grandeur naturelle, par faulseté et imposture ? Il me prend envie de croire que cette sorte de vestement feut inventee aux meilleurs et plus consciencieux siecles, pour ne piper le monde, pour que chascun rendist en public compte de son fait ; les nations plus simples l'ont encores aulcunement rapportant au vray : lors on instruisoit la science de l'ouvrier, comme il se faict de la mesure du bras ou du pied. Ce bon homme qui, en ma ieunesse, chastra tant de belles et antiques statues en sa grande ville, pour ne corrompre la veue, suyvant l'advis de cet aultre ancien bon homme,

Flagitii principium est nudare inter cives corpora¹:

se devoit adviser, comme aux mysteres de la bonne deesse, toute apparence masculine en estoit forclose², que ce n'estoit rien avancer; s'il ne faisoit encores chastrer et chevaux et asnes, et nature enfin :

Omne adeò genus in terris, hominumque ferarumque,
Et genus æquoreum, pecudes, pictæque volucres,
In furias ignemque ruunt³.

Les dieux, dict Platon⁴, nous ont fourni

¹ C'est une cause de dérèglements, que d'étaler en public des nudités. ENNIUS apud CIC. *Tusc. quæst.* l. 4, c. 33.

² *Excluse.*—E. J.

³ Amour, tout sent tes feux, tout se livre à ta rage,
Tout, et l'homme qui pense, et la brute sauvage,
Et le peuple des eaux, et l'habitant des airs.

VIRG. *Georg.* l. 3, v. 244. (*Traduc. de Delille.*)

⁴ Vers la fin du *Timée*, d'où a été pris tout ce que Montaigne dit ici jusqu'à la fin de la phrase.
— C.

d'un membre inobédient¹ et tyrannique, qui, comme un animal furieux, entreprend, par la violence de son appetit, de soumettre tout à soy : de mesme aux femmes le leur, comme un animal glouton et avide, auquel, si on refuse aliments en sa saison, il forcene², impatient de delay; et, soufflant sa rage en leur corps, empesche les conduicts, arreste la respiration, causant mille sortes de maux; iusques à ce qu'ayant humé le fruict de la soif commune, il en aye largement arrousé et ensemencé le fond de leur matrice.

Or, se devoit adviser aussi mon legislateur³, qu'à l'adventure est ce un plus chaste et fructueux usage, de leur faire de bonne heure cognoistre le vif, que de le leur laisser deviner selon la liberté et chaleur de leur fantasie : au lieu des parties vraies,

¹ *Désobéissant, qui ne veut pas obéir.*—E. J.

² *Il extravague, il devient hors de sens.*—E. J.

³ *Le bon homme, c'est-à-dire, le pape dont il a précédemment parlé. Le passage que Montaigne a intercalé depuis l'édition de 1588, a fait disparaître la liaison des deux phrases.*—A. D.

elles en substituent, par desir et par esperance, d'autres extravagantes au triple; et tel de ma cognoissance s'est perdu, pour avoir faict la descouverte des siennes en lieu où il n'estoit encores au propre de les mettre en possession de leur plus serieux usage. Quel dommage ne font ces enormes pourtraicts que les enfants vont semant aux passages et aux escalliers des maisons royales? de là leur vient ¹ un cruel mespris de nostre portee naturelle. Que sçait on, si Platon, ordonnant, aprez d'autres republicques bien instituees, que les hommes et femmes, vieulx, ieunes, se presentent nuds à la veue les uns des autres, en ses gymnastiques, n'a pas regardé à cela? Les Indiennes, qui voyent les hommes à nud, ont au moins refroidy le sens de la vue; et, quoyque dient les femmes de ce grand royaume du Pegu, qui, au dessous de la ceinture, n'ont à se couvrir qu'un drap fendu par le devant, et si estroict que, quelque cerimonieuse decence qu'elles y

¹ De là vient que les femmes ont un cruel mépris, etc.

cherchent, à chasque pas on les veoid toutes, que c'est une invention trouuee aux fins d'attirer les hommes à elles et les retirer des masles, à quoy cette nation est du tout abandonnee, il se pourroit dire qu'elles y perdent plus qu'elles n'advancent, et qu'une faim entiere est plus aspre que celle qu'on a rassasiee, au moins par les yeulx : aussi disoit Livia : « qu'à une femme de bien, un homme nud n'est non plus qu'une image ¹. » Les Lacedemoniennes, plus vierges femmes que ne sont nos filles, voyoient tous les iours les ieunes hommes de leur ville despoillez en leurs exercices ; peu exactes elles mesmes à couvrir leurs cuisses en marchant, s'estimant, comme dict Platon ², assez couvertes de leur vertu sans vertugade ³. Mais ceulx là, desquels parle saint Augustin ⁴,

¹ Voyez DION, *Vie de Tibère*. — C.

² Platon ne parle pas des femmes lacedémoniennes, mais du sexe en général. *De Republ.* l. 5, p. 457. — A. D.

³ Sans vertugadin, c'est-à-dire sans cotte, sans jupe. — E. J.

⁴ *De Civit. Dei.*, l. 22, c. 17. — C.

ont donné un merveilleux effort de tentation à la nudité, qui ont mis en doute, si les femmes, au iugement universel, resusciteront en leur sexe, et non plus tost au nostre, pour ne nous tenter encores en ce saint estat. On les leurre, en somme, et acharne, par tous moyens; nous eschauffons et incitons leur imagination sans cesse : et puis nous crions au ventre. Confessons le vray, il n'en est gueres d'entre nous, qui ne craigne plus la honte qui luy vient des vices de sa femme, que des siens; qui ne se soigne plus (charité esmerveillable!) de la conscience de sa bonne espouse, que de la sienne propre; qui n'aimast mieulx estre voleur et sacrilege, ét que sa femme feust meurtriere et heretique, que si elle n'estoit plus chaste que son mari : inique estimation de vices ! Nous et elles sommes capables de mille corruptions plus dommageables et desnaturees, que n'est la lascifveté : mais nous faisons et poisons les vices, non selon nature, mais selon nostre interest; par où ils prennent tant de formes ineguales. L'aspreté de nos decrets rend l'application

des femmes à ce vice, plus aspre et vicieuse que ne porte sa condition, et l'engage à des suites pires que n'est leur cause : elles offriront volontiers d'aller au palais querir du gain, et, à la guerre, de la reputation, plus-tost que d'avoir, au milieu de l'oisiveté et des delices, à faire une si difficile garde ; voyent elles pas qu'il n'est ny marchand, ny procureur, ny soldat, qui ne quitte sa besongne pour courre à cette aultre, et le crocheteur, et le savetier, touts harassez et hallebrenéz¹ qu'ils sont de travail et de faim ?

Num tu, quæ tenuit dives Achæmenes,
Aut pinguis Phrygiæ mygdonias opes,
Permutare velis crine Licinniaë,
Plenas aut Arabum domos,

¹ *Hallebrené*, ou, comme écrit Nicot, *halbrené*, c'est, dit-il, un terme de fauconnier, qui appelle un faucon halbrené, cil qui a une ou plusieurs pennes rompues. Ce mot n'est pas encore tout-à-fait hors d'usage dans le sens figuré que lui donne ici Montaigne, comme on peut voir dans le *Dictionnaire de l'Académie française*, au mot *Halbrené*. — C.

Dum fragantia detorquet ad oscula
 Cervicem, aut facili sævitiâ negat,
 Quæ poscente magis gaudeat eripi,
 Interdùm rapere occupet¹?

Je ne sçais si les exploits de Cæsar et d'Alexandre surpassent en rudesse la résolution d'une belle ieune femme, nourrie en nostre façon, à la lumiere et commerce du monde, battue de tant d'exemples contraires, et se maintenant entiere au milieu de mille continues et fortes poursuites. Il n'y a point de faire plus espineux qu'est ce non faire, ny plus actif : ie treuve plus aysé de porter une cuirasse toute sa vie, qu'un pucelage ; et est le vœu de la virginité le plus noble de tous les vœux, comme estant le plus

¹ Les richesses de l'Arabie et de la Phrygie, les trésors d'Achémène, pourroient-ils vous payer un seul cheveu de Lycinnie, dans ces doux moments, où, répondant à vos baisers, elle tourne la tête vers vous ; puis, par un doux caprice, refuse ce qu'elle veut se laisser ravir, et bientôt vous prévient elle-même ? HOR. od. 12, l. 12, v. 21.

aspre : *Diaboli virtus in lumbis est*¹, dict saint Ierosme.

Certes, le plus ardu et le plus vigoureux des humains devoirs, nous l'avons resigné aux dames, et leur en quittons la gloire. Cela leur doit servir d'un singulier aiguillon à s'y opiniâtrer; c'est une belle matière à nous braver, et à fouler aux pieds cette vaine prééminence de valeur et de vertu que nous prétendons sur elles : elles trouveront, si elles s'en prennent garde, qu'elles en seront non seulement très-estimées, mais aussi plus aimées. Un galant homme n'abandonne point sa poursuite, pour être refusé, pourvu que ce soit un refus de chasteté, non de choix : nous avons beau iurer, et menacer, et nous plaindre, nous mentons; nous les en aimons mieux : il n'est point de pareil leurre, que la sagesse non rude et renfrognée. C'est stupidité et lâcheté, de s'opiniâtrer contre la haine et le

¹ Car la vertu du diable est aux rognons. S. JÉRÔME, *contre Jovinien*, l. 2. (Traduction de Montaigne lui-même.)

mespris ; mais contre une resolution vertueuse et constante , meslee d'une volonte recognoissante , c'est l'exercice d'une ame noble et genereuse. Elles peuvent recognoistre nos services , iusques à certaine mesure , et nous faire sentir honnestement qu'elles ne nous desdaignent pas ; car cette loi qui leur commande de nous abominer , parce que nous les adorons , et nous haïr de ce que nous les aimons , elle est , certes , cruelle , ne feust que de sa difficulté : pourquoy n'orront elles nos offres et nos demandes , autant ' qu'elles se contiennent soubs le devoir de la modestie ? que va lon devinant qu'elles sonnent au dedans quelque sens plus libre ? Une royne de nostre temps disoit ingenieusement , « que de refuser ces abords , c'est tesmoignage de foiblesse , et accusation de sa propre facilité ; et qu'une dame non tentee ne se pouvoit vanter de sa chasteté. » Les limites de l'honneur ne sont pas retren-

' Pourquoi n'écouteront-elles pas nos offres et nos demandes, tant qu'elles se tiennent dans les bornes du devoir et de la modestie ?

chez du tout si court : il a de quoy se relascher ; il peult se dispenser ¹ aulcunement, sans se forfaire ; au bout de sa frontiere, il y a quelque estendue, libre, indifferente et neutre. Qui l'a peu chasser et acculer à force, iusques dans son coing et son fort, c'est un malhabile homme s'il n'est satisfait de sa fortune : le prix de la victoire se considere par la difficulté. Voulez vous sçavoir quelle impression a faict en son cœur vostre servitude et vostre merite ? mesurez le à ses mœurs : telle peult donner plus, qui ne donne pas tant. L'obligation du bienfaict se rapporte entierement à la volonté de celuy qui donne ; les aultres circonstances qui tumbent au bien faire sont muettes, mortes et çasueles : ce peu luy couste plus à donner, qu'à sa compaigne son tout. Si en quelque chose la rareté sert d'estimation, ce doibt estre en cecy ; ne regardez pas combien peu c'est, mais combien peu l'ont : la valeur de la monnoye se change, selon le

¹ *Se donner quelque liberté, sans être coupable.*

coing et la marque du lieu. Quoy que le despit et l'indiscretion d'aucuns leur puisse faire dire sur l'excez de leur mescontentement, tousiours la vertu et la verité regaigne son avantage : i'en ay veu, desquelles la reputation a esté longtemps interessee par iniure¹, s'estre remises en l'approbation universelle des hommes par leur seule constance, sans soing et sans artifice; chascun se repent et se desment de ce qu'il en a creu; de filles un peu suspectes, elles tiennent le premier reng entre les dames d'honneur. Quelqu'un disoit à Platon : « Tout le monde mesdict de vous : » « Laissez les dire, fait il², ie vivray de façon que ie leur feray changer de langage. » Oultre la crainte de Dieu, et le prix d'une gloire si rare, qui les doibt inciter à se conserver, la corruption de ce siecle les y force : et si i'estois

¹ A été long-temps compromise injustement, à tort.— Par injure est là pour injuriè, ou injuriosè, sans justice.

² Ceci est rapporté dans les sentences recueillies par Antonius et Maximus, *serm.* 54.—C.

en leur place, il n'est rien que ie ne feisse plustost que de commettre ma reputation en mains si dangereuses. De mon temps, le plaisir d'en conter (plaisir qui ne doibt guerres en douceur à celuy mesme de l'effect), n'estoit permis qu'à ceulx qui avoient quelque amy fidele et unique : à present, les entretiens ordinaires des assemblees et des tables, ce sont les vanteries des faveurs receues, et de la liberalité secrete des dames. Vrayement c'est trop d'abiection et de bassesse de cœur de laisser ainsi fierement persecuter, paistrir et fourrager ces graces tendres et mignardes douceurs, à des personnes ingrates, indiscrettes et si volages.

Cette nostre exasperation immoderee et illegitime contre ce vice, naist de la plus vaine et tempestueuse maladie qui afflige les ames humaines, qui est la ialousie.

Quis vetat opposito lumen de lumine sumi?

Dent licet assidue, nil tamen inde perit¹:

¹ Empêche-t-on d'allumer un flambeau à la lumière d'un autre flambeau ? Elles ont beau donner, le fond ne diminue jamais. OVID. *de Arte amandi*,

celle là, et l'envie sa sœur, me semblent des plus ineptes de la troupe. De cette cy, ie n'en puis gueres parler : cette passion, qu'on peint si forte et si puissante, n'a de sa grace aucune adresse¹ en moy. Quant à l'autre², ie la cognois, au moins de veue. Les bestes en ont ressentiment : le pasteur Chrat³ estant tumbé en l'amour d'une chevre, son bouc, ainsi qu'il dormoit, luy veint, par ialousie, chocquer la teste, de la sienne, et la luy escraza. Nous avons monté l'excez de cette fiebvre, à l'exemple d'aucunes nations barbares : les mieulx disciplinees en ont esté touchees, c'est raison, mais non pas transportees :

l. 3, v. 93.—Le sens du dernier vers est dans Ovide : pour les paroles, Montaigne les a prises *in veterum poëtarum catalectis*, d'une épigramme intitulée *Priapus*, laquelle commence ainsi :

Obscurè poteram tibi dicere, da mihi quod tu
Des licet assidue, nil tamen inde perit. C.

¹ *Influence sur moi.*—C.

² *La jalousie.*—C.

³ ÉLIEN, traité *des Animaux*, l. 12, c. 42.—C.

Ense maritali nemo confossus adulter ,
Purpureo stygias sanguine tinxit aquas ¹ :

Lucullus , Cæsar , Pompeius , Antonius , Ca-
ton , et d'autres braves hommes , feurent
cocus , et le sceurent , sans en exciter tu-
multe ; il n'y eut , en ce temps là qu'un sot
de Lepidus ² qui en mourut d'angoisse :

Ah ! tum te miserum malique fati ,
Quem attractis pedibus , patente portâ ,
Percurrent mugilesque raphanique ³ :

et le dieu de nostre poëte , quand il sur-
print avecques sa femme l'un de ses com-
paignons , se contenta de leur en faire honte ,

Atque aliquis de dis non tristibus optat

¹ Jamais un adultère , percé de l'épée d'un époux ,
n'a teint de son sang les eaux du Styx.

² Le père du triumvir. Voyez PLUTARQUE, *Vie de
Pompée*, c. 5, de la version d'Amyot.—C.

³ Infortuné ! si tu es pris sur le fait , tu seras
traîné par les pieds hors du logis , et tu subiras le
supplice des surmulets et des raves ! CATULL. *ad Au-
relium* , carm. 16, v. 17.

Sic fieri turpis¹ ;

et ne laisse pourtant pas de s'eschauffer des molles caresses qu'elle luy offre , se plaignant qu'elle soit pour cela entree en des fiance de son affection :

Quid causas petis ex alto ? fiducia cessit
Quò tibi, diva, mei² ?

voire , elle luy faict requeste pour un sien bastard ,

Arma rogo, genitrix, nato³,

qui luy est liberalement accordee ; et parle Vulcan d'Æneas avecques honneur ,

Arma acri facienda viro⁴,

¹ Alors un dieu peu austère désire d'être ainsi déshonoré. OVIDE, *Métam.* l. 4, fab. 5, v. 21.

² A quoi bon tant de détours ? Pourquoi, belle déesse, ne pas vous fier à votre époux ? VIRGILE, *Énéide*, l. 8, v. 395.

³ C'est une mère qui vous demande des armes pour son fils. VIRGILE, *Énéide*, l. 8, v. 383.

⁴ Il s'agit de faire des armes pour un héros. *Id. ibid.* v. 441.

d'une humanité à la vérité plus qu'humaine, et cet excez de bonté, ie consens qu'on le quitte aux dieux :

Nec divis homines componier æquum est¹.

Quant à la confusion des enfants, oultre ce que les plus graves legislators l'ordonnent et l'affectent, en toutes leurs republicques, elle ne touche pas les femmes, où cette passion est, ie ne sçais comment, encores mieulx dans son siege :

Sæpè etiam Iuno, maxima cœlicolûm,
Coniugis in culpâ flagravit quotidianâ².

Lorsque la ialousiè saisit ces pauvres ames foibles et sans resistance, c'est pitié comme elle les tirasse et tyrannise cruellement : elle s'y insinue sous tiltre d'amitié ; mais, depuis qu'elle les possede, les mesmes causes qui servoient de fondement à la bienveil-

¹ Aussi n'est-il pas juste de comparer les hommes aux dieux. CATULL. *ad Manl.* carm. 66, v. 141.

² Souvent la reine des dieux fut irritée par les fautes journalières de son mari. *Id. ibid.* v. 138.

lanceservent de fondement de hayne capitale. C'est, des maladies d'esprit, celle à qui plus de choses servent d'aliment, et moins de choses de remede : la vertu, la santé, le merite, la reputation du mary, sont les bou-tefeux de leur maltalent ¹ et de leur rage :

Nullæ sunt inimicitiaë, nisi amoris, acerbaë ².

Cette fiebvre laidit et corrompt tout ce qu'elles ont de bel et de bon d'ailleurs ; et d'une femme ialouse, quelque chaste qu'elle soit et mesnagiere, il n'est action qui ne sente à l'aigre et à l'importun : c'est une agitation enragee, qui les reiecte à une extremité du tout contraire à sa cause. Il feut bon ³ d'un Octavius ⁴ à Rome : Ayant couché avecques

¹ *Dépit*. C'est ce que signifie *maltalent*, vieux mot qui est tout-à-fait hors d'usage.—C.

² Il n'y a de haines implacables, que celles de l'amour. PROPERT. eleg. 8, l. 2, v. 3.

³ C'est-à-dire, *c'est ce qui ne fut que trop bien vérifié par un Octavius*, etc.—C.

⁴ Tacite, d'où cette histoire est tirée (*Annal.* l. 13, c. 44), le nomme *Octavius Sagitta*.—C.

Pontia Posthumia , il augmenta son affection par la iouissance, et poursuyvit à toute instance de l'espouser : ne la pouvant persuader, cet amour extreme le precipita aux effects de la plus cruelle et mortelle inimitié; il la tua. Pareillement, les symptomes ordinaires de cette aultre maladie amoureuse, ce sont haynes intestines, monopoles¹, coniurations,

Notumque furens quid fœmina possit²,

et une rage qui se ronge d'autant plus qu'elle est contraincte de s'excuser du pretexte de bienveillance.

Or, le debvoir de chasteté a une grande estendue : est ce la volonté que nous voulons qu'elles brident ? c'est une piece bien souple et active : elle a beaucoup de promptitude pour la pouvoir arrester : comment ? si les songes les engagent parfois si avant,

¹ *Monopoles*, dit Nicot, ce sont des assemblées factieuses pour faire quelque menée.

² Car on sait jusqu'où va la fureur d'une femme. *Énéide*, l. 5, v. 21.

qu'elles ne s'en puissent desdire ; il n'est pas en elles , ny à l'aventure en la Chasteté mesme , puisqu'elle est femelle , de se defendre des concupiscences et du desirer. Si leur volonté seule nous interesse , où en sommes nous ? Imaginez la grand' presse , à qui auroit ce privilege d'estre porté , tout empenné , sans yeulx et sans langue , sur le poing de chascune qui l'accepteroit : les femmes scythes ¹ crevoient les yeulx à tous leurs esclaves et prisonniers de guerre , pour s'en servir *plus librement et couvertement*. Oh ! le furieux avantage que l'opportunité ! Qui me demanderoit la premiere partie en l'amour , ie respondrois que c'est sçavoir prendre le temps ; la seconde de mesme ; et encores la tierce : c'est un poinct qui peult tout. J'ay eu faulte de fortune souvent , mais par fois aussi d'entreprinse : Dieu gard' de mal qui peult encores s'en mocquer. Il y fault en ce siecle plus de temerité , laquelle nos ieunes gents excusent , sous pretexte de chaleur ; mais , si elles y regardoient de prez ,

¹ HÉRODOTE , l. 4.—C.

elles trouveroient qu'elle vient plustost de mespris. Je craignois superstitieusement d'offenser; ie respecte volontiers ce que i'aime : outre ce , qu'en cette marchandise , qui en oste la reverence , en efface le lustre ; i'aime qu'on y face un peu l'enfant , le craintif et le serviteur. Si ce n'est du tout en cecy , i'ay , d'ailleurs , quelques airs de la sottie honte de quoy parle Plutarque , et en a esté le cours de ma vie blecé et taché diversement ; qualité bien mal advenante à ma forme universelle : qu'est il de nous aussi ¹ , que sedition et discrepance ? I'ay les yeulx tendres à soubtenir un refus , comme à refuser : et me poise tant de poiser à aultruy , que , ez occasions où le debvoir me force d'essayer la volonté de quelqu'un en chose douteuse et qui luy couste , ie le fois maigrement et envy ² mais si c'est pour mon particulier ,

¹ *Que sommes-nous aussi , qu'un amas de pensées et de passions contraires , qui s'entrebattent sans cesse ? —Discrepance, contrariété, vient du latin discrepantia , et n'est plus en usage. — C.*

² *Et à contre-cœur, avcc répugnance.—E. J.*

quoique die véritablement Homere ¹, « qu'à un indigent c'est une sottise vertu que la honte, » i'y commets ordinairement un tiers qui rougisse en ma place : et escondus ceulx qui m'employent, de pareille difficulté ; si qu'il m'est advenu parfois d'avoir la volonté de nier, que ie n'en avois pas la force. C'est doncques folie d'essayer à brider aux femmes un desir qui leur est si cuisant et si naturel : et quand ie les ois se vanter d'avoir leur volonté si vierge et si froide, ie me mocque d'elles, elles se reculent trop arriere : Si c'est une vieille esdentee et descrepite, ou une ieune seiche et pulmonique ; s'il n'est du tout croyable, au moins elles ont apparence de le dire : Mais celles qui se meuvent et qui respirent encores, elles en empirent leur marché, d'autant que les excuses inconsiderées servent d'accusation ; comme un gentil homme de mes voisins, qu'on souspeçonnoit d'impuissance,

Languidior tenerâ cui pendens sicula betâ,

¹ *Odyss.* l. 17, v. 347.—C.

Nunquàm se mediam sustulit ad tunicam¹,

trois ou quatre iours aprez ses nopces, alla iurer tout hardiement, pour se iustifier, qu'il avoit faict vingt postes la nuict precedente; de quoy on s'est servy depuis à le convaincre de pure ignorance, et à le desmarier : outre que ce n'est rien dire qui vaille, car il n'y a ny continence ny vertu, s'il n'y a de l'effort au contraire². Il est vray, fault il dire, mais ie ne suis pas preste à me rendre : les saincts mesme parlent ainsi. S'entend, de celles qui se vantent en bon escient de leur froideur et insensibilité, et qui veulent en estre crues d'un visage serieux; car, quand c'est d'un visage affetté, où les yeulx desmentent leurs paro-

¹ Qui n'avoit jamais donné le moindre signe de vigueur. CATULL. carm. 65, v. 21. — Nous nous contentons de donner le sens de ces deux vers, trop libres pour être traduits littéralement.

² Cette dernière partie de la phrase, depuis le mot *oultre*, se rapporte à ce que Montaigne a dit plus haut des femmes qui se vantent d'avoir leur volonté vierge et froide.—A. D.

les, et du iargon de leur profession qui porte coup à contrepoil, ie le treuve bon. Je suis fort serviteur de la naïveté et de la liberté; mais il n'y a remede : si elle n'est du tout niaise ou enfantine, elle est inepte, et messeante aux dames en ce commerce; elle gauchit incontinent sur l'impudence. Leurs desguisements et leurs figures ne trompent que les sots; le mentir y est en siege d'honneur : c'est un destour qui nous conduit à la verité par une faulse porte. Si nous ne pouvons contenir leur imagination, que voulons nous d'elles? Les effects? il en est assez qui eschappent à toute communication estrangiere, par lesquels la chasteté peult estre corrompue ;

Illud sæpè facit, quod sine teste facit :

et ceulx que nous craignons le moins, sont à l'adventure les plus à craindre; leurs pechez muets sont les pires :

' L'on fait souvent ce qu'on fait sans témoins.

MARTIAL. l. 7, epigr. 62, v. 6.

Offendor mœchâ simpliciore minùs ¹.

Il est des effects qui peuvent perdre sans impudicité leur pudicité; et, qui plus est, sans leur sceu : *obstetrix, virginis cuiusdam integritatem manu velut explorans, sive malevolentia, sive inscitia, sive casu, dum inspicit perdidit* ² : telle a adiré ³ sa virginité, pour l'avoir cherchée; telle s'en esbattant, la tuee. Nous ne sçaurions leur circonscrire précisément les actions que nous leur defendons; il fault concevoir nostre loy sous paroles generales et incertaines : l'idee mesme que nous forgeons à leur chasteté est ridicule : car, entre les extremes patrons que

¹ Je hais moins une femme qui ne dissimule pas ses vices. MARTIAL. l. 6, epigr. 7, v. 6.

² Ces paroles, qui confirment ce que Montaigne vient de dire, et qu'on ne sauroit traduire ouvertement en français, sont de S. AUGUSTIN, *de Civit. Dei*, l. 1, c. 18.—C.

³ C'est-à-dire, *a égaré*. — *Adirer*, mot fréquent à Paris, dit Nicot, vaut autant comme *esgarer*.—C.— *Adiré* vient de *à dire* : ainsi, *pièce adirée* signifie *pièce qui est à dire*, qui manque.—E. J.

i'en aye, c'est Fatua ¹, femme de Faunus, qui ne se laissa veoir oncques puis ses nopces à masle quelconque; et la femme de Hieron ², qui ne sentoit pas son mari punais, estimant que ce feüst une qualité commune à tous hommes. Il fault qu'elles deviennent insensibles et invisibles pour nous satisfaire.

Or, confessons que le nœud du iugement de ce debvoir gist principalement en la volonté : il y a eu des maris qui ont souffert cet accident, non seulement sans reproche et offense envers leurs femmes, mais avecques singuliere obligation et recommandation de leur vertu; telle, qui aimoit mieulx son honneur que sa vie, l'a prostituë à l'appetit forcené d'un mortel ennemy, pour sauver la vie à son mary, et a faict pour luy ce qu'elle n'eust aucunement faict pour soy. Ce n'est pas ici le lieu d'estendre ces exemples; ils sont trop hauls et trop riches pour

¹ VARRON, dans *Lectance*, l. 1, c. 22.—C.

² PLUTARQUE, dans les *Dits notables des anciens Rois*, etc., à l'article *Hiéron*; et dans son traité intitulé, *comment on pourra recevoir utilité de ses ennemis*, c. 7.—C.

estre representez en ce lustre ; gardons les à un plus noble siege : mais pour des exemples de lustre plus vulgaire, est il pas tous les iours des femmes entre nous qui, pour la seule utilité de leurs maris, se prestent, et par leur expresse ordonnance et entremise¹ et anciennement Phaulius l'Argien¹ offrit la sienne au roy Philippus par ambition ; tout ainsi que par civilité ce Galba, qui avoit donné à souper à Mecenas, voyant que sa femme et lui commenceoient à complotter par œuillades et signes, se laissa couler sur son coussin, representant un homme aggravé de sommeil, pour faire espaule à leurs amours ; ce qu'il advoua d'assez bonne grace, car, sur ce poinct, un valet ayant prins la hardiesse de porter la main sur les vases qui estoient sur la table, il luy cria tout franchement : « Comment, coquin, veois tu pas que ie ne dors que pour Mecenas ? » Telle a les mœurs desbordees, qui a la volonté plus reformee que n'a cett' aultre qui se conduict sous une apparence reglee².

¹ PLUTARQUE, traité de l'Amour, c. 16.—C.

² Dans l'édition de 1588, cette phrase suit immé-

Comme nous en voyons qui se plaignent d'avoir esté vouees à chasteté, avant l'aage de cognoissance : i'en ai veu se plaindre veritablement d'avoir été vouees à la desbauche, avant l'aage de cognoissance; le vice des parents en peult estre cause; ou la force du besoin, qui est un rude conseiller. Aux Indes orientales¹, la chasteté y estant en singuliere recommandation, l'usage pourtant souffroit qu'une femme mariee se peust abandonner à qui luy presentoit un elephant; et cela, avecques quelque gloire d'avoir esté estimee à si hault prix. Phedon le philosophe, homme de maison, aprez la prinsé de son país d'Elide², fait mestier de prostituer, autant qu'elle dura, la beauté de sa ieunesse à qui en voulut, à prix d'argent, pour en vivre³. Et Solon feut le premier en Grece,

diatement ces mots qu'on a lus plus haut : *Gardons-les à un plus noble siege.*—A. D.

¹ ARRIEN, *Hist. ind.* c. 17.—C.

² DIOGÈNE LAERCE, l. 2, segm. 105; et AULUGELLE, l. 2, c. 18.—C.

³ Il n'en fit pas métier, de son bon gré, comme

dict on, qui, par ses loix, donna liberté aux femmes, aux despens de leur pudicité, de prouvoier au besoing de leur vie, coutume que Herodote dict avoir esté receue avant lui en plusieurs polices. Et puis, quel fruit de cette penible sollicitude¹ ? car, quelque iustice qu'il y ayt en cette passion, encores faudroit il veoir si elle nous charie utilement : est il quelqu'un qui les pense boucler par son industrie ?

Pone seram ; cohibe : sed quis custodiet ipsos Custodes ? cauta est ; et ab illis incipit uxor² :

quelle commodité ne leur est suffisante, en un siecle si sçavant ?

Montaigne semble l'insinuer ; mais, étant esclave, son maître le forçoit à se prostituer. *DIOGÈNE LAERCE*, l. 2, segm. 105. *Et, ut quidam scripserunt, à lenone domino puer ad merendum coactus*, dit encore *AULUGELLE*, l. 2, c. 18. — C.

¹ *De la jalousie*, qui cause tant de sollicitude. — E. J.

² Enferme-la sous clef, donne-lui des gardiens. Mais qui les gardera eux-mêmes ? Ta femme est adroite ; elle commencera par les corrompre. *JUVEN. sat. 6, v. 346.*

La curiosité est vicieuse partout ; mais elle est pernicieuse icy : c'est folie de vouloir s'esclaircir d'un mal auquel il n'y a point de medecine qui ne l'empire et le rengrege¹ ; duquel la honte s'augmente et se publie principalement par la ialousie ; duquel la vengeance blece plus nos enfants qu'elle ne nous guarit. Vous asseichez et mourez à la queste d'une si obscure verification. Combien piteusement y sont arrivez ceulx de mon temps qui en sont venus à bout ! Si l'advertisseur n'y presente quand et quand le remede et son secours, c'est un advertisement iniurieux, et qui merite mieulx un coup de poignard, que ne faict un desmentir. On ne se mocque pas moins de celuy qui est en peine d'y pourveoir, que de celuy qui l'ignore. Le caractère de la cornardise est indelcible ; à qui il est une fois attache, il l'est tousiours : le chastiment l'exprime plus que la faulte. Il faict beau veoir arracher de l'umbre et du doubte nos malheurs privez, pour les trumpetter en des eschaffauds tra-

¹ Réaggrave. — E. J.

giques ; et malheurs qui ne pincent que par le rapport ; car *Bonne femme*, et *Bon mariage*, se dict, non de qui l'est, mais duquel on se taist. Il fault estre ingenieux à cviter cette ennuyeuse et inutile cognoissance ; et avoient les Romains en coustume, revenants de voyage ¹, d'envoyer au devant en la maison faire sçavoir leur arrivee aux femmes, pour ne les surprendre ; et pourtant a introduict certaine nation que le prebstre ouvre le pas à l'espousee, le iour des nopces, pour oster au marié le doute et la curiosité de chercher en ce premier essay, si elle vient à luy vierge, ou blecee d'un amour estrangiere. Mais le monde en parle : ie sçais cent honnestes hommes cocus, honnestement et peu indecemment ; un galant homme en est plainct, non pas desestimé. Faites que vostre vertu estouffe vostre malheur ; que les gents de bien en mauldissent l'occasion ; que celuy qui vous offense tremble seulement à le penser. Et puis, de

¹ PLUTARQUE, *les Demandes des choses romaines*, c. 9. — C.

qui ne parle on en ce sens, depuis le petit jusques au plus grand ?

Tot qui legionibus imperitavit,
Et melior quàm tu multis fuit, improbe, rebus¹:

vois tu qu'on engage en ce reproche tant d'honnestes hommes en ta presence, pense qu'on ne t'espargne non plus ailleurs. Mais jusques aux dames, elles s'en mocqueront : et de quoy se moquent elles en ce temps plus volontiers que d'un mariage paisible et bien composé ? Chascun de vous a fait quelqu'un cocu : or, nature est toute en pareilles, en compensation et vicissitude. La frequence de cet accident en doibt meshuy avoir moderé l'aigreur : le voylà tantost passé en coustume. Miserable passion ! qui a cecy encores, d'estre incommunicable,

Fors etiam nostris invidit questibus aures²;

¹ D'un héros, d'un fameux général d'armée, supérieur en tant de choses à un misérable comme toi. LUCRET. l. 3, v. 1039, 1041.

² Le sort nous envie jusqu'à la consolation de

car à quel amy osez vous fier vos doleances, qui, s'il ne s'en rit, ne s'en serve d'acheminement et d'instruction pour prendre luy mesme sa part à la curee? Les aigreurs comme les douceurs du mariage se tiennent secrettes par les sages; et, parmy les aultres importunes conditions qui se treuvent en iceluy, cette cy, à un homme languagier, comme ie suis, est des principales, que la coustume rende indecent et nuisible qu'on communique à personne tout ce qu'on en sçait et qu'on en sent.

De leur donner mesme conseil à elles, pour les desgouster de la ialousie, ce seroit temps perdu : leur essence est si confite en souspeçon, en vanité et en curiosité, que de les guarir par voye legitime, il ne fault pas l'esperer. Elles s'amendent souvent de cet inconvenient, par une forme de santé, beaucoup plus à craindre que n'est la maladie mesme; car, comme il y a des enchantements qui ne sçavent pas oster le mal qu'en

refai entendre nos plaintes. CATULL. *de Nuptiis Pelei*,
carm. 62, v. 170.

le rechargeant à un aultre, elles reiectent ainsi volontiers cette fiebyre à leurs maris, quand elles la perdent. Toutesfois, à dire vray, ie ne seçais si on peult souffrir d'elles pis que la ialousie : c'est la plus dangereuse de leurs conditions, comme de leurs membres, la teste. Pittacus, disoit : « que chascun avoit son default; que le sien estoit la mauvaise teste de sa femme : hors cela, il s'estimeroit de tout poinct heureux »¹. C'est un bien poisant inconvenient duquel un personnage si iuste, si sage, si vaillant, sentoit tout l'estat de sa vie alteré : que debvons-nous faire, nous aultres hommelets ? Le senat de Marseille² eut raison d'interiner sa requeste à celuy qui demandoit permission de se tuer, pour s'exempter de la tempeste de sa femme; car c'est un mal qui ne s'emporte iamais qu'en emportant la piece, et

¹ PLUTARQUE, *Du contentement ou repos de l'esprit*, c. 11. Le mot de *default*, dont Montaigne se sert après Amyot, signifie ici traverse, incommodité, quelque chose qui trouble notre repos, qui nous empêche d'être heureux.—C.

² VALÈRE-MAXIME, l. 2, c. 6, n° 7.—C.

qui n'a aultre composition qui vaille, que la fuyte ou la souffrance, quoyque toutes les deux tresdifficiles. Celuy là s'y entendoit, ce me semble, qui dict « qu'un bon mariage se dressoit d'une femme aveugle, avecques un mary sourd. »

Regardons aussi que cette grande et violente aspreté d'obligation que nous leur enioignons, ne produise deux effects contraires à nostre fin : à sçavoir ; Qu'elle aiguise les poursuyvants ; Et face les femmes plus faciles à se rendre ; car, quant au premier point, montant le prix de la place, nous montons le prix et le desir de la conqueste. Seroit ce pas Venus mesme qui eust ainsi finement haulsé¹ le chevet à sa marchandise par le maquerelage des loix, cognoissant combien c'est un sot deduit, qui ne le feroit valoir par fantasie et par cherté ? enfin c'est toute chair de porc, que la saulsc diversifie,

¹ Expression usitée du temps de Montaigne, pour dire *renchérir sa marchandise*. C'est précisément là le sens que Cotgrave lui donne dans son Dictionnaire. — C.

comme disoit l'hoste de Flaminius ¹. Cupidon est un dieu felon : il faict son ieu à luicter la devotion et la iustice : c'est sa gloire, que sa puissance choque tout' aultre puissance, et que toutes aultres regles cedent aux siennes ;

Materiam culpæ prosequiturque suæ ².

Et quant au second point : serions nous pas moins cocus, si nous craignons moins de l'estre? suivant la complexion des femmes ; car la deffense les incite et convie :

Ubi velis, nolunt ; ubi nolis, volunt ultrò ³ :

Concessâ pudet ire viâ ⁴.

Quelle meilleure interpretation trouverions

¹ TITE-LIVE, l. 35, c. 49. — C.

² Il cherche incessamment matière à ses excès.

OVID. *Trist.* l. 4, eleg. 1, v. 34.

³ Voulez-vous, elles ne veulent point ; ne voulez-vous point, elles veulent. TERENCE. *Eunuch.*, act. 4, sc. 8, v. 43.

⁴ Elles rougiroient de suivre une route permise. LUCAN. l. 2, v. 446.

nous au faict de Messalina ? Elle feit au commencement son mari cocu à cachetes, comme il se faict : mais, conduisant ses parties trop ayseement, par la stupidité qui estoit en luy, elle desdaigna soubdain cet usage ; la voylà à faire l'amour à la descouverte, advouer des serviteurs, les entretenir et les favoriser à la veue de chascun : elle vouloit qu'il s'en ressentist. Cet animal ne se pouvant esveiller pour tout cela, et luy rendant ses plaisirs mols et fades par cette trop lasche facilité par laquelle il sembloit qu'il les auctorisast et legitimast, que feit elle ? Femme d'un empereur sain et vivant ¹, et à Rome, au theatre du monde, en plein midy, en feste et cerimonie publicque, et avecques Silius, duquel elle iouissoit long temps devant, elle se marie un iour que son mary estoit hors de la ville. Semble il pas qu'elle s'acheminast à devenir chaste, par la nonchalance de son mary ? ou qu'elle cherchast un aultre mary qui lui aiguisast l'appetit par sa ialousie, et qui, en lui insis-

¹ TACITE ANNAL. l. 11, c. 26, 27, etc.—C.

tant¹, l'incitast. Mais la première difficulté qu'elle rencontra feut aussi la dernière : cette beste s'esveilla en sursault ; on a souvent pire marché de ces sourdauds endormis ; i'ay veu par experience que cette extreme souffrance, quand elle vient à se desnouer, produict des vengeancees plus aspres ; car prenant feu tout à coup, la cholere et la fureur s'emmoncelant en un, esclatte tous ses efforts à la première charge,

Irarumque omnes effundit habenas¹,

il la feut mourir, et grand nombre de ceulx de son intelligence ; iusques à tel² qui n'en pouvoit mais, et qu'elle avoit convié à son lict à coups d'escourgee³.

Ce que Virgile dict de Venus et de Vulcan, Lucrece l'avoit dict plus sortablement d'une iouissance desrobbee d'elle et de Mars :

¹ *En lui résistant.*—E. J.

² Et lâche la bride à sa fureur. *Énéide*, l. 12, v. 499.

³ *Mnester*, comédien, et *Traulus Montanus*, chevalier. TACITE. *Annal.* l. 11, c. 36. — C.

³ *De courroies.*—E. J.



Belli fera mœnera Mavors

Armipotens regit, in gremium qui sæpè tuum se
Reiicit, æterno devinctus vulnera amoris;

.....
Pascit amore avidos inhians in te, dea, visus,
Eque tuo pendet resupini spiritus ore :
Hunc tu, diva, tuo recubantem corpore sancto
Circumfusa super, suaveis ex ore loquelas
Funde ¹.

Quand ie rumine ce *reiicit*, *pascit*, *inhians*,
molle, *fovet*, *medullas*, *labefacta*, *pendet*,
percurrit ², et cette noble *circumfusa*, mere
du gentil *infusus*, i'ay desdaing de ces me-
nues poinctes et allusions verbales qui nas-

¹ Souvent ce dieu si fier, vaincu par tes appas,
Dépose sa fierté pour languir dans tes bras :
Sa tête est sur ton sein nonchalamment penchée,
Et l'amour tient son âme à ta bouche attachée ;
Ses yeux étincelants errent sur ton beau corps.

.....
Parle pour les Romains dans ces moments si doux.
LUCRET. l. 1, v. 33. (*Traduct. de Hesnault.*)

² Tous ces mots, si naturels et si expressifs, se
trouvent, les uns dans le passage de Virgile cité plus
haut, et les autres dans ce dernier passage de Lu-
crèce. — C.

quirent depuis. A ces bonnes gents, il ne falloit d'aiguë et subtile rencontre : leur langage est tout plein, et gros d'une vigueur naturelle et constante : ils sont tout epigramme ; non la queue seulement, mais la teste, l'estomach et les pieds. Il n'y a rien d'efforcé¹, rien de traissant, tout y marche d'une pareille teneur : *contextus totus virilis est, non sunt circa flosculos occupati*². Ce n'est pas une éloquence molle, et seulement sans offense : elle est nerveuse et solide, qui ne plaist pas tant, comme elle remplit et ravit ; et ravit le plus les plus forts esprits. Quand ie veois ces braves formes de s'expliquer, si vifves, si profondes, ie ne dis pas que c'est Bien dire, ie dis que c'est Bien penser. C'est la gaillardise de l'imagination qui esleve et enfle les paroles :

¹ De forcé, disons-nous aujourd'hui ; et peut-être ne parloit-on pas autrement à la cour, du temps de Montaigne. — C.

² Leur discours est un tissu de beautés mâles ; ils ne songent pas à l'orner des fleurs de l'éloquence. SENECA. epist. 33.

pectus est, quod disertum facit ¹ : nos gents appellent iugement, langage; et beaux mots, les pleines conceptions. Cette peinture est conduite, non tant par dexterité de la main, comme pour avoir l'obiet plus vivement empreinct en l'ame. Gallus parle simplement, parce qu'il conceoit simplement : Horace ne se contente point d'une superficielle expression, elle le trahiroit; il veoid plus clair et plus oultre dans les choses; son esprit crochette et furette tout le magasin des mots et des figures, pour se représenter; et les luy fault oultre l'ordinaire, comme sa conception est oultre l'ordinaire. Plutarque dict ² qu'il veid le langage latin par les choses : icy de mesme; le sens esclaire et pro-

¹ C'est l'âme qui rend éloquent. QUINTIL. l. 10, c. 7.

² Dans la *Vie de Démosthène*, c. 1. « Bien tard, dict il, estant ià fort avant au decours de mon aage, i'ai commencé à prendre en main les livres latins : en quoy il m'est advenu une chose estrange, mais veritable neantmoins; c'est que ie n'ai pas tant appris ny tant entendu les choses par les paroles, comme, par quelque usage et cognoissance que i'avois

duict les paroles, non plus de vent, ains de chair et d'os; elles signifient plus qu'elles ne disent. Les imbecilles sentent encores quelque image de cecy : car en Italie ie disois ce qu'il me plaisoit, en devis communs; mais aux propos roides, ie n'eusse osé me fier à un idiome que ie ne pouvois plier ny contourner outre sou allure commune : i'y veulx pouvoir quelque chose du mien.

Le maniemment et employte des beaux esprits donne prix à la langue; non pas l'innovant, tant, comme la remplissant de plus vigoureux et divers services, l'estirant et ployant : ils n'y apportent point de mots, mais ils enrichissent les leurs, appesantissent¹ et enfoncent leur signification et leur usage, luy apprennent des mouvements inaccoustumez, mais prudemment et ingenieuse-

des choses, ie suis venu à entendre auculnement les paroles. » *Version d'Amyot.* — C.

¹ *Leur donnent plus de poids, plus de force et plus d'énergie; enrichissent la langue de tours nouveaux, mais autorisés par l'application sage et ingénieuse qu'ils en savent faire.* — C.

ment. Et combien peu cela soit donné à tous, il se veoid par tant d'escrivains françois de ce siecle : ils sont assez hardis et desdaigneux, pour ne suyvre pas la route commune; mais faulte d'invention et de discretion les perd; il ne s'y veoid qu'une miserable affection d'estrangeté, des desguisements froids et absurdes, qui au lieu d'eslever, abbattent la matiere : pourveu qu'ils se gorgiasent¹ en la nouvelleté, il ne leur importe de l'efficace; pour saisir un nouveau mot, ils quittent l'ordinaire, souvent plus fort et plus nerveux.

En nostre langage ie treuve assez d'estoffe, mais un peu faulte de façon : car il n'est rien qu'on ne feist du iargon de nos chasses et de nostre guerre, qui est un genereux terrain à emprunter; et les formes

¹ *Pourvu qu'ils puissent trouver, dans la nouveauté de quelques mots, de quoi s'applaudir, ils ne se mettent point en peine de peindre exactement les choses. — Se gorgiaser, qui signifie se plaire, se flatter, s'applaudir, est présentement tout-à-fait hors d'usage. — C.*

de parler, comme les herbes, s'amendent et fortifient en les transplantant. Je le treuve suffisamment abondant, mais non pas maniant et vigoureux suffisamment; il succombe ordinairement à une puissante conception: si vous allez tendu, vous sentez souvent qu'il languit sous vous, et fleschit; et qu'à son default le latin se presente au secours, et le grec à d'autres. D'aucuns de ces mots que ie viens de trier, nous en appercevons plus malaysement l'energie, d'autant que l'usage et la frequence nous en ont aulcunement avili et rendu vulgaire la grace; comme en nostre commun, il s'y rencontre des phrases excellentes, et des metaphores, desquelles la beauté flestrit de vieillesse, et la couleur s'est ternie par maniemment trop ordinaire: mais cela n'oste rien du goust à ceulx qui ont bon nez, ny ne desroge à la gloire de ces anciens aucteurs qui, comme il est vraysemblable, meirént premierement ces mots en ce lustre.

Les sciences traictent les choses trop finement, d'une mode artificielle, et differente à la commune et naturelle: mon page faict

l'amour, et l'entend; lisez luy Leon hebreu ¹, et Ficin; on parle de luy, de ses pensees et de ses actions, et si n'y entend rien. Je ne recognois pas chez Aristoste la plus part de mes mouvements ordinaires: on les a couverts et revestus d'une aultre robbe, pour l'usage de l'eschole: Dieu leur doit bien faire ²! Si i'estois du mestier, ie naturaliserois l'art, autant comme ils artialisent la nature. Laissons là Bembo ³ et Equicola.

¹ *Léon Hébreu*, ou de Juda, est un rabbin portugais, qui vivoit sous Ferdinand-le-Catholique, et qui a composé un *Dialogue sur l'Amour*. Ce dialogue a été traduit de l'italien en françois, et souvent imprimé dans le seizième siècle. — *Ficin*, qui vivoit dans le même temps, est traducteur des œuvres de Platon, de Plotin, et auteur de divers écrits de métaphysique — E. J.

² *Dieu veuille qu'ils aient eu raison d'en agir de la sorte!*

³ *Bembo* (le cardinal) est un poète licencieux, dont Jean Martin a traduit *gli Assolani*, sous le titre: *les Assolains, de la Nature d'amour*, Paris, 1547, in-8°. — *Equicola*, théologien et philosophe du sei-

Quand j'écris, je me passe bien de la compagnie et souvenance des livres, de peur qu'ils n'interrompent ma forme; aussi qu'à la vérité les bons auteurs m'abbattent par trop, et rompent le courage : je fois volontiers le tour de ce peintre, lequel, ayant miserablement représenté des coqs, deffendoit à ses garçons qu'ils ne laissassent venir, en sa boutique, aucun coq naturel; et aurois plustost besoing, pour me donner un peu de lustre, de l'invention du musicien Antigenides¹, qui, quand il avoit à faire la musique, mettoit ordre que, devant ou aprez luy, son auditoire feust abbruvé de quelques aultres mauvais chantres. Mais je me puis plus malaysement desfaire de Plutarque : il est si universel et si plein,

zième siècle, a fait un livre intitulé, *della Natura d'Amore*. C'est à tous ces ouvrages que Montaigne fait allusion. — E. J.

¹ On lit *Antygonides* dans l'édition de 1802, et *Antinonydes* dans toutes les autres : ces deux leçons sont évidemment fautives; d'après Suidas, Aulu-Gelle et Valère-Maxime, on doit écrire *Antigenides*. — E. J.

qu'à toutes occasions et quelque subiect extravagant que vous ayez prins , il s'ingere à vostre besongne , et vous tend une main liberale et inespuisable de richesses et d'embellissements. Il m'en faict despit d'estre si fort exposé au pillage de ceulx qui le hantent; ie ne le puis si peu raconter, que ie n'en tire cuisse ou aile.

Pour ce mien desseing, il me vient aussi à propos d'escrire chez moy, en pais sauvage, où personne ne m'ayde, ny me releve; où ie ne hante communement homme qui entende le latin de son patenostre, et de françois un peu moins. Je l'eusse faict meilleur ailleurs, mais l'ouvrage eust esté moins mien : et sa fin principale et perfection, c'est d'estre exactement mien. Je corrigerois bien une erreur accidentale, de quoy ie suis plein, ainsi que ie cours inadvertemment; mais les imperfections qui sont en moy ordinaires et constantes, ce seroit trahison de les oster. Quand on m'a dict, ou que moy mesme me suis dict : « Tu es trop espez en figures : Voylà un mot du creu de Gascoigne : voylà une phrase dangereuse (ie n'en

refuis aulcune de celles qui s'usent emmy les rues françoises ; ceulx qui veulent combattre l'usage par la grammaire se mocquent :) Voylà un discours ignorant : Voylà un discours paradoxe : En voylà un trop fol : Tu te ioues souvent ; on estimera que tu dies à droict ce que tu dis à feincte. » « Ouy , responds ie ; mais ie corrige les faultes d'inadvertence, non celles de coustume. Est ce pas ainsi que ie parle partout ? me represente ie pas vivvement ? suffit. I'ay faict ce que i'ay voulu : tout le monde me recognoist en mon livre , et mon livre en moy. » Or , i'ay une condition singeresse et imitatrice : quand ie me meslois de faire des vers , et n'en feis iamais que des latins , ils accusoient evidemment le poëte que ie venois dernièrement de lire ; et de mes premiers Essays , aulcuns puent un peu à l'estrangier : à Paris , ie parle un langage aulcunement aultre qu'à Montaigne. Qui que ie regarde avecques attention , m'imprime facilement quelque chose du sien : ce que ie considere ie l'usurpe , une sottte contenance , une desplaisante grimace ; une forme de parler ri-

dicule ; les vices plus ; d'autant qu'ils me poignent , ils s'accrochent à moy , et ne s'en vont pas sans secouer. On m'a veu plus souvent iurer , par similitude , que par complexion : imitation meurtrière , comme celle des singes horribles en grandeur et en force , que le roy Alexandre rencontra en certaine contree des Indes , desquels aultrement il eust esté difficile de venir à bout ; mais ils en presterent le moyen par cette leur inclination à contrefaire tout ce qu'ils voyoient faire : car , par là ¹ , les chasseurs apprirent de se chausser des souliers à leur veue , avecques force nœuds de liens ; de s'affubler d'accoustréments de teste à tout des lacs courants , et oindre , par semblant , leurs yeulx de glux. Ainsi mettoit imprudemment à mal ces pauvres bestes leur complexion singeresse : ils ² s'engluoient , s'enchevestroient ³

¹ *ÆLIEN*, de *Animal.*, l. 27, c. 15 ; et *STRABON*, l. 15. — C.

² Lisez *elles*. Montaigne a mis *ils* par inadvertance. — A. D.

³ *Se mettoient le chevêtre, le licou, comme à une bête de somme.* — E. J.

et garrotoient d'elles mesmes. Cett' aultre faculté de représenter ingénieusement les gestes et paroles d'un aultre, par des-seing, qui apporte souvent plaisir et admiration, n'est en moy, non plus qu'en une souche. Quand ie iure selon moy, c'est seulement, par Dieu! qui est le plus droict de tous les serments. Ils disent que Socrates iuroit Le Chien : Zenon, cette mesme interiection qui sert asture aux Italiens, Cappari¹ : Pythagoras², L'eau et L'air. Je suis si aysé à recevoir, sans y penser, ces impressions superficielles³, qu'ayant eu en la bouche, Sire ou Altesse, trois iours de

¹ *Capparis* est le nom d'un arbrisseau. D'autres juroient par le chou, coutume qui a passé jusqu'à nous, témoin le mot de *vertuchou*, espèce de serment qui veut dire *par la vertu du chou*, et dont bien des gens se servent à tout moment. — C.

² DIOGÈNE LAERCE, *Vie de Pythagore*, l. 7, segm. 6. — C.

³ Ceci a rapport à ce qu'il a dit plus haut, *qu'on l'a vu plus souvent jurer par similitude que par complexion*. Ces deux phrases se suivoient immédiatement dans l'édition de 1588.

suite; huit iours aprez ils m'eschappent pour Excellence ou pour Seigneurie; et ce que i'auray prins à dire en bastelant et en me mocquant, ie le diray lendemain serieusement. Parquoy, à escrire, i'accepte plus envy¹ les arguments battus, de peur que ie les traicte aux despens d'aultruy. Tout argument m'est egualement fertile; ie les prends sur une mouche: et Dieu vueille que celuy que i'ay icy en main n'ait pas esté prins par le commandement d'une volonté autant volage! Que ie commence par celle qu'il me plaira, car les matieres se tiennent toutes enchainees les unes aux aultres. Mais mon ame me desplaist, de ce qu'elle produict ordinairement ses plus profondes resveries, plus folles et qui me plaisent le mieulx, à l'improveu et lors que ie les cherche moins, lesquelles s'esvanouissent soubdain, n'ayant sur le champ où les attacher; à cheval, à la table, au lict; mais plus à cheval, où sont mes plus larges entretiens. I'ay le parler un peu delicatement ialoux d'at-

¹ *Plus à contre-cœur.*

tention et de silence, si ie parle de force : qui m'interrompt, m'arreste. En voyage, la necessité mesme des chemins coupe les propos ; outre ce que ie voyage plus souvent sans compaignie propre à ces entretiens de suite : par où ie prends tout loisir de m'entretenir moy mesme. Il m'en advient comme de mes songes : en songeant, ie les recommande à ma memoire (car ie songe volontiers que ie songe) ; mais, le lendemain, ie me represente bien leur couleur comme elle estoit, ou gaye, ou triste, ou estrange, mais quels ils estoient au reste, plus i'ahanne¹ à le trouver, plus ie l'enfonce en l'oubliance. Aussi des discours fortuites qui me tumbent en fantasie, il ne m'en reste en memoire qu'une vaine image ; autant seulement qu'il m'en fault pour me faire ronger et despiter aprez leur queste, inutilement.

Or doncques, laissant les livres à part, et parlant plus materiellement et simplement, ie treuve, aprez tout, que l'Amour n'est aultre chose que la soif de cette iouissance,

¹ *Plus je m'efforce de, etc.* — E. J.

en un subiect désiré ; ny Venus, aultre chose que le plaisir à descharger ¹ ses vases, comme le plaisir que nature nous donne à descharger d'autres parties, qui devient vicieux ou par immoderation ou par indiscretion ; pour Socrates ², l'amour est appetit de generation, par l'entremise de la beauté. Et, considerant maintefois la ridicule titillation de ce plaisir, les absurdes mouvements escervelez et estourdis de quoy il agite Zenon et Cratippus, cette rage indiscrete, ce visage enflammé de fureur et de cruauté au plus doux effect de l'amour, et puis cette morgue grave, severe et ecstatique en une action si folle, considerant encores qu'on aye logé pesle mesle nos delices et nos ordures ensemble, et que la supreme volupté aye du transy et du plainctif comme la douleur, ie crois qu'il est vray, ce que dict Platon ³, que l'homme a esté faict par les dieux pour leur iouet,

¹ Montaigne avoit d'abord écrit *ses roignons* ; mais il a substitué à ce mot celui de *vases*, comme plus décent. — N.

² Dans *le Festin de Platon*. — C.

³ *Traité des Loix*, l. 7. — C.

Quænam ista iocandi

Sævitia¹ ?

et que c'est par moquerie que nature nous a laissé la plus trouble de nos actions, la plus commune, pour nous egaler par là, et apparier les fols et les sages, et nous et les bestes. Le plus contemplatif et prudent homme, quand ie l'imagine en cette assiette, ie le tiens pour affronteur de faire le prudent et le contemplatif : ce sont les pieds du paon, qui abbattent son orgueil,

Ridentem dicere verum,

Quid vetat² ?

Ceux qui, parmy les ieux, refusent les opinions serieuses, font, dict quelqu'un, comme celuy qui craint d'adorer la statue d'un saint, si elle est sans devanciere³. Nous mangeons

¹ Cruelle manière de se jouer! CLAUDIAN. *Eutrop.*

l. 1, v. 24.

² Rien n'empêche de dire la vérité en riant. HOR.

l. 1, sat. 1, v. 24.

³ Si elle est toute découverte.—Ménage, dans son *Dictionnaire étymologique*, au mot *Devantière*, nous

bien et beuvons comme les bestes : mais ce ne sont pas actions qui empeschent les offices de nostre ame, en celles là nous gardons nostre avantage sur elles; cette cy met tout aultre pensee sous le ioug, abrutit et abestit, par son imperieuse auctorité, toute la theologie et philosophie qui est en Platon, et si ne s'en plainct pas. Par tout ailleurs vous pouvez garder quelque decence; toutes aultres operations souffrent des regles d'honesteté : cette cy ne se peult pas seulement imaginer, que vicieuse ou ridicule; trouvez y, pour veoir, un proceder sage et discret. Alexandre disoit ¹, qu'il se cognoissoit principalement mortel par cette action et par le dormir. Le sommeil suffoque et supprime les facultez de nostre ame : la besongne les absorbe et dissipe de mesme; certes, c'est une marque, non seulement de nostre corruption origi-

dit, après avoir cité ce passage de Montaigne, qu'on appelle proprement *devantière* cette sorte de grand tablier que les femmes portent à cheval. — C.

¹ PLUTARQUE, *Moyens de discerner le flatteur d'avec l'ami*, c. 23.—C.

nelle, mais aussi de nostre vanité et deformité. D'un costé nature nous y poulse, ayant attaché à ce desir la plus noble, utile et plaisante de toutes ses fonctions; et la nous laisse d'aulture part accuser et fuyr comme insolente et deshonneste, en rougir et recommander l'abstinence. Sommes nous pas bien brutes, de nommer brutale l'operation qui nous faict? Les peuples, ez religions, se sont rencontrez en plusieurs convenances, comme sacrifices, luminaires, encensements, ieusnes, offrandes; et entre aultres, en la condamnation de cette action: toutes les opinions y viennent, oultre l'usage si estendu des circoncisions, qui en est une punition. Nous avons à l'adventure raison de nous blasmer de faire une si sotte production que l'homme; d'appeller l'action, honteuse; et honteuses, les parties qui y servent: (asteure sont les miennes proprement honteuses et peneuses.) Les Esseniens, de quoy parle Pline ¹, se maintenoient, sans nourrice, sans maillot, plusieurs siecles,

¹ *Hist. nat.* l. 5, c. 17.—C.

de l'abord des estrangiers qui, suyvants cette belle humeur, se rengeoient continuellement à eulx; ayant toute une nation hazardé de s'exterminer, plustost que s'engager à un embrassement feminin, et de perdre la suite des hommes, plustost que d'en forger un. Ils disent que Zenon¹ n'eut affaire à femme, qu'une fois en sa vie; et que ce feut par civilité, pour ne sembler desdaigner trop obstinement le sexe. Chascun fuyt à le veoir naistre, chascun court à le veoir mourir: pour le destruire, on cherche un champ spacieux, en pleine lumiere; pour le construire, on se musse dans un creux tenebreux, et le plus contrainct qu'il se peult: c'est le debvoir, de se cacher et rougir pour le faire; et c'est gloire, et naissent plusieurs vertus, de le sçavoir desfaire: l'un est iniure, l'autre est faveur; car Aristote dict que Bonifier quelqu'un, c'est le Tuer, en certaine phrase de son país. Les Atheniens², pour

¹ DIOGÈNE LAERCE, *Vie de Zénon*, l. 7, segm. 13.
— C.

² THUCYDIDE, l. 3, § 104.—C.

et d'autant plus qu'elles sont particulières, incertaines et plus contredites, d'autant plus tu fais là ton effort : les ordonnances positives de ta paroisse t'occupent et attachent ; celles de Dieu et du monde ne te touchent point. Cours un peu par les exemples de cette considération ; ta vie en est toute.

Les vers de ces deux poètes¹, traitant ainsi reserveement et discrettement de la lascivité, comme ils font, me semblent la découvrir et éclairer de plus prez. Les dames couvrent leur sein d'un reseul², les presbtres plusieurs choses sacrees, les peintres umbragent leur ouvrage, pour luy donner plus de lustre, et dict on que le coup du soleil et du vent est plus poisant par reflection qu'à droict fil. L'Ægyptien respondit sagement à celuy qui luy demandoit, « Que portes tu là caché sous ton manteau³ ? » « Il

¹ Virgile et Lucrèce, dont il a cité plus haut des passages.

² *D'un réseau.*—E. J.

³ PLUTARQUE, *De la Curiosité*, c. 3. — C.

ils font leur repas ; qui n'en font qu'un la semaine ; qui se deschiquent et descourent la face et les membres ; qui ne parlent jamais à personne : gents fanatiques, qui pensent honorer leur nature en se desnaturant, qui se prisent de leur mespris, et s'amendent de leur empirement ! Quel monstrueux animal, qui se faict horreur à soy mesme, à qui ses plaisirs poisent, se tient à malheur ! Il y en a qui cachent leur vie,

Exilioque domos et dulcia limina mutant ¹,

et la desrobent de la vue des aultres hommes ; qui evitent la santé et l'alaignesse, comme qualitez ennemies et dommageables : non seulement plusieurs sectes, mais plusieurs peuples, mauldissent leur naissance, et benissent leur mort : il en est où le soleil est abominé, les tenebres adorees. Nous ne sommes ingenieux qu'à nous malmener, c'est le vray gibbier de la force de nostre esprit : dangereux util en desreglement !

¹ Et vont vivre et mourir loin du toit paternel.

VIRG. *Géorg.* l. 2, v. 511.

O miseri ! quorum gaudia crimen habent ¹.

Hé ! pauvre homme ! tu as assez d'incommoditez nécessaires, sans les augmenter par top invention ; et es assez miserable de condition, sans l'estre par art ; tu as des laidours reelles et essentielles, à suffisance, sans en forger d'imaginaires : trouves tu que tu soys trop à l'ayse, si la moitié de ton ayse ne te fasche ? trouves tu que tu ayes rempli tous les offices nécessaires à quoy nature t'engage, et qu'elle soit manque et oysifve chez toy, si tu ne t'obliges à nouveaux offices ? tu ne crains point d'offenser ses loix, universellement indubitables ; et te picques aux tiennes, partisanses ² et fantastiques ;

¹ Malheureux ! qui se font un crime de leurs plaisirs. CORN. GALLUS, eleg. I, v. 180.

² *Partisane* est le féminin de *partisan*. Des lois *partisanes* doivent être des lois de parti, de faction ; mais comme Montaigne oppose ici les lois *partisanes* de l'homme aux lois *universelles* de la nature, ces lois *partisanes* doivent être des lois *partielles*, *particulières*, comme il les nomme dans la ligne suivante. —E. J.

apparier la desfaveur de ces deux actions, ayants à mundifier ¹ l'isle de Delos, et se iustifier envers Apollo, deffendirent au pourpris d'icelle tout enterrement, et tout enfancement ensemble. *Nostrī nosmet pœnitēt* ² : nous estimons à vice nostre estre.

Il y a des nations qui se couvrent en mangeant ³. Je sçais une dame, et des plus grandes, qui a cette mesme opinion, Que c'est une contenance desagreable de mascher, qui rabbat beaucoup de leur grace et de leur beauté; et ne se presente pas volontiers en public avecques appetit : et sçais un homme qui ne peult souffrir de veoir manger, ny qu'on le veoye, et fuyt toute assistance plus quand il s'emplit, que s'il se vuide. En l'empire du Turc, il se veoid grand nombre d'hommes qui, pour exceller sur les aultres, ne se laissent iamais veoir quand

¹ *Purifier.*—E. J.

² TERENT. *in Phormion.* act. I, sc. 3, v. 20. Montaigne a traduit ce passage après l'avoir cité.

³ C'est ce que dit expressément Jean Léon, dans sa *Description de l'Afrique*, t. I, p. 25, edit. de Lyon, 1556.—C.

est caché sous mon manteau, afin que tu ne sçaches pas que c'est : » mais il y a certaines autres choses qu'on cache pour les montrer. Oyez cettuy là, plus ouvert,

Et nudam pressi corpus ad usque meum¹,
 il me semble qu'il me chaponne; que Martial retrouve Venus à sa poste, il n'arrive pas à la faire paroistre si entiere : celuy qui dict tout, il nous saoule et nous desgoute. Celuy qui craint à s'exprimer, nous achemine à en penser plus qu'il n'en y a : il y a de la trahison en cette sorte de modestie ; et, notamment, nous entr'ouvrant, comme font ceulx cy², une si belle route à l'imagination. Et l'action et la peinture doibvent sentir leur larrecin. L'amour des Espagnols et des Italiens, plus respectueuse et craintive, plus mineuse³ et couverte, me plaist :

¹ Et je l'ai pressée toute nue sur mon sein. OVID.

Amor. 1, eleg. 5, v. 24.

² Virgile et Lucrèce.

³ Plus minaudière.—E. J.

ie ne sçais qui, anciennement¹, desiroit le gosier allongé comme le col d'une grue, pour savourer plus long temps ce qu'il avaloit; ce souhait est mieulx à propos en cette volupté viste et precipiteuse, mesme à telles natures comme est la mienne, qui suis vicieux en soubdaineté. Pour arrester sa fuyte, et l'estendre en preambules, entre eulx² tout sert de faveur et de recompense; une œillade, une inclination, une parole, un signe. Qui se pourroit disner de la fumée du rost, feroit il pas une belle espargne? C'est une passion qui mesle, à bien peu d'essence solide, beaucoup plus de vanité et resverie fiebvreuse: il la fault payer et servir de mesme. Apprenons aux dames à se faire valoir, à s'estimer, à nous amuser et à nous piper; nous faisons nostre charge extreme la premiere, il y a tousiours de l'impetuosité françoise: faisant filer leurs faveurs, et les estalant en detail, chascun, iusques à la vieillesse miserable, y treuve quelque bout

¹ ATHÉNÉE, l. 1, c. 6.—C.

² Les Espagnols.

de lisiere, selon son vaillant et son merite. Qui n'a iouissance qu'en la iouissance, qui ne gagne que du hault poinct, qui n'aime la chasse qu'en la prinse, il ne luy appartient pas de se mesler à nostre eschole : plus il y a de marches et degrez, plus il y a de hauteur et d'honneur au dernier siege ; nous nous debvrions plaire d'y estre conduicts, comme il se faict aux palais magnifiques, par divers portiques et passages, longues et plaisantes galleries, et plusieurs destours. Cette dispensation reviendrait à nostre commodité ; nous y arresterions, et nous y aimerions plus long temps : sans esperance et sans desir, nous n'allons plus rien qui vaille. Nostre maistrise et entiere possession leur est infiniment à craindre : depuis qu'elles sont du tout rendues à la mercy de nostre foy et constance, elles sont un peu bien hasardees, ce sont vertus rares et difficiles : soubdain qu'elles sont à nous, nous ne sommes plus à elles ;

*Postquam cupidæ mentis satiata libido est,
Verba nihil metuere, nihil periuria curant* ¹;

¹ Dès que nous avons satisfait le caprice de notre

et Thrasonides ¹, ieune homme grec, feut si amoureux de son amour, qu'il refusa, ayant gagné le cœur d'une maistresse, d'en iouir, pour n'amortir, rassasier et allanguir par la iouissance cette ardeur inquiete de laquelle il se glorifioit et se paissoit. La cherté donne goust à la viande: voyez combien la forme des salutations, qui est particuliere à nostre nation, abastardit par sa facilité la grace des baisers, lesquels Socrates ² dict estre si puissants et dangereux à voler nos cœurs. C'est une desplaisante coustume, et iniurieuse aux dames, d'avoir à prester leurs levres à quiconque a trois valets à sa suite, pour mal plaisant qu'il soit,

Cuius livida naribus caninis

Dependet glacies, rigetque barba.

passion, nous comptons pour rien les promesses et les serments. CATULL. *de Nuptiis Pelei*, carm. 62, v. 147.

¹ DIOGÈNE LAERCE, l. 7, segm. 130.—C.

² XÉNOPHON, *Choses mémorables*, l. 1, c. 3, § 11, 12.—C.

.....
 Centum occurrere malo cunnilingis¹ :

et nous mesmes n'y gagnons gueres; car comme le monde se veoid party², pour trois belles il nous en fault baiser cinquante laides : et à un estomach tendre, comme sont ceux de mon aage, un mauvais baiser en surpaye un bon. Ils font les poursuyvants en Italie, et les transis, de celles mesmes qui sont à vendre; et se deffendent ainsi : « Qu'il y a des degrez en la iouissance, et que par services ils veulent obtenir pour culx celle qui est la plus entiere : elles ne vendent que le corps; la volonté ne peult estre mise en vente, elle est trop libre et trop sienne. » Ainsi ceux cy disent que c'est la volonté qu'ils entreprennent : et ont raison : c'est la volonté qu'il fault servir et practiquer³. J'ay horreur d'imaginer mien, un

¹ MARTIAL, l. 7, epigr. 95. Passage trop licencieux pour être traduit.

² Partagé.—E. J.

³ Gagner par des pratiques adroites.—E. J.

corps privé d'affection : et me semble que cette forcenerie est voisine à celle de ce garçon ¹ qui alla saillir par amour la belle image de Venus que Praxiteles avoit faicte ; ou de ce furieux Ægyptien, eschauffé aprez la charongne d'une morte qu'il embaumoit et ensueroit ² : lequel donna occasion à la loy, qui feut faicte depuis en Ægypte ³, que les corps des belles et ieunes femmes, et de celles de bonne maison, seroient gardez trois iours avant qu'on les meist entre les mains de ceulx qui avoient charge de pourveoir à leur enterrement. Periander ⁴ fait plus mer-

¹ VALÈRE-MAXIME, l. 8, c. 11, *in externis*, § 5. — C.

² *Ensuerer*, ou *ensuairer*. C'est le même mot différemment orthographié, comme il se trouve dans Cotgrave. Il vient de *suire*, *linceul*, dit Nicot, dont on plie les trépassés ; et signifie envelopper d'un linceul un corps mort, le couvrir, l'habiller selon l'usage établi dans le pays où il doit être enterrié. — C.

³ HÉRODOTE, l. 2. — C.

⁴ DIOCÈNE LAERCE, *Vie de Périandre*, l. 1, segm. 96.—C.

veilleusement, qui estendit l'affection conjugale (plus reglée et legitime) à la jouissance de *Melissa* sa femme trespassee. Ne semble ce pas estre une humeur lunatique de la Lune, ne pouvant aultrement iouir de *Endymion* son galant, l'aller endormir pour plusieurs mois; et se paistre de la jouissance d'un garson qui ne se remuoit qu'en songe? Je dis pareillement qu'on aime un corps sans ame, ou sans sentiment, quand on aime un corps sans son consentement et sans son desir. Toutes jouissances ne sont pas unes: il y a des jouissances etiques et languissantes: mille aultres causes que la bienvueillance nous peuvent acquerir cet octroy des dames; ce n'est pas suffisant tesmoignage d'affection: il y peult escheoir de la trahison, comme ailleurs: elles n'y vont par fois que d'une fesse,

Tanquàm thura merumque parent :

Absentem, marnioreamve, putes !

Aussi tranquilles que si elles offroient aux dieux le vin et l'encens... Vous diriez qu'elles sont absentes, ou changées en statues de marbre. MARTIAL. l. 11, epigr. 104, v. 12, et epigr. 60, v. 8.

i'en sçais qui aiment mieulx prester cela que leur coche, et qui ne se communiquent que par là. Il fault regarder si vostre compaignie leur plaist pour quelque aultre fin encores, ou pour celle là seulement, comme d'un gros garson d'estable; en quel reng et à quel prix vous y estes logé,

Tibi si datur uni;

Quo lapide illa diem candidiore notet¹:

quoy, si elle mange vostre pain à la saulse d'une plus agreable imagination?

Te tenet, absentes alios suspirat amores².

Comment! avons nous pas veu quelqu'un, en nos iours, s'estre servi de cette action à l'usage d'une horrible vengeance, pour tuer par là, et empoisonner, comme il fait, une honneste femme? Ceulx qui cognoissent l'I-

¹ Si elle se donne à vous seul, si elle regarde ce jour-là comme heureux. CATULL. *ad. Manl.* carm. 66, v. 147.

² Elle vous presse dans ses bras, et soupire pour un ami absent. TIBULL. *eleg.* 6, l. 1, v. 35.

talie ne trouveront iamais estrange si , pour ce subiect, ie ne cherche ailleurs des exemples; car cette nation se peult dire regente du reste du monde en cela. Ils ont plus communement des belles femmes, et moins de laides que nous; mais des rares et excellentes beautez, i'estime que nous allons à pair. Et en iuge autant des esprits : de ceulx de commune façon, ils en ont beaucoup plus et evidemment; la brutalité y est sans comparaison plus rare : d'ames singulieres et du plus hault estage, nous ne leur en debvons rien. Si i'avois à estendre cette similitude, il me sembleroit pouvoir dire de la vaillance, qu'au rebours elle est, au prix d'eulx, populaire chez nous et naturelle; mais on la veoid parfois en leurs mains, si pleine et si vigoreuse, qu'elle surpasse tous les plus roides exemples que nous en ayons.

Les mariages de ce país là clochent en cecy : leur coustume donne communement la loy si rude aux femmes, et si serve, que la plus esloingnee accointance avecques l'estrangier leur est autant capitale que la plus voisine. Cette loy faict que toutes les

approches se rendent nécessairement substantielles ; et , puisque tout leur revient à mesme compte , elles ont le chois bien aysé : et ont elles brisé ces cloisons , croyez qu'elles font feu ; *Luxuria ipsis vinculis , sicut fera bestia , irritata deinde emissa* ¹. Il leur fault un peu lascher les resnes ;

Vidi ego nuper equum , contra sua frena tenacem,
Ore reluctanti fulminis ire modo ² :

on allanguit le desir de la compaignie , en luy donnant quelque liberté. Nous courons à peu prez mesme fortune : ils sont trop extrêmes en contraincte ; nous en licence. C'est un bel usage de nostre nation , que , aux bonnes maisons , nos enfans soyent receus pour y estre nourris et eslevez pages , comme en une eschole de noblesse ; et est

¹ La luxure est comme une bête féroce qui s'irrite de ses chaînes, et qui s'échappe avec plus de fureur. TITE-LIVE. l. 34, c. 4.

² Je vis naguère un cheval qui , rebelle au frein , luttoit contre les rênes, et, furieux, alloit comme la foudre. OVID. *Amor. eleg.* 4, l. 3, v. 13.

discourtoisie, dict on, et iniure, d'en refuser un gentilhomme : i'ay apperceu, car autant de maisons, autant de divers styles et formes, que les dames qui ont voulu donner aux filles de leur suite les regles plus austeres, n'y ont pas eu meilleure adventure; il y fault de la moderation, il fault laisser bonne partie de leur conduite à leur propre discretion, car ainsi comme ainsi, il n'y a il discipline qui les sceust brider de toutes parts. Mais il est bien vray que celle qui est eschappee, baguez sauves, d'un escholage libre, apporte bien plus de fiance de soy, que celle qui sort saine d'une eschole severe et prisonniere.

Nos peres dressoient la contenance de leurs filles à la honte et à la crainte (lés courages et les desirs estoient pareils); nous, à l'assurance; nous n'y entendons rien; c'est à faire aux Sarmates¹, qui n'ont loy de coucher avecques homme, que de leurs mains elles n'en ayent tué un aultre en guerre. A moy, qui n'y ai droict que par les

¹ HÉRODOTE, l. 4, c. 117. — C.

aureilles, suffit si elles me retiennent pour le conseil, suivant le privilege de mon aage. Je leur conseille doncques, comme à nous, l'abstinence; mais si ce siecle en est trop enemy, au moins la discretion et la modestie; car, comme dict le conte d'Aristippus ¹ parlant à des ieunes gents qui rougissoient de le veoir entrer chez une courtisane, « Le vice est de n'en pas sortir, non pas d'y entrer, » qui ne veult exempter sa conscience, qu'elle exempte son nom ²; si le fonds n'en vault gueres, que l'apparence tienne bon.

Je loue la gradation et la longueur, en la dispensation de leurs faveurs: Platon montre qu'en toute espece d'amour, la facilité et promptitude est interdite aux tenants ³. C'est un traict de gourmandise, laquelle il fault qu'elles couvrent de toute leur art, de se rendre ainsi temerairement en gros et tumultuairement: se conduisant en leur dis-

¹ DIOG. LAERCE, *Vie d'Aristippe*, l. 2, segm. 96.
— C.

² *Sa réputation, sa renommée.* — E. J.

³ *Aux intéressés.* — C.

pensation ordonneement et mesureement, elles pipent bien mieulx nostre desir, et cachent le leur. Qu'elles fuyent tousiours devant nous; ie dis celles mesmes qui ont à se laisser attrapper: elles nous battent mieulx en fuyant, comme les Scythes. De vray, selon la loy que nature leur donne, ce n'est pas proprement à elles de vouloir et desirer; leur roolle est souffrir, obeir, consentir: c'est pourquoi nature leur a donné une perpetuelle capacité; à nous, rare et incertaine: elles ont tousiours leur heure, afin qu'elles soyent tousiours prestes à la nostre, *pati natæ*¹: et où elle a voulu que nos appetits eussent montre et declaration prominente, ell' a faict que les leurs feussent occultes et intestins², et les a fournies de pieces impropres à l'ostentation, et simplement pour la deffensive. Il fault laisser à la licence amazoniene les traicts pareils à cettuy cy: Alexandre passant par l'Hyrkanie, Thales⁴ tris, royne des Amazones, le veint trouver

¹ Nées pour souffrir. SENEC. epist. 95.

² Cachés et renfermés. — C.

avec trois cents gents d'armes de son sexe, bien montez et bien armez, ayant laissé le demourant d'une grosse armee qui la suivoit, au delà des voisines montaignes : et lui dict tout hault, et en public : « Que le bruit de ses victoires et de sa valeur l'avoit menee là, pour le veoir, lui offrir ses moyens et sa puissance au secours de ses entreprises; et que le trouvant si beau, ieune et vigoureux, elle, qui estoit parfaicte en toutes ses qualitez, luy conseilloit¹ qu'ils couchassent ensemble, afin qu'il nasquit, de la plus vaillante femme du monde, et du plus vaillant homme qui feust lors vivant, quelque chose de grand et de rare pour l'advenir. » Alexandre la remercia du reste; mais, pour donner temps à l'accomplissement de sa dernière demande, il arresta treize iours en ce lieu, lesquels il festoya le plus alaigrement qu'il peut, en faveur d'une si courageuse princesse.

² Nous sommes, quasi en tout, iniques

¹ DIODORE DE SICILE, l. 17, c. 16; et QUINT-CURCE, l. 6, § 5.—C.

² Dans l'édition de 1588, ce paragraphe suit im-

iuges de leurs actions, comme elles sont des nostres : i'advoue la verité, lors qu'elle me nuit, de mesme que si elle me sert. C'est un vilain desreglement qui les poulse si souvent au change, et les empesche de fermir¹ leur affection en quelque subiect que ce soit; comme on veoid de cette deesse à qui l'on donne tant de changements et d'amis : mais si est il vray que c'est contre la nature de l'amour, s'il n'est violent; et contre la nature de la violence, s'il est constant. Et ceulx qui s'en estonnent, s'en escrient, et cherchent les causes de cette maladie en elles, comme desnaturee et incroyable, que ne veoyent ils combien souvent ils la receoivent en eulx, sans espovantement et sans miracle? Il seroit à l'adventure plus estrange d'y veoir de l'arrest; ce n'est pas une passion simplement corporelle : si on ne treuve

médiatement la phrase du paragraphe précédent, où Montaigne dit que la nature a fourni les femmes de pièces uniquement propres à *la deffensive*. Il a ajouté depuis toute l'histoire de Thalestris.—A. D.

¹ De fixer, d'affermir. — E. J.

point de bout en l'avarice et en l'ambition, il n'y en a non plus en la paillardise; elle vit encores aprez la satieté; et ne lui peult on prescrire ny satisfaction constante, ny fin; elle va tousiours outre sa possession. Et si, l'inconstance leur est à l'adventure aucunement plus pardonnable qu'à nous : elles peuvent alleguer, comme nous, l'inclination qui nous est commune, la varieté et à la nouvelleté; et alleguer, secondement sans nous, Qu'elles achetent chat en sac ¹ : Ieanne, royne de Naples, feit estrangler ² Andreosse, son premier mary, aux grilles de sa fenestre, avecques un laqs d'or et de soye, tissu de sa main propre; sur ce qu'aux corvees matrimoniales, elle ne luy trouvoit ny les parties, ny les efforts assez respondants à l'esperance qu'elle en avoit conceue à veoir sa taille, sa beauté, sa ieunesse et disposi-

¹ On dit aujourd'hui *acheter chat en poche*.—C.

² André, fils de Charles, roi de Hongrie, et qui fut marié à Jeanne I^{re} de Naples. Les Italiens l'appelerent *Andreasso*. Sur la mort tragique de ce prince, voyez le Dictionnaire de Bayle, à l'article de *Jeanne I^{re}* de Naples.—C.

tion, par où elle avoit esté prinse et abusee; ' Que l'action a plus d'effort que n'a la souffrance; ainsi, que de leur part tousiours au moins il est pourveu à la nécessité, de nostre part il peult advenir aultrement. Platon², à cette cause, établit sagement par ses loix, avant tout mariage, pour decider de son opportunité, que les iuges veoyent les garçons, qui y pretendent, tout fin nuds, et les filles nues iusqu'à la ceincture seulement³. En nous essayant, elles ne nous treuvent, à l'adventure, pas dignes de leur choisis :

Experta latus, madidoque simillima loro

¹ C'est la suite de la phrase qui commence par *elles peuvent alléguer*. Depuis l'édition de 1588, Montaigne a intercalé l'exemple de Jeanne de Naples, ce qui a rendu la liaison des idées moins sensible. — A. D.

² *Traité des Loix*, l. 11. — C.

³ Suppléiez *il peut advenir qu'en nous essayant, etc.* Dans l'édition de 1588, la liaison étoit facile, parce qu'après ces mots : *Il peult advenir aultrement*, on lisoit de suite : *Et nous essayant.* — A. D.

Inguina, nec lassâ stare coacta manu,
Deserit imbelles thalamos¹.

Ce n'est pas tout que la volonté charie droict;
la foiblesse et l'incapacité rompent legiti-
mement un mariage,

Et quærendum aliundè foret nervosius illud,
Quod posset zonam solvere virgineam²:

pourquoy non³? et, selon sa mesure, une
intelligence amoureuse plus licencieuse et
plus active,

¹ Après avoir tenté, par de longs et vains efforts, d'exciter la vigueur de son époux, elle abandonne une couche impuissante. MARTIAL. l. 7, epigr. 58, v. 3.—Nous nous contentons de rendre la pensée du latin.

² Et il faut chercher ailleurs un époux capable de délier la ceinture de Vénus. CATULL. *ad Januam mæchæ cujusdam*, carm. 65, v. 27.

³ Si ces paroles, *Pourquoy non? et selon sa mesure, une intelligence amoureuse plus licencieuse et plus active*, se rapportent directement au passage de Catulle, comme il le semble, il n'est pas difficile d'en comprendre le sens.—C.

Si blando nequeat superesse labori¹.

Mais n'est ce pas grande impudence, d'apporter nos imperfections et foiblesses en lieu où nous desirons plaire et y laisser bonne estime de nous et recommandation? Pour ce peu qu'il m'en fault à cette heure,

Ad unum

Mollis opus²,

ie ne voudrois importuner une personne que j'ay à reverer et craindre :

Fuge suspicari,
Cujus undenum trepidavit ætas
Claudere lustrum³.

Nature se devoit contenter d'avoir rendu cet aage miserable, sans le rendre encores

¹ S'il succombe au plaisir inhabile.

Géorg. l. 3, v. 127. (*Traduct. de Delille.*)

² Ne pouvant jouir qu'une seule fois. HORAT. epod. lib. od. 12, v. 15.

³ Ne craignez rien d'un homme qui a passé son onzième lustre. HORAT. od. 4, l. 2, v. 12. Il y a dans Horace *octavum*, le huitième.

ridicule. Je hais de le veoir, pour un pouce de chestive vigueur qui l'eschauffe trois fois la semaine, s'empresser et se gendarmer de pareille aspreté, comme s'il avoit quelque grande et legitime iournee dans le ventre; un vray feu d'estoupe; et admire sa cuisson, si vivve et si fretillante, en un moment si lourdement congelee et esteincte. Cet appetit ne debvroit appartenir qu'à la fleur d'une belle ieunesse : fiez vous y, pour veoir, à seconder cett' ardeur indefatigable, pleine, constante et magnanime qui est en vous; il vous la lairra vrayement en beau chemin : renvoyez le hardiement plustost vers quelque enfance molle, estonnee et ignorante, qui tremble encores soubs la verge, et en rougisse;

Indum sanguineo veluti violaverit ostro
 Si quis ebur, vel mixta rubent ubi lilia multa
 Alba rosâ¹.

Qui peult attendre, le lendemain, sans mou-

¹ Comme un ivoire éclatant marqué de pourpre, comme des lis mêlés avec des roses. VIRG. *Énéide*, l. 12, v. 67.

rir de honte, le desdaing de ces beaux yeux
consens ¹ de sa lascheté et impertinence,

Et taciti fecère tamen convicia vultus ²,

il n'a iamais senty le contentement et la fierté
de les leur avoir battus et ternis par le vi-
goreux exercice d'une nuict officieuse et ac-
tife. Quand i'en ai veu quelqu'une s'ennuyer
de moy, ie n'en ay point incontinent accusé
sa legereté; i'ay mis en doubte si ie n'avois
pas raison de m'en prendre à nature plus-
tost : certes elle m'a traicté illegitamment et
incivilement,

Si non longa satis, si non benè mentula crassa :

Nimiram sapiunt videntque parvam
Matronæ quoque mentulam illibenter ³ :

¹ *Témoins.* — C.

² Qu'ils nous reprochent dans leur silence même.
OVID. *Amor.* eleg. 7, l. 1, v. 21.

³ De ces trois vers, le premier est tiré d'une épi-
gramme des *Veterum Poëtarum Catalecta*, intitulée
Priapus; les autres, d'une autre épigramme du même
recueil, intitulée *ad Matronas*. Aucun des trois vers
ne peut être traduit.

et d'une lesion enormissime. Chascune de mes pieces me faict egualement moi, que toute aultre; et nulle aultre ne me faict plus proprement homme, que cette cy.

Je doibs au public universellement mon pourtraict. La sagesse de ma leçon est en verité, en liberté, en essence, toute; desdaignant, au roolle de ses vrays debvoirs, ces petites regles, feinctes, usuelles, provinciales; naturelle toute, constante, generale, de laquelle sont filles, mais bastardes, la civilité, la cerimonie. Nous aurons bien les vices de l'apparence, quand nous aurons eu ceulx de l'essence: quand nous aurons faict à ceulx icy, nous courrons sus aux aultres, si nous trouvons qu'il y faille courir; car il y a dangier que nous fantasions¹ des offices nouveaux, pour excuser nostre negligence envers les naturels offices, et pour les confondre. Qu'il soit ainsin, il se veoid Qu'ez lieux où les faultes sont malefices², les ma-

¹ *Que nous imaginions à notre fantaisie.*—E. J.

² *Où les fautes sont des crimes, les crimes ne sont que des fautes.*—E. J.

refices ne sont que fautes; Qu'ez nations où les loix de la bienséance sont plus rares et lasches, les loix primitives de la raison commune sont mieulx observees : l'innombrable multitude de tant de debvoirs, suffoquant nostre soing, l'allanguissant et dissipant. L'application aux legeres choses nous retire des pressantes : oh, que ces hommes superficiels prennent une route facile et plausible, au prix de la nostre ! ce sont umbrages de quoy nous nous plastrons et entrepayons ; mais nous n'en payons pas, ains ¹ en rechargeons nostre debte envers ce grand iuge qui trousse nos panneaux et haillons d'autour nos parties honteuses, et ne se feind point à nous veoir par tout, iusques à nos intimes et plus secrettes ordures : utile decence de nostre virginale pudeur, si elle luy pouvoit interdire cette descouverte. Enfin, qui desniaiseroit l'homme d'une si scrupuleuse superstition verbale, n'apporteroit pas grande perte au monde. Nostre vie est partie en folie, partie en prudence : qui n'en escript que

¹ *Au contraire, nous engrevons, etc.—E. J.*

reverement et regulierement, il en laisse en arriere plus de la moitié. Je ne m'excuse pas envers moy; et si ie le faisois, ce seroit plustost de mes excuses que ie m'excuserois, que d'aulture mienne faulte : ie m'excuse à certaines humeurs que i'estime plus fortes en nombre que celles qui sont de mon costé. En leur consideration, ie diray encores cecy, car ie desire de contenter chascun (chose pourtant tres difficile) *esse unum hominem accommodatum ad tantam morum ac sermonum et voluntatum varietatem* ¹, Qu'ils n'ont² à se prendre proprement à moy de ce que ie fois dire aux auctoritez receues et approuvees de plusieurs siecles; et que ce n'est pas raison qu'à faulte de rime ils me refusent la dispense que mesme des hommes ecclesiastiques, des nostres, et des plus cretez ³, iouissent en ce siecle : en voicy deux,

¹ Qu'un seul homme se conforme à cette grande variété de mœurs, de discours et de volontés. Q. Cic. *de Petit. Consul.* c. 14.

² Qu'ils ne doivent pas se prendre, etc.—E. J.

³ Des plus huppés.—E. J.

Rimula, dispeream, ni monogramma tua est ¹,

Un vit d'amy la contente et bien traicte.

quoy tant d'autres ? l'ayme la modestie ; et n'est par iugement que i'ay choisi cette sorte de parler scandaleux : c'est nature qui l'a choisi pour moy. Je ne le loue, non plus que toutes formes contraires à l'usage receu ; mais ie l'excuse, et, par particulieres et generales circonstances, en allége l'accusation.

Suyvons. Pareillement d'où peut venir cette usurpation d'auctorité souveraine que vous prenez sur celles qui vous favorisent à leurs despens,

Si furtiva dedit nigrâ munuscula nocte ²,

¹ Ce vers est de Bèze, et il se trouve dans une épigramme de ses *Juvenilia*. Voyez la page 103, édition de Lyon, sans date, in-16. A l'égard du vers français, cité immédiatement après, il est tiré d'un rondeau de Saint-Gelais. Voyez ses *OEuvres poétiques*, page 99, édition de Lyon, 1574, in-12. — C.

² Si, durant une nuit obscure, elle vous a accordé furtivement quelques faveurs. CATULLE *ad Manl.* *carm.* 66, v. 145.

que vous en investissez incontinent l'interest, la froideur et une auctorité maritale? C'est une convention libre : que ne vous y prenez vous, comme vous les y voulez tenir? il n'y a point de prescription sur les choses volontaires. C'est contre la forme, mais il est vrai pourtant, que i'ai en mon temps conduit ce marché, selon que sa nature peult souffrir, aussi consciencieusement qu'aultre marché, et avecques quelque air de iustice : et que ie ne leur ay tesmoigné de mon affection, que ce que i'en sentoï; et leur en ay représenté naïvement la decadence, la vigueur et la naissance, les accez et les remises¹ : on n'y va pas tousiours un train. I'ay esté si espargnant à promettre, que ie pense avoir plus tenu que promis ni deu : elles y ont treuvé de la fidelité, iusques au service² de leur inconstance, ie dis inconstance advouee, et par fois multipliee. Ie n'ay iamais rompu avec elles tant que i'y tenoï, ne feust ce que par le bout d'un filet; et, quelques occa-

¹ *Et les relâchements.*—E. J.

² *Jusqu'à servir à favoriser leur inconstance.*—E. J.

sions qu'elles m'en ayent donné, n'ay iamais rompu iusques au mespris et à la haine : car telles privautez, lors mesme qu'on les acquiert par les plus honteuses conventions, encores m'obligent elles à quelque bienvueillance. De cholere et d'impatience un peu indiscrete, sur le poinct de leurs ruses et desfuytes¹, et de nos contestations, ie leur en ay faict veoir par fois, car ie suis, de ma complexion, subiect à des esmotions brusques qui nuisent souvent à mes marchez, quoyqu'elles soient legieres et courtes. Si elles ont voulu essayer la liberté de mon iugement, ie ne me suis pas feinct à leur donner des advis paternels et mordants, et à les pincer où il leur cuisoit. Si ie leur ay laissé à se plaindre de moy, c'est plustost d'y avoir trouvé un amour, au prix de l'usage moderne, sottement consciencieux : i'ai observé ma parole ez choses de quoy on m'eust ayseement dispensé; elles se rendoient lors par fois avec reputation, et soubs des capitulations qu'elles souffroient ayseement

¹ *Et évasions, faux-fuyants.*—E. J.

estre faulsees par le vainqueur : i'ai faict celer¹, soubs l'interest de leur honneur, le plaisir en son plus grand effort, plus d'une fois; et où la raison me pressoit, les ay armées contre moy : si qu'elles se conduisoient plus seurement et severement par mes regles, quand elles s'y estoient franchement remises, qu'elles n'eussent faict par les leurs propres. I'ay, autant que i'ay peu, chargé sur moy le hazard de nos assignations, pour les en descharger, et ay dressé nos parties tousiours par le plus aspre et inopiné, pour estre moins en souspeçon, et en oultre, par mon advis, plus accessible : les abords sont ouverts principalement par les endroicts qu'ils tiennent de soy couverts; les choses moins craintes sont moins deffendues et observées; on peult oser plus ayseement ce que personne ne pense que vous oserez, qui devient facile par sa difficulté. Iamais homme n'eut ses approches plus impertinemment genitales². Cette voye d'aimer est plus selon

¹ *Céder, ployer.*—E. J.

² Montaigne avoit d'abord ajouté : *Le desseing*

la discipline; mais combien elle est ridicule à nos gents, et peu effectuelles, qui le sçait mieulx que moy? si ne m'en viendra point le repentir : ie n'y ay plus que perdre :

Me tabula sacer
 Votiva paries indicat uvida
 Suspendisse potenti
 Vestimenta maris deo¹ :

il est à cette heure temps d'en parler ouvertement. Mais, tout ainsi comme à un aultre ie dirois, à l'adventure, « Mon amy, tu resves; l'amour de ton temps, a peu de commerce avecques la foy et la preud'hommie; »

d'engendrer doibt estre purement legitime; mais cette addition lui a vraisemblablement paru inutile, et il l'a rayée sur son manuscrit. J'en tiens note, pour qu'on suive mieux la liaison de ses idées.—N.

¹ Le tableau sacré que j'ai suspendu dans le temple de Neptune déclare à tout le monde que j'ai consacré à ce dieu mes habits tout mouillés encore de mon naufrage. HOR. od. 5, l. 1, v. 13.—Montaigne vent dire par là qu'après avoir été exposé par l'amour à bien des traverses, il s'est enfin débarrassé de cette dangereuse passion pour toujours. — C.

Hæc si tu postules
Ratione certâ facere nihilo plus agas
Quâm si des operam ut cum ratione insanias¹ :

aussi, au rebours, si c'estoit à moy de recommencer, ce seroit certes le mesme train, et par mesme progresz, pour infructueux qu'il me peust estre; l'insuffisance et la sottise est louable en une action meslouable : autant que ie m'esloigne de leur humeur en cela; ie m'approche de la mienne. Au demourant, en ce marché, ie ne me laissois pas tout aller : ie m'y plaisois, mais ie ne m'y oublois pas : ie reseruois en son entier ce peu de sens et de discretion que nature m'a donné, pour leur service et pour le mien; un peu d'esmotion, mais point de resverie. Ma conscience s'y engageoit aussi iusques à la desbauche et dissolution; mais iusques à l'ingratitude, trahison, malignité et cruauté, non. Je n'achetois pas le plaisir de ce vice à tout prix; et me contentois de son pro-

¹ Prétendre assujettir ces choses à des règles, c'est vouloir allier la folie avec la raison. TERENT. *Eunuch.* act. 1, sc. 1, v. 16.

pre et simple coust : *nullum intra se vitium est*¹.
 Je hais quasi à pareille mesure une oysifveté
 croupie et endormie, comme un embeson-
 gnement espineux et penible; l'un me pince,
 l'autre m'assoupit : i'aime autant les ble-
 ceures, comme les meurtrisseures; et les
 coups trenchants, comme les coups orbes².
 J'ay trouvé en ce marché, quand i'y estois
 plus propre, une iuste moderation entre
 ces deux extremitez. L'amour est une agi-
 tation esveillee, vifve et gaye : ie n'en estois
 ni troublé ni affligé, mais i'en estois eschauffé
 et encores alteré : il s'en fault arrester là ;

¹ Nul vice n'est renfermé en lui-même. SENEC.
 ep. 95.— Il y a dans Sénèque *manet*, au lieu d'*est*.
 Cette sage réflexion, qui est de la dernière impor-
 tance dans la morale, n'a pas échappé au célèbre La
 Fontaine. Voici comme il l'a mise en œuvre dans la
 fable *des deux Chiens et l'Ane mort*, liv. 2, fable 25 :

Les vertus devoient être sœurs,
 Ainsi que les vices sont frères :
 Dès que l'un de ceux-ci s'empare de nos cœurs,
 Tous viennent à la file, il ne s'en manque guères.—C.

² Un *coup orbe* est un coup qui ne fait que meur-
 trissure, sans ouverture de plaie. NICOT.

elle n'est nuisible qu'aux fols. Un ieune homme demandoit au philosophe Panetius, s'il sieroit bien au sage d'estre amoureux : « Laissons là le sage¹, respondit il ; mais toy et moy , qui ne le sommes pas , ne nous engageons point en chose si esmeue et violente , qui nous esclave à aultruy , et nous rende contemptibles à nous. » Il disoit vray, qu'il ne fault pas fier chose de soy si precipiteuse à une ame qui n'aye de quoy en soubtenir les venues , et de quoy rabattre par effect la parole d'Agésilaüs², « que la prudence et l'amour ne peuvent ensemble. » C'est une vaine occupation , il est vray , messeante , honteuse , et illegitime ; mais , à la conduire en cette façon , ie l'estime salubre , propre à desgourdir un esprit et un corps poisaut ; et , comme medecin , ie l'ordonnerois à un homme de ma forme et condition , autant volontiers qu'aucune aultre

¹ SÉNÈQUE, épît. 117.—C.

² *O qu'il est malaisé, dit Agésilaüs, d'aimer et être sage tout ensemble!* PLUTARQUE, dans la *Vie d'Agésilaüs*, c. 4, de la traduction d'Amyot.—C.

recepte, pour l'esveiller et tenir en force bien avant dans les ans, et le dilayer¹ des prises de la vieillesse. Pendant que nous n'en sommes qu'aux fauxbourgs, que le pouls bat encores,

Dùm nova canities, dùm prima et recta senectus,
Dùm superest Lachesi quod torqueat, et pedibus me
Porto meis, nullo dextram subeunte bacillo²;

nous avons besoing d'estre sollicitez et chatouillez par quelque agitation mordicante, comme est cette cy. Voyez combien elle a rendu de ieunesse, de vigueur et de gayeté au sage Anacreon: et Socrates, plus vieil que ie ne suis, parlant d'un obiect amoureux: « M'estant, dict il³, appuyé contre son espaulé, de la mienne,

¹ Et le retarder des prises, des attaques de la vieillesse.—E. J.

² Pendant que

Mon corps n'est point courbé sous le faix des années ;
Qu'on ne voit point mes pas sous l'âge chanceler,
Et qu'il reste à la Parque encor de quoi filer.

JUV. sat. 3, v. 26. (Traduct. de Boileau.)

³ ΧΕΡΟΦΟΝΤΙΣ Συμπόσι. c. 4, § 27 et 28.—C.

et approché ma teste à la sienne, ainsi que nous regardions ensemble dans un livre, ie sentis, sans mentir, soubdain une piqueure dans l'espaule, comme de quelque morsure de beste; et feus plus de cinq iours depuis, qu'elle me fourmilloit : et m'escoula dans le cœur une demangeaison continuelle. » Un attouchement, et fortuite, et par une espaule, alloit eschauffer et alterer une ame refroidie et enervée par l'aage, et la premiere de toutes les humaines en reformation ! Pourquoi non *dea* ¹ ? Socrates estoit homme, et ne vouloit ny estre ny sembler aultre chose. La philosophie n'estrive ² point contre les voluptez naturelles, pourveu que la mesure y soit ioincte, et en presche la moderation, non la fuyte; l'effort de sa resistance s'employe contre les estrangieres et bastardes; elle dict que les appetits du corps ne doibvent pas estre augmentez par l'esprit; et nous advertit inge-

¹ *Pourquoi cela ne seroit-il pas ? Non dea pour non, da.*—E. J.

² *Ne se défend pas, ne lutte point. Estriveur, selon Borel, signifie un lutteur.*

nieusement de ne vouloir point esveiller nostre faim par la saturité¹; de ne vouloir que farcir, au lieu de remplir, le ventre; d'éviter toute iouissance qui nous met en disette, et toute viande et boisson qui nous altere et affame : comme, au service de l'amour, elle nous ordonne de prendre un obiect qui satisfait simplement au besoing du corps; qui n'esmeuve point l'ame, laquelle n'en doit pas faire son fait, ains suyvre nue-ment et assister le corps. Mais ay ie pas raison d'estimer que ces preceptes, qui ont pourtant d'ailleurs, selon moy, un peu de rigueur, regardent un corps qui face son office; et qu'à un corps abbattu, comme un estomach prosterné², nous sommes excusables de le rechauffer et soubtenir par art, et, par l'entremise de la fantasie, luy faire revenir l'appetit et l'alairesse, puisque de soy il l'a perdue?

Pouvons nous pas dire qu'il n'y a rien en nous, pendant cette prison terrestre, pure-

¹ *En la rassiant, la saturant.*

² *Délabré, affoibli.*

ment ny corporel, ny spirituel, et que iniurieusement nous desmembrons un homme tout vif; et qu'il semble estre raison que nous nous portions envers l'usage du plaisir aussi favorablement au moins que nous faisons envers la douleur? Elle' estoit (pour exemple) vehemente, iusques à la perfection, en l'ame des saints, par la penitence; le corps y avoit naturellement part, par le droict de leur colligance², et si pouvoit avoir peu de part à la cause: si ne se sont ils pas contentez qu'il suyvist nuement, et assistast l'ame affligee; ils l'ont affligé luy mesme de peines atroces et propres, afin qu'à l'envy l'un de l'autre l'ame et le corps plongeassent l'homme dans la douleur, d'autant plus salutaire que plus aspre. En pareil cas, aux plaisirs corporels, est ce pas iniustice d'en refroidir l'ame, et dire qu'il l'y faille entraîner comme à quelque obligation et necessité contraincte et servile? c'est à elle

¹ *L'imagination, la fantaisie, dont il parle à la fin du paragraphe précédent.*

² *De leur union intime.*

plustost de les couvrir et fomentier, de s'y presenter et convier, la charge de regir luy appartenant : comme c'est aussi à mon advis à elle, aux plaisirs qui luy sont propres, d'en inspirer et infondre¹ au corps tout le ressentiment que porte sa condition, et de s'estudier qu'ils luy soient doux et salutaires. Car c'est bien raison, comme ils disent, que le corps ne suyve point ses appetits au dommage de l'esprit : mais pourquoy n'est ce pas aussi raison que l'esprit ne suyve pas les siens au dommage du corps ?

Je n'ay point aultre passion qui me tienne en haleine : ce que l'avarice, l'ambition, les querelles, les procez, font à l'endroit des aultres, qui, comme moy, n'ont point de vacation assignee, l'amour le feroit plus commodeement ; il me rendroit la vigilance, la sobriété, la grace, le soing de ma personne : rassureroit ma contenance, à ce que² les grimaces de la vieillesse, ces gri-

¹ *Instiller.* — *Infondre* vient du latin *infundere*, verser dedans. *Sincerum est nisi vas, quodcumque infundis, acescit*, dit Horace.—C.

² *Afin que, ou de telle sorte que, etc.*

maces difformes et pitoyables, ne veussent à la corrompre ; me remettroit aux études sains et sages , par où ie me peusse rendre plus estimé et plus aimé ; ostant à mon esprit le desespoir de soy et de son usage , et , le raccointant à soy , me divertiroit de mille pensees ennuyeuses, de mille chagrins melancholiques que l'oysifveté nous charge en tel aage , et le mauvais estat de nostre santé ; reschaufferoit , au moins en songe , ce sang que nature abandonne ; soubtiendrait le menton , et allongeroit un peu les nerfs et la vigueur et alaigresse de la vie à ce pauvre homme qui s'en va le grand train vers sa ruyne. Mais i'entends bien que c'est une commodité fort mal aysee à recouvrer : par foiblesse et longue experience , nostre goust est devenu plus tendre et plus exquis ; nous demandons plus , lorsque nous apportons moins ; nous voulons le plus choisir , lors que nous meritons le moins d'estre acceptez ; nous cognoissants tels , nous sommes moins hardis et plus desfiants ; rien ne nous peult assurer d'estre aimez , veu nostre condition et la leur. I'ay honte de me trou-

ver parmy cette verte et bouillante ieunesse,

Cuius in indomito constantior inguine nervus,
Quàm nova collibus arbor inhæret¹ :

Qu'irions nous presenter nostre misere, par-
my cette alaigresse ?

Possint ut iuvenes visere feryidi,
Multo non sine risu,
Dilapsam in cineres facem² ?

Ils ont la force et la raison pour eulx ; faisons
leur place, nous n'avons plus que tenir :
et ce germe de beauté naissante ne se laisse
manier à mains si gourdes, et practiquer
à des moyens purs materiels ; car, comme
respondit ce philosophe ancien à celuy qui

¹ Qui toujours est en état de bien faire.

HOR. epod. lib. od. 12, v. 19.

Ce vers de La Fontaine suffit pour faire entrevoir
le sens de ce passage, trop libre pour être traduit.

—C.

² Pour les divertir à nos dépens, en leur montrant
un flambeau qui n'est plus que cendre ? HOR. od. 15,
l. 4, v. 26.

se mocquoit de quoy il n'avoit sceu gagner la bonne grace d'un tendron qu'il pourchassoit, « Mon amy ¹, le hameçon ne mord pas à du fromage si frais. » Or, c'est un commerce qui a besoin de relation et de correspondance; les autres plaisirs que nous recevons, se peuvent reconnoistre par recompense de nature diverse; mais cettuy cy ne se paye que de mesme espece de monnoye. En verité, en ce deduit, le plaisir que ie fois chatouille plus doucement mon imagination que celuy que ie sens: or, celuy n'a rien de genereux, qui peut recevoir plaisir où il n'en donne point; c'est une vile ame, qui veult tout debvoir, et qui se plaist de nourrir ² de la conference avecques les personnes ausquelles il est en charge: il n'y a beauté, ny grace, ny privauté si exquise, qu'un galant homme deust desirer à ce prix. Si elles ne nous peuvent faire du bien, que par pitié; i'aime bien

¹ DIOG. LAERCE, *Vie de Bion*, l. 4, segm. 47.—C.

² *A entretenir commerce avec des personnes auxquelles il est à charge.*—C.

mieux ne vivre point, que de vivre d'aumosne. Je voudrois avoir droict de leur demander, au style auquel i'ay veu quester en Italie : *Fata ben, per voi* ¹; ou à la guise que Cyrus enhortoit ses soldats, « Qui s'aymera, si me suyve. » Ralliez vous, me diralon, à celles de vostre condition que la compaignie de mesme fortune vous rendra plus aysees. Oh ! la sotte composition et insipide !

Nolo

Barbam vellere mortuo leoni ²:

Xenophon ³ employe pour obiection et accusation, à l'encontre de Menon, Qu'en son amour il embesognast des obiects passant fleur. Je treuve plus de volupté à seulement veoir le iuste et doux meslange de deux ieunes beautez, ou à le seulement considerer par fantasie, qu'à faire moy mesme le se-

¹ Faites du bien pour l'amour de vous.

² Je ne veux pas arracher la barbe à un lion mort.

MARTIAL. l. 10, epigr. 90, v. 9.

³ L. 2, c. 6, § 15.—C.

cond d'un meslange triste et informe : ie resigne cet appetit fantastique à l'empereur Galba, qui ne s'addonnoit qu'aux chairs dures et vieilles¹; et à ce pauvre miserable²,

O ego di faciant talem te cernere possim,
Charaque mutatis oscula ferre comis,
Amplectique meis corpus non pingue lacertis!

et entre les premieres laideurs, ie compte les beautez artificielles et forcees : Emonez, ieune gars de Chio, pensant par des beaux atours acquerir la beauté que nature luy ostoit, se presenta au philosophe Arcesilaus³, et luy demanda, si un sage se pourroit

¹ SUÉTONE, dans la *Vie de Galba*, § 21.—C.

² Ovide, qui, accablé de chagrin et d'ennui dans le pays sauvage où il avoit été relégué, après avoir dit à sa femme, qu'apparemment elle a vieilli par la considération des maux qu'il endure, s'écrie « Oh! plût aux dieux que je pusse te voir! que je pusse baiser tes cheveux blanchis, et serrer dans mes bras ton corps amaigri par la douleur! OVID. *ex Ponto*, l. 1, epist. 4, uxori, v. 49.—C.

³ DIOG. LAERCE, *Vie d'Arcésilaüs*, l. 4, segm. 34.—C.

veoir amoureux : « Ouy dea, respondit l'aultre, pourveu que ce ne feust pas d'une beauté paree et sophistiquee comme la tienne. » La laideur d'une vieillesse advouee est moins vieille et moins laide à mon gré, qu'un' aultre peincte et lissee. Le diray ie? pourveu qu'on ne m'en prenne à la gorge : l'amour ne me semble proprement et naturellement en sa saison, qu'en l'aage voisin de l'enfance ;

Quem si puellarum insereres choro,
Mille sagaces falleret hospites
Discrimen obscurum, solutis
Crinibus, ambiguoque vultu¹ :

et la beauté non plus ; car, ce qu'Homere l'estend iusques à ce que le menton commence à s'umbrager, Platon mesme l'a remarqué pour rare ; et est notoire la cause pour laquelle si plaisamment le sophiste Bion appelloit les poils folets de l'adoles-

¹ Lorsque, les cheveux flottants sur les épaules, un jeune homme, introduit au milieu d'un chœur de jeunes filles, peut tromper les yeux les plus pénétrants, tant ses traits tiennent également de l'un et de l'autre sexe. HORACE, od. 5, l. 2, v. 21.

cence ¹, Aristogitons² et Harmodiens : en la virilité, ie le treuve desia aucunement hors de son siege, non ³ qu'en la vieillesse;

Importunus enim transvolat aridas
Quercus ³ :

et Marguerite, royne de Navarre, allonge, en femme, bien loing, l'avantage des femmes, ordonnant qu'il est saison, à trente ans, qu'elles changent le tiltre de belles en bonnes. Plus courte possession nous luy donnons sur nostre vie, mieulx nous en valons. Voyez son port : c'est un menton puerile. Qui ne sçait ⁴, en son eschole, combien on procede au rebours de tout ordre? l'estude,

¹ Voyez PLUTARQUE, au traité de l'Amour, c. 34, traduction d'Amyot, pour la raison de ce mot, que Montaigne a voulu laisser deviner à ses lecteurs.—C.

² Non pas tant, etc.

³ Car il n'arrête pas son vol sur les chênes arides. HOR. od. 13, l. 4, v. 9.

⁴ Qui ne sait que contre tout ordre, on va toujours à reculons dans cette école? L'étude, l'exercice, l'usage, y conduisent à l'insuffisance.—C.

l'exercitation, l'usage, sont voyes à l'insuffisance : les novices y regentent : *Amor ordinem nescit*¹. Certes, sa conduite a plus de garbe², quand elle est meslee d'inadvertence et de trouble ; les faultes, les succez contraires, y donnent poincte et grace : pourveu qu'elle soit aspre et affamee, il chault peu qu'elle soit prudente : voyez comme il va chancellant, chopant et follastrant ; on le met aux ceps³, quand on le

¹ L'amour ne connoit point l'ordre (la règle.)— Ce passage est de S. Jérôme. Voyez la fin de sa *Lettre adressée à Chromatius*, t. I, p. 127, édit. Basil. 1537. Anacréon avoit dit, long-temps auparavant, que « Bacchus, aidé de l'Amour, folâtre sans règle, » *od.* 52, *v. ult.*—C.

² Plus de grâce.—Galbe ou garbe, bonne grâce, agrément : NICOT et BOREL. *Galbe*, ou *galba*, dans la signification de *gros et gras*, est un mot de l'ancien gaulois, comme on peut voir dans Suétone, qui dit que le premier des *Sulpice* qu'on surnomma *Galba*, fut ainsi nommé parce qu'il étoit ce que les Gaulois appeloient *galba*, c'est-à-dire, fort gras, *quòd præpinguis fuerit visus, quem Galbanæ Galli vocant.* SUÉTONE. *in Galbâ*, § 3.—C.

³ Aux fers, dans les chaînes.—E. J.

guide par art et sagesse; et contrainet on sa divine liberté, quand on le soubmet à ces mains barbues et calleuses. Au demourant, ie leur oys souvent peindre cette intelligence toute spirituelle, et desdaigner de mettre en consideration l'interest que les sens y ont; tout y sert : mais ie puis dire avoir veu souvent que nous avons excusé la foiblesse de leurs esprits en faveur de leurs beautez corporelles; mais que ie n'ay point encores veu qu'en faveur de la beauté de l'esprit, tant rassis et meur soit il, elles vueillent prester la main à un corps qui tumbe tant soit peu en decadence. Que ne prend il envie, à quelqu'une, de faire cette noble harde¹ socratique du corps à l'esprit? achetant, au prix de ses cuisses, une intelligence et generation philosophique et spirituelle; le plus hault prix où elle les puisse monter? Platon² ordonne, en ses loix, que celuy qui aura

¹ *Ce noble troc socratique.* — *Harder*, troquer, changer. BOREL, dans son *Trésor d'Antiquités gauloises*.—C.

² *Traité de la République*, 1, 5.—C.

faict quelque signalé et utile exploict en la guerre, ne puisse estre refusé, durant l'expédition d'icelle, sans respect de sa laideur ou de son aage, de baiser, ou aultre faveur amoureuse de qui il la vueille. Ce qu'il treuve si iuste, en recommandation de la valeur militaire, ne le peut il pas estre aussi, en recommandation de quelque aultre valeur? et que ne prend il envie à une de preoccuper, sur ses compaignes, la gloire de cet amour chaste? chaste, dis ie bien,

Nam si quando ad prælia ventum est,
Ut quondam in stipulis magnus sine viribus ignis
Incassum furit¹ :

les vices qui s'estouffent en la pensee, ne sont pas des pires.

● Pour finir ce notable commentaire, qui

¹ Car son feu dès l'abord se consume :
Tel le chaume s'éteint, au moment qu'il s'allume.

VIRG. *Géorg.* l. 3, v. 98. (*Traduct. de Delille.*)

L'application que Montaigne fait ici des paroles de Virgile est fort extraordinaire, comme le verront d'abord ceux qui prendront la peine de consulter l'original.—C.

m'est eschappé d'un flux de caquet, flux impetueux par fois et nuisible,

Ut missum sponsi furtivo munere malum
 Procurrit casto virginis è gremio ,
 Quod miseræ oblitæ molli sub veste locatum ,
 Dum adventu matris prosilit, excutitur,
 Atque illud pono præceptis agitur decursu :
 Huic manat tristi conscius ore rubor ¹,

ie dis que les masles et femelles sont iectez en mesme moule : sauf l'institution et l'usage, la difference n'y est pas grande. Platon appelle indifferemment les uns et les aultres à la société de tous estudes, exercices, charges et vacations guerrieres et paisibles, en sa republique; et le philosophe Antisthenes ostoit toute distinction entre leur vertu

¹ Ainsi tombe en roulant, du chaste sein d'une jeune vierge, une pomme qu'elle a reçue en secret de son amant; elle oublie qu'elle avoit caché ce fruit sous sa robe, et, se levant à l'arrivée de sa mère, elle laisse échapper le fruit; la rougeur de son visage découvre sa honte et son secret. CATULL. *ad Hortalum*, *carm.* 63, v. 19.

et la nostre ¹. Il est bien plus aysé d'accuser un sexe que d'excuser l'autre : c'est ce qu'on dict, « Le fourgon se mocque de la paele. »

CHAPITRE VI.

DES COCHES.

Sommaire. Différence des opinions des philosophes sur les origines et les causes de divers usages, de divers accidents. Les médecins ne s'entendent guère mieux sur les moyens de se garantir de quelques incommodités, telles que le soulèvement d'estomac qu'éprouvent un grand nombre d'individus sur mer, dans une litière, dans un *coche*. — Variétés de formes des coches ; leur usage dans la guerre, dans la paix, par nos premiers rois, par divers empereurs romains. — Combien les souverains, en général, ont tort de faire des dépenses pour des triomphes, des pompes et des fêtes, au lieu d'employer

¹ « La vertu de l'homme et de la femme est la même. »
Mot d'Antisthène, rapporté dans sa *Vie* par DIOGÈNE
LAERCE, l. 6, segm. 12.—C.

leurs trésors en monuments ou établissements utiles. Un prince n'est magnifique et même libéral qu'aux dépens du peuple; car il n'a ou ne doit avoir rien en propre. On pouvoit excuser la pompe des spectacles à Rome, tant que ce furent des particuliers qui en firent les frais, mais non quand ce furent des empereurs. — Description des magnifiques et étranges spectacles que ces empereurs donnoient au peuple. Ce que l'on doit admirer dans ces fêtes, c'est moins la magnificence que l'invention, et les moyens d'exécution : nous y voyons combien nos arts, que nous croyons si parfaits, sont encore moins avancés que les arts des nations anciennes. Plusieurs de ces arts, tels que l'artillerie et l'imprimerie, dont nous nous attribuons la découverte, étoient connus depuis mille ans à la Chine. Un nouveau monde a été dernièrement découvert : si les habitants y étoient plus simples, moins ingénieux que nous, il nous égaloient au moins dans plusieurs arts, et avoient des mœurs moins corrompues. — Digression sur les cruautés que les Espagnols exercèrent sur les Américains. — Pour revenir aux *coches*, le roi du Pérou étoit assis sur une chaise d'or élevée sur des brancards d'or, lorsqu'il fut pris par les Espagnols.

Exemples : Montaigne ; Plutarque ; Socrate et La-

chès. — Les Hongrois et les Turcs; les rois Francs de la première race; Marc-Antoine; Héliogabale; l'empereur Firmus. — Démotène; Aristote; le pape Grégoire XIII; Catherine de Médicis; l'empereur Galba; Denys-le Tyran; Cyrus et Crésus; Philippe, père d'Alexandre; l'empereur Probus; Solon et les prêtres égyptiens; la Chine; les Américains et les Espagnols; les rois du Pérou et du Mexique.

IL est bien aisé à vérifier que les grands auteurs, écrivains des causes, ne se servent pas seulement de celles qu'ils estiment être vraies, mais de celles encore qu'ils ne croient pas, pourvu qu'elles aient quelque invention et beauté : ils disent assez véritablement et utilement, s'ils disent ingénieusement. Nous ne pouvons nous assurer de la maîtresse cause, nous en entassons plusieurs, pour voir si, par rencontre, elle se trouvera en ce nombre,

Namque unam dicere causam

Non satis est, verùm plures, undè una tamen sit¹.

¹ Ce n'est pas assez de nommer une seule cause,

Me demandez vous d'où vient cette coutume de benir ceulx qui esternuent? Nous produisons trois sortes de vents : celui qui sort par embas est trop sale : celui qui sort par la bouche porte quelque reproche de gourmandise : le troisieme est l'esternument; et parce qu'il vient de la teste, et est sans blasme, nous luy faisons cet honneste recueil. Ne vous mocquez pas de cette subtilité, elle est, dict on, d'Aristote¹. Il me semble avoir veu², en Plutarque (qui est, de tous les aucteurs que ie cognoisse, celui qui a mieulx meslé l'art à la nature, et le iugement à la science), rendant la cause du soublevement d'estomach qui advient à ceulx qui voyagent en mer, que cela leur arrive de crainte, aprez avoir trouvé quelque raison par laquelle il prouve que la crainte peult produire un tel effect. Moy, qui y suis fort

il en faut indiquer plusieurs, quoique cependant il n'y en ait qu'une senle de véritable. LUCRET. l. 6, v. 704.

¹ *Problem. sec. 33, q. 9.*—C.

² Dans un traité intitulé, *les Causes naturelles*, e. 11, de la traduction d'Amyot.—C.

subiect, sçais bien que cette cause ne me touche pas : et le sais, non par argument, mais par nécessaire experience. Sans alleguer ce qu'on m'a dict, qu'il en arrive de mesme souvent aux bestes, et specialement aux pourceaux, hors de toute apprehension de dangier; et ce qu'un mien cognoissant m'a tesmoigné de soy, qu'y estant fort subiect, l'envie de vomir luy estoit passee, deux ou trois fois, se trouvant pressé de frayeur en grande tormente, comme à cet ancien, *peius vexabar, quàm ut periculum mihi succurreret* ¹; ie n'eus iamais peur sur l'eau, cõme ie n'ay aussi ailleurs (et s'en est assez souvent offert de iustes, si la mort l'est), qui m'ait au moins troublé ou esblouï. Elle naist par fois de faulte de iugement, comme de faulte de cœur. Touts les dangiers que i'ay veu, ç'a esté les yeux ouverts, la veue libre, saine et entiere : encores fault il du courage à craindre. Il me servit aultresfois, au prix d'aultres, pour conduire et tenir en ordre ma

¹ J'étois trop malade pour songer au péril. SENEC. epist. 53.

fuyte, qu'elle feust, sinon sans crainte, toutesfois sans effroy et sans estonnement : elle estoit esmeue, mais non pas estourdie ny esperdue. Les grandes ames vont bien plus oultre, et representent des fuytes, non rassises seulement et saines, mais fieres : disons celle qu'Alcibiades recite de Socrates, son compaignon d'armes ¹ : « Je le trouvay, dict
« il, aprez la rouverte ² de nostre armee, lui et
« Lachez, des derniers entre les fuyants; et
« le consideray tout à mon ayse, et en seureté,
« car i'estois sur un bon cheval, et luy
« à pied, et avions ainsi combattu. Je remarquay
« premierement, combien il monstroient
« d'advisement et de resolution, au prix de
« Lachez; et puis, la braverie de son marcher,
« nullement different du sien ordinaire;
« sa veue ferme et reglee, considerant et
« iugeant ce qui se passoit autour de luy;
« regardant tantost les uns, tantost les autres,
« amis et ennemis, d'une façon qui en-

¹ PLATON, dans son *Banquet*, p. 1206. *Francofurti apud Claudium Marnium*, etc. an. 1602.—C.

² *La déroute.*

« courageoit les uns, et signifioit aux aultres
« qu'il estoit pour vendre bien cher son sang
« et sa vie à qui essayeroit de la luy oster; et
« se sauverent ainsi : car volontiers on n'at-
« taque pas ceulx cy, on court aprez les ef-
« frayez. » Voylà le tesmoignage de ce grand
capitaine, qui nous apprend, ce que nous
essayons tous les iours, qu'il n'est rien qui
nous iecte tant aux dangiers, qu'une faim
inconsiderée de nous en mettre hors : *quò
timoris minùs est, eò minùs fermè periculi
est*¹. Nostre peuple a tort de dire, « celuy là
craint la mort, » quand il veult exprimer
qu'il y songe et qu'il la preveoid. La pre-
voyance convient egualement à ce qui nous
touche en bien et en mal : considerer et iu-
ger le dangier est aucunement le rebours de
s'en estonner. Je ne me sens pas assez fort
pour soubtenir le coup et l'impetuositè de
cette passion de la peur, ny d'aultre vehe-
mente : si i'en estois un coup vaincu et at-
terré, ie ne m'en releverois iamais bien en-

¹ Pour l'ordinaire, moins il y a de crainte, moins il y a de danger. TITE-LIVE, l. 22, c. 5.

tier : qui auroit faict perdre pied à mon ame, ne la remettrait iamais droicte en sa place; elle se retaste et recherche trop vifvement et profondement, et, pourtant, ne lairroit iamais ressouder et consolider la playe qui l'auroit percee. Il m'a bien prins qu'aucune maladie ne me l'ayt encores desmise : à chaque charge qui me vient, ie me presente et oppose en mon hault appareil; ainsi, la premiere qui m'emporteroit, me mettrait sans ressource. Je n'en fois point à deux : par quelque endroit que le ravage faulsast ma levee ¹, me voylà ouvert, et noyé sans remede. Epicurus dict ², que le sage ne peut iamais passer à un estat contraire : i'ay quelque opinion de l'envers de cette sentence, Que qui aura esté une fois bien fol, ne sera nulle aultre fois bien sage. Dieu me donne le froid selon la robbe, et me donne les passions selon le moyen que i'ay de les soubtenir : nature m'ayant descouvert d'un costé,

¹ C'est-à-dire, *rompît la digue, la chaussée qui me couvre.*—C.

² DIOGÈNE LAERCE, l. 10, segm. 117.—C.

m'a couvert de l'aulture; m'ayant desarmé de force, m'a armé d'insensibilité et d'une apprehension reglée, ou mousse. Or, ie ne puis souffrir long temps (et les souffrois plus difficilement en ieunesse) ny coche, ny lic-
tiere, ny bateau, et hais toute aulture voic-
ture que de cheval, et en la ville et aux
champs : mais ie puis souffrir la lictiere
moins qu'un coche; et par mesme raison,
plus ayseement une agitation rude sur l'eau,
d'où se produict la peur, que le mouvement
qui se sent en temps calme. Par cette legiere
secousse que les avirons donnent, desrob-
bant le vaisseau soubs nous, ie me sens
brouiller, ie ne sçais comment, la teste et
l'estomach; comme ie ne puis souffrir soubs
moy un siege tremblant. Quand la voile ou
le cours de l'eau nous emporte egualement,
ou qu'on nous toue¹, cette agitation unie ne
me blece aulcunement : c'est un remuement
interrompu qui m'offense; et plus, quand
il est languissant. Ie ne sçauois aultrement

¹ *Ou qu'on nous remorque, comme on parle plus communément aujourd'hui.—C.*

peindre sa forme. Les medecins m'ont ordonné de me presser et cengler d'une serviette le bas du ventre, pour remedier à cet accident; ce que ie n'ay point essayé, ayant accoustumé de luicter les defaults qui sont en moy, et les dompter par moy mesme.

Si i'en avois la memoire suffisamment informee, ie ne plaindrois mon temps à dire icy l'infinie varieté que les histoires nous presentent de l'usage des coches au service de la guerre; divers, selon les nations, selon les siecles; de grand effect, ce me semble, et necessité; de sorte que c'est merveille que nous en ayons perdu toute cognoissance. I'en diray seulement cecy, que tout freschement, du temps de nos peres, les Hongres les meirent tresutilement en besongne contre les Turcs; en chascun y ayant un rondelier ¹ et un mousquetaire, et nom-

¹ Soldat armé d'une *rondelle*, ou *rondache*, espèce de bouclier ainsi nommé, parce qu'il est rond. *Rondelle*, *Parma orbicularis*, dit Nicot; et *rondelier*, celui qui s'en sert à la guerre, *Parmatus*.—C.

bre de arquebuses renees, prestes et chargees, le tout couvert d'une pavesade¹, à la mode d'une galiote. Ils faisoient front, à leur bataille, de trois mille tels coches; et, aprez que le canon avoit ioué, les faisoient tirer, et avaller aux ennemys cette salve avant que de taster le reste, qui n'estoit pas un legier advancement; ou descochoient lesdits coches dans leurs escadrons, pour les rompre et y faire iour; outre le secours qu'ils en pouvoient prendre, pour flanquer en lieux chatouilleux les troupes marchant en la campagne, ou à couvrir un logis² à la haste, et le fortifier. De mon temps, un gentilhomme, en l'une de nos frontieres, impos³ de sa personne, et ne trouvant cheval capable de son poids, ayant une querelle, marchoit par pays en coche, de mesme cette

¹ Ou *pavoisade*, comme l'écrit Nicot. *Pavoisade d'une galere*, dit-il, *c'est le grand nombre de pavois qui sont ès deux costez de la galere, pour couvrir et defendre ceux qui rament. De pavois, qui signifie un bouclier, on a fait pavoisade.*—C.

² C'est-à-dire, *une position, un poste.*—E. J.

³ *Impotent, peu dispos.*—E. J.

peinture ¹, et s'en trouvoit tresbien. Mais laissons ces coches guerriers.

Comme si leur néantise ² n'estoit assez cogneue à meilleures enseignes, les derniers roys de nostre premiere race marchoiēt par pays en un charriot mené de quatre bœufs ³. Marc Antoine feut le premier ⁴ qui se feit mener à Rome, et une garse menestriere quand et luy ⁵, par des lions attelés à un coche. Heliogabalus ⁶ en feit depuis autant, se disant Cybele, la mere des dieux; et aussi par des tigres, contrefaisant le dieu Bacchus: il attela aussi par fois deux cerfs à son coche; et une aultre fois quatre chiens; et encores quatre garses ⁷ nues, se faisant traisner par elles, en pompe, tout nud. L'empereur

¹ *Semblable à ceux que je viens de décrire.*—E. J.

² *Comme si la fainéantise de nos rois, etc.*—E. J.

³ Quatre bœufs attelés, d'un pas tranquille et lent, Promenoient dans Paris le monarque indolent, a dit Boileau, *Lutrin*, c. 11.—E. J.

⁴ PLUTARQUE, *Vie de Marc-Antoine*, c. 3.—C.

⁵ *Et une jeune musicienne avec lui.*—E. J.

⁶ ÆL. LAMPRIDIUS.—C.

⁷ *Quatre jeunes filles nues.*—E. J.

Firmus ¹ fait mener son coche à des austruches de merveilleuse grandeur, de manière qu'il sembloit plus voler que rouler.

L'étrangeté de ces inventions me met en teste cette aultre fantasie : Que c'est une espèce de pusillanimité aux monarques, et un tesmoignage de ne sentir point assez ce qu'ils sont, de travailler à se faire valoir, et paroistre, par despenses excessives : ce seroit chose excusable en pays estrangier ; mais parmy ses subiects, où il peult tout, il tire de sa dignité le plus extreme degré d'honneur où il puisse arriver : Comme à un gentilhomme, il me semble qu'il est superflu de se vestir curieusement en son privé : sa maison, son train, sa cuisine, respondent assez de luy. Le conseil qu'Isocrates ² donne à son roy, ne me semble sans raison : « Qu'il soit splendide en meubles et ustensiles, d'autant que c'est une despense de duree qui passe jusques à ses successeurs ; et qu'il fuye toutes magnificences qui s'escoulent incon-

¹ *Vopiscus Firmus.*—C.

² *Oratio ad Nicoelem.*—C.

minent et de l'usage et de la mémoire. » J'aime à me parer quand j'étois cadet, à faute d'autre parure; et me seoit bien : il en est sur qui les belles robes pleurent. Nous avons des contes merveilleux de la frugalité de nos roys autour de leurs personnes, et en leurs dons; grands roys en credit, en valeur, et en fortune. Demosthenes¹ combat à oultrance la loy de sa ville qui assignoit les deniers publiques aux pompes des ieux et de leurs festes; il veult que leur grandeur se montre en quantité de vaisseaux bien equippez, et bonnes armées bien fournies : et a lon raison d'accuser² Theophrastus qui establit, en son livre des richesses, un advis contraire, et maintient telle nature de despense estre le vray fruit de l'opulence : ce sont plaisirs, dict Aristote³, qui ne touchent que la plus basse

¹ Dans sa III^e *Olynthienne*, ou la II^e, selon que les range M. de Toureil.—C.

² C'est Cicéron qui est auteur de cette critique. Voyez *de Offic.* l. 2, c. 16.—C.

³ *Crc., de Offic.* l. 2, c. 16.—C.

commune; qui s'esvanouissent de la souvenance aussitost qu'on est rassasié; et desquels nul homme iucidieux et grave ne peult faire estime. L'employte ¹ me sembleroit bien plus royale, comme plus utile, iuste et durable ², en ports, en havres, fortifications et murs, en bastiments sumptueux, en eglises, hospitaux, colleges, reformation de rues et chemins: en quoy le pape Gregoire treiziesme lairra sa memoire recommandable à long temps; et en quoy nostre royne Catherine ³ tesmoigneroit à longues annees sa liberalité naturelle et munificence, si ses moyens suffisoient à son affection: la fortune m'a faict grand desplaisir d'interrompre la belle structure du pont neuf de nostre grande ville, et m'oster l'esper, avant mourir, d'en veoir en train l'usage. Oultre ce, il semble aux subiects, spectateurs de ces triumphes, qu'on leur faict montre de leurs propres richesses, et qu'on les festoye à leurs despens:

¹ *La dépense.*—C.

² *Cic., de Offic. l. 2, c. 17.*—C.

³ C'est Catherine de Médicis, mère de Charles IX.

car les peuples presument volontiers des roys, comme nous faisons de nos valets, qu'ils doibvent prendre soing de nous apprestre en abondance tout ce qu'il nous fault, mais qu'ils n'y doibvent aucunement toucher de leur part; et pourtant ¹ l'empereur Galba², ayant prins plaisir à un musicien pendant son souper, se fait porter sa boëte, et luy donna en sa main une poignée d'escus qu'il y pescha, avecques ces paroles : « Ce n'est pas du publicque, c'est du mien. » Tant y a, qu'il advient le plus souvent que le peuple a raison; et qu'on repaist ses yeulx de ce de quoy il avoit à paistre son ventre.

La liberalité mesme n'est pas bien en son lustre en main souveraine; les privez y ont plus de droict : car, à le prendre exactement, un roy n'a rien proprement sien, il se doibt soy mesme à aultruy : la iurisdiction ne se donne point en faveur du iuridiciant, c'est en faveur du iuridicié; on fait un superieur, non iamais pour son

¹ *C'est pourquoi.*

² PLUTARQUE, *Vie de Galba.*—C.

proufit, ains pour le proufit de l'inferieur; et un medecin pour le malade, non pour soy; toute magistrature, comme toute art, iecte sa fin hors d'elle, *nulla ars in se versatur*¹ : parquoy les gouverneurs de l'enfance des princes, qui se picquent à leur imprimer cette vertu de largesse, et les preschent de ne sçavoir rien refuser, et n'estimer rien si bien employé que ce qu'ils donneront (instruction que j'ay veue en mon temps fort en credit), ou ils regardent plus à leur proufit qu'à celuy de leur maistre, ou ils entendent mal à qui ils parlent. Il est trop aysé d'imprimer la liberalité en celuy qui a de quoy y fournir autant qu'il veult, aux despens d'aultruy; et son estimation² se reglant, non à la mesure du présent, mais à la mesure des moyens de celuy qui l'exerce, elle vient à estre vaine en mains si puissantes; ils se treuvent prodigues, avant qu'ils soient liberaux : pourtant³ est elle de peu de recom-

¹ Nul art n'est renfermé en lui-même. Cic. *de Fin. bon. et mal.* l. 5, c. 6.

² L'estimation de sa liberalité.

³ C'est pour cela qu'elle est, etc.

mendation, au prix d'autres vertus royales, et la seule, comme disoit le tyran Dionysius ¹ qui se comporte bien avec la tyrannie mesme. Je luy ² apprendrois plustost ce verset du laboureur ancien :

Τῆ χειρὶ δεῖ σπείρειν, ἀλλὰ μὴ ὄλω τῷ θυλακῷ ³,

« qu'il fault, à qui en veult retirer fruit, semer de la main, non pas verser du sac : » il fault espandre le grain, non pas le respandre ; et qu'ayant à donner, ou, pour mieulx dire, à payer et rendre à tant de gents, selon qu'ils ont deservy, il en doit estre loyal et advisé dispensateur. Si la liberalité d'un prince est sans discretion et sans mesure, ic l'aime mieulx avare.

¹ Dans les *Apophthegmes* de PLUTARQUE.—C.

J'apprendrois à un roi.—C.

³ C'est une espèce de proverbe que Montaigne traduit après l'avoir cité. Il l'a tiré d'un petit traité de PLUTARQUE, intitulé, *Si les Athéniens ont été plus excellents en armes qu'en lettres*, c. 4, où Corinne s'en sert pour faire sentir à Pindare qu'il avoit entassé trop de fables dans une de ses poésies.—C.

La vertu royale semble consister le plus en la iustice; et de toutes les parties de la iustice, celle là remarque mieulx les roys, qui accompagne la liberalité : car, ils l'ont particulièrement reservee à leur charge; là où toute aultre iustice, ils l'exercent volontiers par l'entremise d'aultruy. L'immoderee largesse est un moyen foible à leur acquerir bienveillance; car elle rebute plus de gents qu'elle n'en pratique ¹: *quo in plures usus sis, minùs in multos uti possis..... Quid autem est stultiùs, quàm, quod libenter facias, curare ut id diutiùs facere non possis*²? et, si elle est employee sans respect du merite, faict vergongne à qui la receoit, et se receoit sans grace. Des tyrans ont esté sacrifiez à la haine du peuple par les mains de ceulx mesmes qu'ils avoient iniquement avancez : telle maniere d'hommes estimants asseurer la possession

¹ Gagne.—C.

² On peut d'autant moins l'exercer, qu'on l'a déjà plus exercée... Quelle folie de se mettre dans l'impuissance de faire long-temps ce qu'on fait avec plaisir! CIC. *de Offic.* l. 2, v. 15.

des biens induement receus, s'ils montrent avoir à mespris et haine celuy duquel ils les tenoient; et se rallient au iugement et opinion commune en cela.

Les subjects d'un prince excessif en dons, se rendent excessifs en demandes; ils se taillent, non à la raison, mais à l'exemple. Il y a certes souvent de quoy rougir de nostre impudence; nous sommes surpayez selon iustice, quand la recompense eguale nostre service; car, n'en debvons nous rien à nos princes, d'obligation naturelle? S'il porte nostre despense, il fait trop; c'est assez qu'il l'ayde: le surplus s'appelle bien-faict, lequel ne se peult exiger; car le nom mesme de Liberalité sonne Liberté. A nostre mode, ce n'est iamais faict: le receu ne se met plus en compte; on n'aime la liberalité que future: parquoy plus un prince s'espuise en donnant, plus il s'appauvrit d'amis. Comment assouviroit il les envies qui croissent à mesure qu'elles se remplissent? Qui a sa pensee à prendre, ne l'a plus à ce qu'il a prins: la convoitise n'a rien si propre que d'estre ingrate.

L'exemple de Cyrus ne duira pas mal en ce lieu, pour servir, aux roys de ce temps, de touche à recognoistre leurs dons bien ou mal employez, et leur faire veoir combien cet empereur les assenoit ¹ plus heureusement qu'ils ne font, par où ils sont reduicts à faire leurs emprunts, aprez, sur les subiects incogneus, et plustost sur ceulx à qui ils ont faict du mal, que sur ceulx à qui ils ont faict du bien, et n'en receoivent aydes où il y aye rien de gratuit que le nom. Crœsus ² luy reprochoit sa largesse, et calculoit à combien se monteroit son thresor s'il eust eu les mains plus restreintes. Il eut envie de iustifier sa liberalité; et, despeschant de toutes parts vers les grands de son estat qu'il avoit particulièrement avancez, pria chascun de le secourir d'autant d'argent qu'il pourroit, à une sienne necessité, et le lui envoyer par declaration. Quand touts ces bordereaux lui feurent apportez, chascun de ses amis n'estimant pas que ce feust assez faire de luy en offrir seu-

¹ *Les plaçoit.*—C.

² Dans la *Cyropédie* de ΧΕΝΟΡΗΟΝ, l. 8, § 9.—C.

lement autant qu'il en avoit receu de sa munificence, y en meslant du sien propre beaucoup, il se trouva¹ que cette somme se montoit bien plus que ne disoit l'espargne de Crœsus. Sur quoy Cyrus² « Je ne suis pas moins amoureux des richesses, que les aultres princes; et en suis plustost mesnager: vous voyez à combien peu de mise i'ay acquis le thresor inestimable de tant d'amis, et combien ils me sont plus fideles thresoriers, que ne seroient des hommes mercenaires, sans obligation, sans affection; et ma chevance³ mieulx logee qu'en des coffres appellant sur moi la haine, l'envie et le mespris des aultres princes. »

Les empereurs tiroient excuse à la superfluité de leurs yeux et montres publiques, de ce que leur auctorité despendoit aulcunement (au moins par apparence) de la volonté du peuple romain, lequel avoit de tout temps accoustumé d'estre flatté par

¹ Dans la *Cyropédie* de XÉNOPHON, l. 8, § 10.—C.

² *Id. ibid.* § 11.—C.

³ *Ma fortune.*—E. J.

telle sorte de spectacles et d'excez. Mais c'estoient particuliers qui avoient nourry cette coustume de gratifier leurs concitoyens et compaignons , principalement sur leur bourse , par telle profusion et magnificence : elle eut tout aultre goust , quand ce feurent les maistres qui veinrent à l'imiter : *pecuniarum translatio à iustis dominis ad alienos non debet liberalis videri* ¹. Philippus ² de ce que son fils essayoit par presents de gagner la volonté des Macedoniens , l'entansa par une lettre , en cette maniere : « Quoy ! as tu envie que tes subiects te tiennent pour leur boursier , non pour leur roy ? Veux tu les practiquer ? pratique les des bienfaicts de ta vertu , non des bienfaicts de ton coffre. »

C'estoit pōurtant une belle chose , d'aller faire apporter et planter , en la place aux arenes , une grande quantité de gros arbres ,

¹ Le don qu'on fait à des étrangers , d'un argent qu'on a pris aux légitimes propriétaires , ne doit point passer pour libéralité. *Cic. de Offic.* l. 1, c. 14.

² *Cic. de Offic.* l. 2, c. 15.—C.

touts branchus et touts verts , representants une grande forest ombrageuse , despartie en belle symmetrie ; et , le premier iour , iecter là dedans mille austruches , mille cerfs , mille sangliers , et mille daims , les abandonnant à piller au peuple : le lendemain faire assommer en sa presence cent gros lions , cent leopards et trois cents ours : et , pour le troisieme iour , faire combattre à oultrance trois cents paires de gladiateurs , comme fait l'empereur Probus ¹ . C'estoit aussi belle chose à veoir , ces grands amphitheatres encroustrez de marbre au dehors , labourez d'ouvrages et statues , le dedans reluisant de rares enrichissements ,

Balteus en gemmis , en illita porticus auro ² :

touts les costez de ce grand vuide remplis

¹ Voyez-en tout le détail dans VOPISCUS.—C.

² Vois-tu la ceinture du théâtre ornée de pierres précieuses , et le portique tout couvert d'or ? CALPURNIUS , eclog. 7 , intitulée *Templum* , v. 47.—Ce qu'on appeloit *balteus* étoit le degré le plus haut et le plus la rgede l'amphithéâtre.—E. J.

et environnez , depuis le fond iusques au comble , de soixante ou quatre vingts renga d'eschelons , aussi de marbre , couverts de carreaux ,

Exeat, inquit,

Si pudor est, et de pulvino surgat equestri,

Cuius res legi non sufficit ¹ :

où se peussent renger cent mille hommes assis à leur ayse : et la place du fonds, où les ieux se iouoient, la faire premierement, par art, entr'ouvrir et fendre en crevasses, representant des antres qui vomissoient les bestes destinees au spectacle; et puis, secondement, l'inonder d'une mer profonde, qui charioit force monstres marins, chargee de vaisseaux armez, à représenter une bataille navalle; et, tiercement, l'aplanir et asseicher de nouveau, pour le combat des gladiateurs; et, pour la quatriesme façon, le sabler de vermillon et de storax, au lieu d'arene, pour y dresser un festin solennel à tout ce nombre

¹ Si vous avez quelque retenue, quittez, dit-on, les carreaux destinés aux chevaliers, vous qui n'avez pas les biens fixés par la loi. Juv. sat. 3, v. 153.

infini de peuple, le dernier acte d'un seul jour.

Quoties nos descenditis arenæ
 Vidimus in partes, ruptaque voragine terræ
 Emersisse feras, et iisdem sæpè latebris
 Aurea cum croceo creverunt arbuta libro.
 Nec solùm nobis silvestria cernere monstra
 Configit, æquoreos ego cum certantibus ursoris
 Spectavi vitulos, et equorum nomine dignum,
 Sed deforme pecus¹.

Quelquesfois on y a faict naistre une haulte montaigne pleine de fruictiers et arbres verdoyants, rendant par son faiste un ruisseau d'eau, comme de la bouche d'une vivve fontaine : quelquesfois on y promena un grand navire, qui s'ouvroit et desprenoit de soy mesme,

¹ Combien de fois n'a-t-on pas vu une partie de l'arène s'abaisser, et des bêtes féroces sortir tout à coup d'un abîme d'où s'élevoit ensuite un bocage d'arboisiers, dont l'écorce étoit dorée? J'ai vu moi-même dans l'amphithéâtre, non seulement les hôtes des forêts, mais aussi des veaux marins parmi les ours, ainsi que des chevaux marins, animaux difformes, à qui pourtant le nom de chevaux convient assez bien. CALPURN. eclog. 7, v. 64.

et aprez avoir vomý de son ventre quatre ou cinq cents bestes à combat, se resserroit et s'esvanouissoit, sans ayde : aultresfois, du bas de cette place, ils faisoient eslancer des surgeons et filets d'eau qui reiaillissoient contremont, et, à cette haulteur infinie, alloient arrousant et embaumant cette infinie multitude. Pour se couvrir de l'iniure du temps, ils faisoient tendre cette immense capacité, tantost de voiles de pourpre labourez à l'aiguille; tantost de soye d'une ou aultre couleur, et les advanceoient et retiroient en un moment, comme il leur venoit en fantasie :

Quamvis non modico caleant spectacula sole,
Vela reducuntur, cum venit Hermogenes ¹.

Les rets aussi qu'on mettoit au devant du peuple, pour le deffendre de la violence de ces bestes eslancees, estoient tissues d'or :

¹ Quoiqu'un soleil ardent brûle l'amphithéâtre de ses rayons, on retire les voiles dès qu'Hermogène vient à paroître. MARTIAL. l. 12, epigr. 29, v. 15. — Cet Hermogène étoit un grand voleur.—C.



Auro quoque torta refulgent

Retia¹.

S'il y a quelque chose qui soit excusable en tels excez, c'est où l'invention et la nouveauté fournit d'admiration, non pas la despense : en ces vanitez mesme, nous descouvrons combien ces siecles estoient fertiles d'autres esprits que ne sont les nostres. Il va de cette sorte de fertilité, comme il faict de toutes aultres productions de la nature : ce n'est pas à dire qu'elle y ayt lors employé son dernier effort : nous n'allons point; nous rodons plustost, et tourneviroons çà et là, nous nous promenons sur nos pas. Je crains que nostre cognoissance soit foible en tous sens; nous ne voyons ny gueres loing, ny gueres arriere; elle embrasse peu, et vit peu; courte et en estendue de temps, et en estendue de matiere :

Vixere fortes ante Agamemnona
Multi, sed omnes illacrymabiles

¹ CALPHURN. eclog. 7, intitulée *Templum*, v. 53.
Montaigne a traduit ce passage avant de le citer.

Urgentur ignotique longâ
Nocte ¹.

Et supera bellum Thebanum et funera Troiæ,
Multi alias alii quoque res cecinere poëtæ ²:

et la narration de Solon ³, sur ce qu'il avoit appris des presbtres d'Ægypte, de la longue vie de leur estat, et maniere d'apprendre et conserver les histoires estrangieres, ne me semble pas tesmoignage de refus en cette considération : *si interminatam in omnes partes magnitudinem regionum videremus et temporum, in quam se iniiciens animus et intendens, ita latè longèque peregrinatur, ut nullam oram ultimi videat in quâ possit insistere : in hâc immensitate, infinita vis in-*

¹ Il y a eu des héros avant Agamemnon ; mais, ensevelis dans une nuit éternelle, personne ne leur donne des larmes. HOR. od. 9, l. 4, v. 25.

² Avant la guerre de Thèbes et la ruine de Troie, d'autres poètes avoient chanté d'autres événements. LUCRET. l. 5, v. 327.—Ces paroles ont un sens différent dans l'original.—C.

³ Dans le *Timée* de Platon.

numerabilium appareret formarum¹. Quand tout ce qui est venu, par rapport, du passé jusques à nous, seroit vrai, et seroit sceu par quelqu'un, ce seroit moins que rien, au prix de ce qui est ignoré. Et de cette mesme image du monde qui coule pendant que nous y sommes, combien chestifve et racourcie est la cognoissance des plus curieux? non seulement des evenements particuliers, que fortune rend souvent exemplaires et poissants, mais de l'estat des grandes polices et nations, il nous en eschappe cent fois plus qu'il n'en vient à nostre science : nous nous escrions du miracle de l'invention de nostre artillerie, de nostre impression; d'autres hommes, un aultre bout du monde, à la Chine, en iouissoit mille ans auparavant.

¹ Si nous pouvions voir l'étendue infinie des régions et des siècles, où l'esprit peut à son gré se promener en tout sens, sans rencontrer un terme qui borne notre vue, nous découvririons une quantité innombrable de formes dans cette immensité. Cic. *de Nat. Deor.* l. 1, c. 20.—*Et temporum* est une addition de Montaigne; et, au lieu de *appareret formarum*, il y a dans Cicéron *volitat atomorum*.—E. J.

Si nous voyions autant du monde comme nous n'en voyons pas, nous appercevrions, comme il est à croire, une perpetuelle multiplication et vicissitude de formes. Il n'y a rien de seul et de rare, eu esgard à nature, ouy bien eu esgard à nostre cognoissance, qui est un miserable fondement de nos regles, et qui nous represente volontiers une tresfaulse image des choses. Comme vainement nous concluons aujourdhuy l'inclination et la decrepitude du monde, par les arguments que nous tirons de nostre propre foiblesse et decadence ;

Iamque adeò est affecta ætas, effœtaque tellus ¹ :

ainsi vainement concluait cettuy là ² sa naissance et ieunesse, par la vigueur qu'il voyoit aux esprits de son temps, abondants en nouvelletez et inventions de divers arts :

¹ Les hommes n'ont plus la même vigueur, ni la terre son ancienne fertilité. *Lucret.* l. 2, v. 1151.

² Le poète *Lucrece*, auteur du vers précédent.
—C.

Verùm, ut opinor, habet novitatem summa,
 recensque
 Natura est mundi, neque pridem exordia cepit :
 Quare etiam quædam nunc artes expoliuntur,
 Nunc etiam augescunt, nunc addita navigiis sunt
 Multa ¹.

Nostre monde vient d'en trouver un aultre (et qui nous respond si c'est le dernier de ses freres, puisque les Daimons, les Sibylles, et nous, avons ignoré cettuy cy iusqu'à cette heure?) non moins grand, plain et membru, que luy; toutesfois si nouveau et si enfant, qu'on luy apprend encores son a, b, c : il n'y a pas cinquante ans qu'il ne sçavoit ny lettres, ny poids, ny mesure, ny vestements, ny bleds, ny vignes; il estoit encores tout nud, au giron, et ne vivoit que des moyens de sa mere nourrice. Si nous concluons bien de nostre fin, et ce poëte de la ieunesse de

¹ La nature n'est pas ancienne, à mon avis; le monde ne fait que de naître : aussi voyons-nous que plusieurs arts se perfectionnent, et que l'on a beaucoup ajouté à celui de la navigation. *Lucret.* l. 5, v. 331.

son siecle, cet aultre monde ne fera qu'entrer en lumiere, quand le nostre en sortira : l'univers tumbera en paralysie ; l'un membre sera perclus, l'aultre en vigueur. Bien crains ie que nous aurons tresfort hasté sa declinaison et sa ruyne par nostre contagion ; et que nous luy aurons bien cher vendu nos opinions et nos arts. C'estoit un monde enfant ; si ne l'avons nous pas fouetté et soubmis à nostre discipline par l'avantage de nostre valeur et forces naturelles, ny ne l'avons practiqué¹ par nostre iustice et bonté, ny subiugué par nostre magnanimité. La plus part de leurs responses, et des negociations faictes avecques eulx, tesmoignent qu'ils ne nous debvoient rien en clarté d'esprit naturelle et en pertinence : l'espoventable magnificence des villes de Cusco et de Mexico, et, entre plusieurs choses pareilles, le iardin de ce roy où tous les arbres, les fruicts et toutes les herbes, selon l'ordre et grandeur qu'ils ont en un iardin, estoient excellemment formees en or, comme en son cabinet tous

¹ *Gagné.*—C.

les animaulx qui naissoient en son estat et en ses mers, et la beauté de leurs ouvrages en pierrerie, en plume, en cotton, en la peinture, montrent qu'ils ne nous cedoient non plus en l'industrie. Mais quant à la devotion, observance des loix, bonté, libéralité, loyauté, franchise, il nous a bien servy de n'en avoir pas tant qu'eulx : ils se sont perdus par cet avantage, et vendus et trahis eulx mesmes.

Quant à la hardiesse et courage, quant à la fermeté, constance, resolution contre les douleurs et la faim et la mort, ie ne craindrois pas d'opposer les exemples que ie trouverois parmy eulx aux plus fameux exemples anciens que nous ayons aux memoires de nostre monde pardeçà. Car pour ceulx qui les ont subiiguez, qu'ils ostent les ruses et bastelages de quoy ils se sont servis à les piper, et le iuste estonnement qu'apportoit à ces nations là de veoir arriver si inopinément des gents barbus, divers en langage, en religion, en forme et en contenance, d'un endroict du monde si esloingné, et où ils n'avoient iamais sceu qu'il y eust habita-

tion quelconque, montez sur des grands monstres incogneus, contre ceulx qui n'avoient non seulement iamais veu de cheval, mais beste quelconque duicte à porter et soubtenir homme ny aultre charge; garnis d'une peau luisante et dure, et d'une arme trenchante et resplendissante, contre ceulx qui, pour le miracle de la lueur d'un mirouer ou d'un coulteau, alloient eschangeant une grande richesse en or et en perles, et qui n'avoient ny science; ny matiere par où tout à loysir ils sceussent percer nostre acier; adioustez y les fouldres et tonnerres de nos pieces et arquebuses, capables de troubler Cesar mesme, qui l'en eust surprins autant inexperimenté et à cett'heure, contre des peuples nuds, si ce n'est où l'invention estoit arrivee de quelque tissu de cotton, sans aultres armes, pour le plus, que d'arcs, pierres, bastons et boucliers de bois; des peuples surprins, sous couleur d'amitié et de bonne foy, par la curiosité de veoir des choses estrangieres et incogneues: ostez, dis ie, aux conquerants cette disparité, vous leur ostez toute l'occasion de tant de vic-

toires. Quand ie regarde cette ardeur indomptable de quoy tant de milliers d'hommes, femmes et enfans, se presentent et reiectent à tant de fois aux dangiers inevitables, pour la deffense de leurs dieux et de leur liberté; cette genereuse obstination de souffrir toutes extremitez et difficultez, et la mort, plus volontiers que de se soubmettre à la domination de ceulx de qui ils ont esté si honteusement abusez, et aucuns choisissants plustost de se laisser defaillir par faim et par ieusne, estants prins, que d'accepter le vivre des mains de leurs ennemis, si vilement victorieuses : ie preveois que, à qui les eust attaquez pair à pair, et d'armes, et d'experience, et de nombre, il y eust faict aussi dangereux, et plus, qu'en aultre guerre que nous voyons.

Que n'est tombee soubs Alexandre, ou soubs ces anciens Grecs et Romains, une si noble conquete; et une si grande mutation et alteration de tant d'empires et de peuples, soubs des mains qui eussent doucement poly et desfriché ce qu'il y avoit de sauvage, et eussent conforté et promeu les bonnes

semences que nature y avoit produit; meslant non seulement à la culture des terres et ornement des villes les arts de deçà, en tant qu'elles y eussent esté nécessaires, mais aussi meslant les vertus grecques et romaines, aux originelles du pays! Quelle reparation eust ce esté, et quel amendement à toute cette machine, que les premiers exemples et deportements nostres qui se sont presentez par delà eussent appelé ces peuples à l'admiration et imitation de la vertu, et eussent dressé, entre eulx et nous, une fraternelle société et intelligence! Combien il eust esté aysé de faire son proufit d'ames si neufves, si affamees d'apprentissage, ayant, pour la pluspart, de si beaux commencements naturels! Au rebours, nous nous sommes servis de leur ignorance et inexperience, à les plier plus facilement vers la trahison, luxure, avarice, et vers toute sorte d'inhumanité et de cruauté, à l'exemple et patron de nos mœurs. Qui meit iamais à tel prix le service de la mercadence ¹ et de la traficque? tant

¹ *Du commerce.*—E. J.

de villes rasees, tant de nations exterminees, tant de millions de peuples passez au fil de l'espee, et la plus riche et belle partie du monde bouleversee, pour la negociation des perles et du poivre? Mechaniques victoires! Jamais l'ambition, jamais les inimitiez publiques, ne poulerent les hommes, les uns contre les aultres, à si horribles hostilitez et calamitez si miserables.

En costoyant la mer à la queste de leurs mines, aulecuns Espaignols prindrent terre en une contree fertile et plaisante, fort habitee; et feirent à ce peuple leurs remonstrances accoustumees : « Qu'ils estoient gents paisibles, venants de loingtains voyages, envoyez de la part du roy de Castille, le plus grand prince de la terre habitable, auquel le pape, representant Dieu en terre, avoit donné la principauté de toutes les Indes : Que s'ils vouloient luy estre tributaires, ils seroient tresbenignement traictez : Leur demandoient des vivres pour leur nourriture, et de l'or pour le besoing de quelque medecine : Leur remontroient, au demourant, la creance d'un seul Dieu, et la verité de nostre

religion, laquelle ils leur conseilloyent d'accepter; y adioustants quelques menaces.» La response feut telle : « Que quant à estre paisibles, ils n'en portoient pas la mine, s'ils l'estoient : Quant à leur roy, puisqu'il demandoit, il debvoit estre indigent et necessiteux; et celuy qui luy avoit faict cette distribution, homme aimant dissention, d'aller donner à un tiers chose qui n'estoit pas sienne, pour le mettre en debat contre les anciens possesseurs: Quant aux vivres, qu'ils leur en fouroient : D'or, ils en avoient peu, et que c'estoit chose qu'ils mettoient en null' estime, d'autant qu'elle estoit inutile au service de leur vie, là où tout leur soing regardoit seulement à la passer heureusement et plaisamment; pourtant ce qu'ils en pourroient trouver, sauf ce qui estoit employé au service de leurs dieux, qu'ils le prinssent hardiement : Quant à un seul Dieu, le discours leur en avoit pleu; mais qu'ils ne vouloient changer leur religion, s'en estants si utilement servis si long temps; et qu'ils n'avoient accoustumé prendre conseil que de leurs amis et cognoissants : Quant aux menaces, c'estoit

signe de faulte de iugement, d'aller menaçant ceulx desquels la nature et les moyens estoient incogneus : Ainsi, qu'ils se despeschassent promptement de vuidier leur terre ; car ils n'estoient pas accoustumez de prendre en bonne part les honnestetez et remonstrances de gents armez et estrangiers ; aultrement, qu'on feroit d'eulx comme de ces aultres, leur montrant les testes d'aulcuns hommes iusticiez autour de leur villc. » Voylà un exemple de la balbucie ¹ de cette enfance, Mais tant y a, que ny en ce lieu là, ny en plusieurs aultres où les Espaignols ne trouverent les marchandises qu'ils cherchoient, ils ne feirent arrest ny entreprinse, quelque aultre commodité qu'il y eust : tesmoins mes Cannibales.

Des deux les plus puissants monarques de ce monde là, et à l'adventure de cettuy cy, roys de tant de roys, les derniers qu'ils en chasserent ; celuy du Peru, ayant esté prins en une bataille, et mis en une rençon si excessive, qu'elle surpasse toute creance ; et

¹ *Du balbutiement.*—E. J.

celle là fidèlement payee, et avoir donné, par sa conversation, signe d'un courage franc, liberal et constant, et d'un entendement net et bien composé, il print envie aux vainqueurs, aprez en avoir tiré un million trois cents vingt cinq mille cinq cents poisant d'or, oultre l'argent, et aultres choses qui ne monterent pas moins, si que leurs chevaux n'alloient plus ferrez que d'or massif, de veoir encores, au prix de quelque desloyauté que ce feust, quel pouvoit estre le reste des thresors de ce roy, et iouïr librement de ce qu'il avoit resserré. On lui apposta une faulse accusation et preuve, Qu'il desseignoit de faire soulever ses provinces pour se remettre en liberté : sur quoy, par beau iugement de ceulx mesmes qui luy avoient dressé cette trahison, on le condamna à estre pendu et estranglé publicquement, luy ayant faict racheter le torment d'estre bruslé tout vif, par le baptesme qu'on luy donna au supplice mesme : accident horrible et inouï, qu'il souffrit pourtant sans se desmentir ny de contenance, ny de parole, d'une forme et gravité vraiment royale. Et

puis, pour endormir les peuples estonnez et transis de chose si estrange, on contrefeit un grand dueil de sa mort, et lui ordonna on des sumptueuses funeraillies.

L'autre, roy de Mexico, ayant long temps deffendu sa ville assiegee, et montré en ce siege tout ce que peult et la souffrance et la perseverance, si oncques prince et peuple le montra; et son malheur l'ayant rendu vif entre les mains des ennemis, avecques capitulation d'estre traicté en roy; aussi ne leur feit il rien veoir en la prison, indigne de ce tiltre : toutesfois ne trouvant point, aprez cette victoire, tout l'or qu'ils s'estoient promis, quand ils eurent tout remué et tout fouillé, ils se mirent à en chercher des nouvelles par les plus aspres gehennes de quoy ils se peurent adviser sur les prisonniers qu'ils tenoient; mais pour n'avoir rien profité, trouvant des courages plus forts que leurs torments, ils en veinrent enfin à telle rage, que, contre leur foy et contre tout droict des gents, ils condamnerent le roy mesme, et l'un des principaulx seigneurs de sa court, à la gehenne en presence l'un de

l'autre. Ce seigneur, se trouvant forcé de la douleur, environné de braziers ardents, tourna sur la fin piteusement sa veue vers son maistre, comme pour luy demander mercy de ce qu'il n'en pouvoit plus¹ : le roy, plantant fierement et rigoreusement les yeulx sur luy, pour reproché de sa lascheté et pusillanimité, luy dict seulement ces mots, d'une voix rude et ferme : « Et moy, suis ie dans un baing? suis ie pas plus à mon ayse que toy? » Celuy là soubdain aprez succomba aux douleurs, et mourut sur la place. Le roy, à demy rosty, feut emporté de là, non tant par pitié (car quelle pitié toucha iamais des ames si barbares, qui, pour la douteuse information de quelque vase d'or à piller, feissent griller devant leurs yeulx un homme, non qu'un roy² si grand et en fortune et en merite), mais ce feut que sa constance ren-

¹ Dans l'édition *in-4°* de 1588, Montaigne avoit mis, « comme pour luy demander congé de dire ce qu'il en sçavoit, pour se redimer de cette peine insupportable ; le roy, etc. » — C.

² *Disons plus, un roi, etc.*

doit de plus en plus honteuse leur cruauté. Ils le pendirent depuis, ayant courageusement entrepris de se delivrer, par armes, d'une si longue captivité et subiection : où il fait sa fin digne d'un magnanime prince.

A une aultre fois, ils meirent brusler pour un coup, en mesme feu, quatre cents soixante hommes tous vifs; les quatre cents, du commun peuple; les soixante, des principaulx seigneurs d'une province, prisonniers de guerre simplement. Nous tenons d'eulx mesmes ces narrations; car ils ne les advouent pas seulement, ils s'en vantent et les preschent. Seroit ce pour tesmoignage de leur iustice, ou zele envers la religion? certes, ce sont voies trop diverses et ennemies d'une si sainte fin. S'ils se feussent proposé d'estendre nostre foy, ils eussent considéré que ce n'est pas en possession de terres qu'elle s'amplifie, mais en possession d'hommes; et se feussent trop contentez des meurtres que la nécessité de la guerre apporte, sans y mesler indifferemment une boucherie, comme sur des bestes sauvages, universelle; autant que le fer et le feu y ont

peu atteindre ; n'en ayant conservé , par leur desseing , qu'autant qu'ils en ont voulu faire de miserables esclaves pour l'ouvrage et service de leurs minières : si que plusieurs des chefs ont esté punis à mort sur les lieux de leur conquête , par ordonnance des roys de Castille , iustement offensez de l'horreur de leurs deportemens , et quasi tous desestimez et malvoulus ¹. Dieu a meritoirement permis que ces grands pillages se soient absorbez par la mer en les transportant , ou par les guerres intestines de quoy ils se sont mangez entre eulx : et la plus part s'enterrent sur les lieux , sans aucun fruict de leur victoire.

Quant à ce que la recepte , et entre les mains d'un prince mesnagier et prudent , respond si peu à l'esperance qu'on en donna à ses predecesseurs et à cette premiere abondance de richesses qu'on rencontra à l'abord de ces nouvelles terres (car encores qu'on en retire beaucoup , nous voyons que ce n'est rien , au prix de ce qui s'en debvoit

¹ *Et hais.*—F. J.

attendre); c'est que l'usage de la monnoye estoit entierement incogneu, et que par consequent leur or se trouva tout assemblé, n'estant en aultre service que de montre et de parade, comme un meuble réservé de pere en fils par plusieurs puissants roys qui espuisoient tousiours leurs mines, pour faire ce grand monceau de vases et statues à l'ornement de leurs palais et de leurs temples: au lieu que nostre or est tout en employte¹ et en commerce; nous le menuisons et alterons en mille formes, l'espandons et dispersons. Imaginons que nos roys amoncelassent ainsi tout l'or qu'ils pourroient trouver en plusieurs siecles, et le gardassent immobile.

Ceux du royaume de Mexico estoient aucunement plus civilisez, et plus artistes que n'estoient les aultres nations de là. Aussi iugeoient ils, ainsi que nous, que l'univers feust proche de sa fin; et en prindrent pour signe la desolation que nous y apportasmes. Ils croyoient que l'estre du monde se despart en cinq aages, et en la vie de cinq soleils con-

¹ *En emplettes, employés en dépenses.*—E. J.

secutifs, desquels les quatre avoient desia fourny leur temps, et que celuy qui leur esclairoit estoit le cinquiesme. Le premier perit avecques toutes les aultres creatures, par universelle inondation d'eaux : le second, par la cheute du ciel sur nous, qui estouffa toute chose vivante; auquel aage ils assignent les geants; et en feirent veoir aux Espaignols des ossements, à la proportion desquels la stature des hommes revenoit à vingt paulmes de hauteur : le troisesme, par feu qui embrasa et consuma tout : le quatriesme, par une esmotion d'air et de vent qui abbatit iusques à plusieurs montaignes; les hommes n'en moururent point, mais ils seurent changez en magots : (quelles impressions en souffre la lascheté de l'humaine creance!) Aprez la mort de ce quatriesme soleil, le monde feut vingt cinq ans en perpétuelles tenebres; au quinziemesme desquels, feut créé un homme et une femme qui reseirent l'humaine race : dix ans apreuz, à certain de leurs iours, le soleil parut nouvellement créé; et commence, depuis, le compte de leurs annes par ce iour là : le troisesme iour de sa crea-

tion, moururent les dieux anciens; les nouveaux sont nays, depuis, du iour à la iournee. Ce qu'ils estiment de la maniere que ce dernier soleil perira, mon aucteur n'en a rien apprins; mais leur nombre de ce quatriesme changement rencontre à cette grande conionction des astres, qui produisit il y a huict cents tant d'ans, selon que les astrologues estiment, plusieurs grandes altérations et nouvelletez au monde.

Quant à la pompe et magnificence, par où ie suis entré en ce propos, ny Grece, ny Rome, ni Ægypte, ne peult, soit en utilité, ou difficulté, ou noblesse, comparer aucun de ses ouvrages au chemin qui se veoid au Peru, dressé par les roys du país, depuis la ville de Quito, iusques à celle de Cusco (il y a trois cents licues), droict, uni, large de vingt cinq pas, pavé, revestu de costé et d'autre de belles et haultes murailles, et le long d'icelles, par le dedans, deux ruisseaux perennes¹ bordez de beaux arbres qu'ils nomment *Molly*. Où ils ont trouvé des mon-

¹ *D'eaux vives, qui content toujours.* — E. J.

taignes et rochiers, ils les ont taillez et aplanis, et comblé les fondrières de pierre et de chaux. Au chef ¹ de chaque iournee, il y a de beaux palais, fournis de vivres, de vestements et d'armees, tant pour les voyageurs, que pour les armees qui ont à y passer. En l'estimation de cet ouvrage, i'ai compté la difficulté, qui est particulièrement considerable en ce lieu là; ils ne bastissoient point de moindres pierres que de dix pieds en carré; ils n'avoient aultre moyen de charier qu'à force de bras, en traissant leur charge; et pas seulement l'art d'eschaffaulder, n'y sçachants aultre finesse que haulser autant de terre contre leur bastiment, comme il s'esleve, pour l'oster aprez.

Retumbons à nos coches. En leur place, et de toute aultre voicture, ils se faisoient porter par les hommes et sur les espales. Ce dernier roy de Peru, le iour qu'il feut prins, estoit ainsi porté sur des brancars d'or, et

¹ *Au bout, à la fin de chaque journée. Chef pour bout, dit Nicot : au chef de la vallée, in extremo valle.—C.*

assis dans une chaize d'or, au milieu de sa bataille. Autant qu'on tuoit de ces porteurs pour le faire cheoir à bas, car on le vouloit prendre vif, autant d'autres, et à l'envy, prenoient la place des morts : de façon qu'on ne le peut oncques abbatre ; quelque meurtre qu'on feist de ces gents là : iusques à ce qu'un homme de cheval l'alla saisir au corps et l'avalla¹ par terre.

CHAPITRE VII.

DE L'INCOMMODITÉ DE LA GRANDEUR.

Sommaire. Il y a tant d'incommodités, et si peu d'avantages dans la grandeur qu'il ne faut pas admirer ceux qui la dédaignent et ne font rien pour s'élever. Quant à Montaigne, il n'a jamais désiré de postes brillants ; et bien différent de César, il préféreroit d'être le second ou le troisième même dans un village, que le premier à Paris. Une vie douce et tranquille lui convient beaucoup plus qu'une vie agitée et glorieuse.

¹ *L'avalla*, c'est-à-dire *le renversa*.—E. J.

—Au reste, il ne voudroit de maîtrise, ni active, ni passive; ni d'autre joug que celui des lois. — Le métier le plus difficile est celui de roi : aussi se sent-il porté à excuser les fautes de ceux qui l'exercent. Est-il rien de plus à plaindre que la vie des princes ? Ils ne peuvent connoître leurs talents et leur valeur, s'ils en ont, puisque ceux qui les entourent se font un devoir de louer toutes leurs actions, de leur céder en tout. On leur cache leurs défauts ; on craint de les offenser. Comment s'étonner qu'ils commettent tant d'injustices ? Ce seroit les flatteurs qu'il faudroit sévèrement punir.

Exemples : Thorius Balbus ; Régulus ; Otanès ; deux auteurs écossois ; Crisson et Alexandre ; Carnéades ; Tibère et le sénat. Les courtisans d'Alexandre, de Denys et de Mithridate ; l'empereur Adrien et le philosophe Favorinus ; Auguste et Pollion ; Denys et Philoxène.

PUISQUE nous ne la pouvons aveindre, vengeons nous à en mesdire : si n'est ce pas entierement mesdire de quelque chose, d'y trouver des defaults ; il s'en treuve en toutes choses, pour belles et desirables qu'elles soient. En general, elle a cet evident avantage, qu'elle se ravalle quand il luy plaist, et qu'à peu prez elle a le choix de l'une et l'autre condition : car on ne tombe pas de

toute haulteur ; il en est plus , desquelles on peult descendre , sans tumber. Bien me semble il que nous la faisons trop valoir ; et trop valoir aussi la resolution de ceulx que nous avons ou veu ou ouï dire l'avoir mesprisee , ou s'en estre desmis de leur propre desseing : son essence n'est pas si evidemment comode , qu'on ne la puisse refuser sans miracle. Je treuve l'effort bien difficile à la souffrance des maulx ; mais au contentement d'une mediocre mesure de fortune , et fuyte de la grandeur , i'y treuve fort peu d'affaires : c'est une vertu , ce me semble , où moy , qui ne suis qu'un oyson , arriverois sans beaucoup de contention ; que doibvent faire ceulx qui mettroient encores en consideration la gloire qui accompaigne ce refus , auquel il peult escheoir plus d'ambition qu'au desir mesme et iouissance de la grandeur ? d'autant que l'ambition ne se conduit iamais mieulx selon soy , que par une voye esgaree ¹ et inusitee.

I'aiguise mon courage vers la patience ; ie

¹ *Détournée.*—C.

l'affoiblis vers le desir : autant ay ie à souhaiter qu'un aultre , et laisse à mes souhaits autant de liberté et d'indiscretion ; mais pourtant, si ne m'est il iamais advenu de souhaiter ny empire ny royauté, ny l'eminence de ces hautes fortunes et commandresses : ie ne vise pas de ce costé là ; ie m'aime trop. Quand ie pense à croistre, c'est bassement d'une accroissance contraincte et couarde , proprement pour moy, en resolution, en prudence, en santé, en beauté, et en richesses encores ; mais ce credit, cette auctorité si puissante, foule mon imagination, et, tout à l'opposite de l'aultre ¹ m'aiderois à l'adventure mieulx deuxiesme ou troisesme à Perigueux, que premier à Paris, au moins, sans mentir, mieulx troisesme à Paris, que premier en charge. Je ne veulx ny debattre avecques un huissier de porte ², miserable incogneu ; ny faire fendre, en adoration, les presses où ie passe. Je suis duiet

¹ De Jules César. Voyez sa *Vie* par PLUTARQUE, c. 3, de la traduction d'Amyot.—C.

² Sous-entendez *comme un*.

à un estage moyen, comme par mon sort, aussi par mon goust; et ay montré, en la conduite de ma vie et de mes entreprises, que i'ay plustost fuy, qu'aultrement ¹, d'eniamber par dessus le degré de fortune auquel Dieu logea ma naissance : toute constitution naturelle est pareillement iuste et aysee. I'ay ainsi l'ame poltronne, que ie ne mesure pas la bonne fortune selon sa hauteur; ie la mesure selon sa facilité.

¶ Mais si ie n'ay point le cœur gros assez, ie l'ay à l'équipollent ² ouvert, et qui m'ordonne de publier hardiement sa foiblesse. Qui me donneroit à conferer la vie de L. Thorius Balbus, galant homme, beau, sçavant, sain, entendu et abondant en toute sorte de commoditez et plaisirs, conduisant une vie tranquille et toute sienne, l'ame bien preparee contre la mort, la superstition, les douleurs, et autres encombriers ³ de l'humaine necessité, mourant enfin en bat-

¹ *Que désiré.*

² *Par équivalent, en récompense.—E. J.*

³ *Encombremens, misères.—E. J.*

taille, les armes en la main, pour la deffense de son païs, d'une part ; et d'aulture part, la vie de M. Regulus, ainsi grande et haultaine que chascun la cognois, et sa fin admirable : l'une sans nom, sans dignité ; l'aulture exemplaire et glorieuse à merveilles : i'en dirois certes ce qu'en dict Cicero ¹, si ie sçavois aussi bien dire que luy. Mais s'il me les falloit coucher ² sur la mienne, ie dirois aussi que la premiere est autant selon ma portee, et selon mon desir que ie conforme à ma portee, comme la seconde est loing au delà : qu'à cette cy ie ne puis advenir ³, que par veneration : i'adviendrois volontiers à l'aulture, par usage.

Retournons à nostre grandeur temporelle d'où nous sommes partis. Je suis desgousté

¹ Cicéron, de qui Montaigne a emprunté ce parallèle entre Thorius et Régulus, donne hautement la préférence à Régulus. *De Finib. bon. et mal.* l. 2, c. 20.—C.

² Comparer à la mienne.—E. J.

³ Advenir a ici le même sens d'atteindre que le mot *aveindre*, page 2, et vient également du latin *advenire*.—E. J.

de maistrise, et active et passive. Otanez, l'un des sept qui avoient droict de pretendre au royaume de Perse, print un party que i'eusse prins volontiers : c'est qu'il quita à ses compagnons son droict d'y pouvoir arriver par eslection ou par sort, pourveu que luy et les siens¹ vecussent en cet empire hors de toute subiection et maistrise, sauf celle des loix antiques et y eussent toute liberté qui ne porteroit preiudice à icelles : impatient de commander, comme d'estre commandé².

Le plus aspre et difficile mestier du monde, à mon gré, c'est faire dignement le roy. L'excuse plus de leurs faultes qu'on ne faict communement, en consideration de l'horrible poids de leur charge, qui m'estonne : il est difficile de garder mesure à une puissance si desmesuree; si est ce que c'est, envers ceulx mesme qui sont de moins excellente nature,

¹ HÉRODOTE, l. 3.—C.

² *Ayant autant d'aversion à commander, qu'à être commandé. C'est à quoi revient ce que dit Montaigne au commencement de ce paragraphe, qu'il est dégoûté de maîtrise, et active et passive.—C.*

une singulière incitation à la vertu d'estre logé en tel lieu où vous ne faciez aucun bien qui ne soit mis en registre et en compte; et où le moindre bienfaire porte sur tant de gents, et où vostre suffisance, comme celle des prescheurs, s'adresse principalement au peuple, iuge peu exact, facile à piper, facile à contenter. Il est peu de choses ausquelles nous puissions donner le iugement sincere, parce qu'il en est peu ausquelles, en quelque façon, nous n'ayons particulier interest. La superiorité et inferiorité, la maistrise et la subiection, sont obligees à une naturelle envie et contestation; il fault qu'elles s'entrepillent perpetuellement. Je ne crois ny l'une, ny l'autre, des droicts de sa compaignie; laissons en dire à la raison, qui est inflexible et impassible, quand nous en pourrons finer¹. Je feuilletois, il n'y a pas

¹ *Quand nous pourrons en disposer.*—Finer, vieux mot qui signifie trouver. On ne peut finer de luy, Hic gravatè sui copiam facit. NICOT. *Le Roy*, dit Comines en parlant de Louis XI, *envoya au Roy d'Angleterre trois cents chariots de vin, des meilleurs qu'il fût possible de finer.* L. 4, c. 9.—C.—Finer signifie pro-

un mois, deux livres escossois ¹ se combattants sur ce subiect : le populaire rend le roy de pire condition qu'un charretier; le monarchique le loge quelques brasses au-dessus de Dieu, en puissance et souveraineté.

Or, l'incommodité de la grandeur, que j'ay prins icy à remarquer par quelque occasion qui vient de m'en advertir, est cette cy : Il n'est, à l'adventure, rien plus plaisant au commerce des hommes que les essays que nous faisons les uns contre les aultres, par ialousie d'honneur et de valeur, soit aux exercices du corps ou de l'esprit, ausquels la grandeur souveraine n'a aucune vraye part. A la verité, il m'a semblé souvent qu'à force de respect on y traicte les princes desdaigneusement et iniurieusement; car, ce de quoy ie m'offensois infiniment en mon enfance, que ceulx qui s'exerceoient avecques moy espargnassent de s'y employer à bon escient, pour me trouver indigne contre qui

prement trouver la fin, mettre à fin, venir à fin, à bout de trouver.—E. J.

¹ *Deux livres d'auteurs écossais.*—E. J.

ils s'efforceassent, c'est ce qu'on veoid leur advenir tous les iours, chascun se trouvant indigne de s'efforcer contre eulx : si on reconnoist qu'ils ayent tant soit peu d'affection à la victoire, il n'est celuy qui ne travaille à la leur prester, et qui n'aime mieulx trahir sa gloire, que d'offenser la leur; on n'y employe qu'autant d'effort qu'il en fault pour servir à leur honneur. Quelle part ont ils à la meslee, en laquelle chascun est pour eulx? Il me semble veoir ces paladins du temps passé, se presentants aux ioustes et aux combats avecques des corps et des armes faees ¹. Crisson ², courant contre Alexandre, se feignit en la course : Alexandre l'en tansa; mais il luy en devoit faire donner le fouet. Pour cette consideration, Carneades disoit ³:

¹ *Des armes fées, enchantées.*—C.

² Cet homme, qui se laissa vaincre à la course par Alexandre, est nommé par Plutarque (dans son traité, *Comment on pourra discerner le flatteur d'avec l'ami*, c. 15). *Crisson* d'Himère, et non pas *Brisson*, que j'ai trouvé dans toutes les éditions de Montaigne que j'ai pu consulter.—C.

³ PLUTARQUE, *même traité.*—C.

« que les enfants des princes n'apprennent rien à droict, qu'à manier des chevaulx; d'autant qu'en tout aultre exercice, chascun flechit soubs eulx, et leur donne gaigné: mais un cheval, qui n'est ny flatteur ny cortisan, verse le fils du roy par terre, comme il feroit le fils d'un crocheteur. » Homere a esté contrainct de consentir que Venus feust blecée au combat de Troye, une si douce sainte et si delicate, pour luy donner du courage et de la hadiesse, qualitez qui ne tumbent aucunement en ceulx qui sont exempts de dangier: on faict courroucer, craindre, fuyr les dieux, s'enialouser, se douloir, et se passionner, pour les honorer des vertus qui se bastissent entre nous de ces imperfections. Qui ne participe au hazard et à la difficulté, ne peult pretendre interest à l'honneur et plaisir qui suyt les actions hazardeuses. C'est pitié, de pouvoir tant, qu'il advienne que toutes choses vous cedent: vostre fortune reiecte trop loing de vous la societé et la compaignie; elle vous plante trop à l'escart. Cette aysance et lasche facilité de faire tout baisser soubs soy, est

ennemie de toute sorte de plaisir : c'est glisser, cela; ce n'est pas aller : c'est dormir; ce n'est pas vivre. Concevez l'homme accompagné d'omnipotence ¹, vous l'abysmez : il faut qu'il vous demande, par aulmosne, de l'empeschement et de la resistance; son estre et son bien en est indigence. Leurs bonnes qualitez ² sont mortes et perdues, car elles ne se sentent que par comparaison, et on les en met hors : ils ont peu de cognoissance de la vraye louange, estants battus d'une si continuelle approbation et uniforme. Ont ils affaire au plus sot de leurs subiects? ils n'ont aucun moyen de prendre advantage sur luy : en disant, « c'est pour ce qu'il est mon roy, » il luy semble avoir assez dict qu'il a presté la main à se laisser vaincre. Cette qualité estouffe et consomme les aultres qualitez vrayes et essentielles, elles sont enfoncées dans la royauté; et ne leur laisse ³, à eulx faire va-

¹ *De toute-puissance.*—E. J.

² *Des bonnes qualités des princes.*—C.

³ *Cette qualité, dis-je, ne laisse aux rois, pour se faire valoir, que les actions qui la touchent et l'inté-*

loir, que les actions qui la touchent directement et qui luy servent, les offices de leur charge : c'est tant estre roy, qu'il n'est que par là. Cette lueur estrangiere qui l'environne, le cache et nous le desrobbe; nostre veue s'y rompt et s'y dissipe, estant remplie et arrestee par cette forte lumiere. Le senat ordonna le prix d'eloquence à Tibere : il le refusa, n'estimant pas que d'un iugement si peu libre, quand bien il eust esté veritable, il s'en peust ressentir ¹. Comme on leur cede tous avantages d'honneur, aussi conforte lon et auctorise les defaults et vices qu'ils ont, non seulement par approbation, mais aussi par imitation. Chascun des suyvants d'Alexandre portoit, comme luy, la teste à costé ²; et les flateurs ³ de Dionysius s'entreheurtoient en sa presence, pouloient et versoient ce qui se rencontroit à leurs pieds,

ressent directement; savoir, les offices de leur charge.

— C.

¹ *Prévaloir.*—C.

² *De côté.* Voyez PLUTARQUE, *De la différence entre le flatteur et l'ami*, c. 8.—C.

³ *Id. ibid.*

pour dire qu'ils avoient la veue aussi courte que luy. Les grevéures¹ ont aussi par fois servi de recommandation et faveur : i'en ay veu la surdité en affectation ; et parce que le maistre haïssoit sa femme, Plutarque² a veu les cortisans repudier les leurs qu'ils aimoient : qui plus est, la paillardise s'en est veue en credit, et toute dissolution, comme aussi la desloyauté, les blasphemes, la cruauté, comme l'heresie, comme la superstition, l'irreligion, la mollesse, et pis, si pis il y a ; par un exemple encores plus dangereux que celuy des flateurs de Mitridates³, qui, d'autant que leur maistre pretendoit à l'honneur de bon medecin, luy portoient à inciser et cauteriser leurs membres, car ces aultres souffrent cauteriser leur ame, partie plus delicate et plus noble. Mais pour achever par où i'ay commencé, Adrian l'empereur debattant avec le philosophe Favorinus de

¹ *Les hernies.*—E. J.

² PLUTARQUE, *De la différence entre le flatteur et l'ami*, c. 8.—C.

³ *Id. ibid.*

l'interpretation de quelque mot, Favorinus luy en quita bientost la victoire : ses amis se plaignants à luy : « Vous vous moquez ¹, fait il; voudriez vous qu'il ne feust pas plus sçavant que moy, lui qui commande à trente legions? » Auguste ² escrivit des vers contre Asinius Pollio : « Et moy, dict Pollio, ie me tais; ce n'est pas sagesse d'escrire à l'envy de celuy qui peult proscrire : » et avoient raison; car Dionysius ³, pour ne pouvoir egualer Philoxenus en la poësie, et Platon ⁴ en discours, en condamna l'un aux carrieres, et envoya vendre l'aulture esclave en l'isle d'Egine.

¹ ÆL. SPARTIANI *Adrianus Cæsar.*—C.

² MACROB. *Saturn.* l. 2, c. 4.—C.

³ DIODORE DE SICILE, l. 11, c. 2.—C.

⁴ *Id.*, l. 15, c. 2; et DIÏG. LAERCE, *Vie de Platon*, l. 3, segm. 18, 19.—C.

CHAPITRE VIII¹.

DE L'ART DE CONFERER.

Sommaire. En punissant les coupables, on ne peut avoir qu'un but, c'est d'empêcher les autres hommes de tomber dans les mêmes fautes. C'est ainsi que l'aveu que Montaigne fait de ses erreurs, doit servir à corriger les autres. — Mais où l'esprit se forme, se corrige le plus, c'est, selon notre moraliste, dans la conversation : cet exercice lui paroît plus instructif que l'étude des livres. D'abord on y apprend à supporter la sottise et la contradiction. Montaigne écoutoit

¹ Il n'y a presque pas de page, dans ce chapitre, qui n'offre des vues et des réflexions fines, ingénieuses et solides. C'est un des plus pleins et des plus utiles qu'il y ait dans tout le livre de Montaigne. Je n'y trouve qu'un seul endroit que je voudrois retrancher : c'est celui où il dit qu'il semble excusable s'il *accepte plutôt le nombre impair, et le jeudi au prix du vendredi*, etc. Il appelle, il est vrai, ces ridicules superstitions des *révasseries*; mais je suis fâché qu'une tête aussi bien faite les adopte, tout en

patiemment des propositions absurdes, les plus folles opinions, parce qu'il connoissoit la foiblesse de l'esprit humain. La contradiction aiguise l'esprit et aide quelquefois à trouver la vérité. Dans la discussion, il faut mettre non de la subtilité ou de la force, mais de l'ordre. — C'est une grande foiblesse dans un homme, que de ne pouvoir souffrir les sottises des autres hommes. Ne se trompe-t-il point souvent, en les croyant des sottises? Est-il assez sûr de son propre jugement? Quelle influence ont sur nos opinions les objets extérieurs : la gravité d'un personnage, son costume, sa fortune, etc., tout cela donne du poids aux sottises qu'il débite. Mais pourquoi seroient-ils plus instruits, plus éclairés que les autres? C'est le hasard qui distribue les rangs, qui donne les places. Pour juger des grands, voyez ceux que la fortune fait

les traitant de chimères. *Toutes telles rêvasseries, dit-il, méritent au moins qu'on les écoute : où l'un plat est vuide en la balance, il laisse vaciller l'autre sous les songes d'une vieille.* Cette excuse n'est pas digne d'un philosophe qui ne doit laisser entrer dans sa tête que des idées mûrement réfléchies; qui doit savoir que, s'il n'est point de vérités isolées et stériles, il n'y a point d'erreurs indifférentes. Telle vérité, comme telle erreur, une fois admise, en suppose et en produit nécessairement d'autres.—N.

tomber de leur rang élevé : comme ils paroissent au dessous du médiocre, lorsqu'ils ne sont plus entourés d'un éclat imposant. — Quelques maximes sur l'art de converser : comment on peut reconnoître la capacité ou l'incapacité de l'homme avec qui l'on converse ; employer quelquefois les reparties vives et hardies ; éviter les jeux de mains, etc., etc. — Digression sur le génie de Tacite. Montaigne examine si cet historien a bien jugé les empereurs, les grands personnages. Il le blâme de ce qu'il s'est excusé d'avoir parlé, dans son histoire, de ce qu'il avoit fait lui-même étant en place. N'étoit-ce pas une nécessité de tout dire ? — Pour Montaigne, non seulement il ne craint point de parler de lui-même, mais il aime à ne parler que de lui.

Exemples : Platon ; Caton ; un joueur de lyre. — Socrate ; Antisthène ; Démocrite ; Alcibiade ; Héraclite ; Myson. — Platon ; Mégabyces et Apelle ; les Carthaginois ; le perse Sciramnès ; Mélanthius et Denys ; les Mexicains. — Hégésias ; Cyrus et Chrysanthes ; Philippes de Commines ; Cicéron. — Tacite ; Sénèque ; Pompée ; Tibère.

C'EST un usage de nostre iustice, d'en condamner aucuns pour l'avertissement des autres. De les condamner parce qu'ils ont

faillie, ce seroit bestise, comme dict Platon¹, car ce qui est faict ne se peult desfaire; mais c'est à fin qu'ils ne faillent plus de mesme, ou qu'on fuye l'exemple de leur faulte : on ne corrige pas celuy qu'on pend; on corrige les aultres par luy. Je fois de mesme : mes erreurs sont tantost naturelles, incorrigibles et irremediabiles; mais ce que les honnestes hommes proufitent au public en se faisant imiter, ie le proufiteray à l'adventure à me faire eviter;

Nonne vides Albi ut malè vivat filius? utque
Barrus inops? magnum documentum ne patriam
rem
Perdere quis velit²;

publiant et accusant mes imperfections, quelqu'un apprendra de les craindre. Les parties que i'estime le plus en moy, tirent

¹ *Traité des Loix*, l. 11.

² Voyez-vous le fils d'Albus? quelle peine il a à vivre! Voyez-vous la misère de Barrus? Ces exemples doivent nous apprendre à ne pas dissiper notre patrimoine. *HOR. sat. 4, l. 1, v. 109.*

plus d'honneur de m'accuser, que de me recommander : voilà pourquoy i'y retombe, et m'y arreste plus souvent. Mais quand tout est compté, on ne parle iamais de soy, sans perte : les propres condamnations sont toujours accrues ; les louanges , mescrues. Il en peut estre aucuns de ma complexion , qui m'instruis mieulx par contrariété que par similitude , et par fuyte que par suyte : à cette sorte de discipline regardoit le vieux Caton , quand il dict « que les sages ont plus à apprendre des fols , que les fols des sages ; » et cet ancien ioueur de lyre , que Pausanias recite avoir accoustumé contraindre ses disciples d'aller ouïr un mauvais sonneur, qui logeoit vis à vis de luy, où ils apprinsent à haïr ses desaccords et faulses mesures : l'horreur de la cruauté me reiecte plus avant en la clemence, qu'aucun patron de clemence ne me sçauroit attirer ; un bon escuyer ne redresse pas tant mon assiette, comme faict un procureur, ou un venitien, à cheval ; et une mauvaise façon de langage

¹ Voyez sa *Vie* par PLUTARQUE, c. 4.—C.

reformé mieulx la mienne, que ne faict la bonne. Touts les iours, la sotte contenance d'un aultre m'advertit et m'advise : ce qui point, touche et esveille mieulx que ce qui plaist. Ce temps n'est propre qu'à nous amender à reculons ; par disconvenance plus, que par convenance ; par difference, que par accord. Estant peu apprins par les bons exemples, ie me sers des mauvais, desquels la leçon est ordinaire : ie me suis efforcé de me rendre autant agreable, comme i'en voyois de fascheux ; aussi ferme, que i'en voyois de mols ; aussi doux, que i'en voyois d'aspres ; aussi bon, que i'en voyois de meschants : mais ie me proposois des mesures invincibles.

Le plus fructueux et naturel exercice de nostre esprit, c'est, à mon gré, la conference : i'en treuve l'usage plus doux que d'aulcune aultre action de nostre vie ; et c'est la raison pourquoy, si i'estois asture forcé de choisir, ie consentirois plustost, ce crois ie, de perdre la veue, que l'ouïr ou le parler. Les Atheniens, et encores les Romains, conservoient en grand honneur cet

exercice en leurs academies : de nostre temps, les Italiens en retiennent quelques vestiges, à leur grand proufit, comme il se veoid par la comparaison de nos entendements aux leurs. L'estude des livres, c'est un mouvement languissant et foible qui n'eschauffe point : au lieu que la conference apprend, et exerce, en un coup. Si ie confere avecques une ame forte et un roide iousteur, il me presse les flancs, me picque à gauche et à dextre; ses imaginations eslancent les miennes : la ialousie, la gloire, la contention, me poulsent et rehaultent au dessus de moy mesme; et l'unisson est qualité du tout ennuyeuse en la conference. Mais comme nostre esprit se fortifie par la communication des esprits vigoureux et reglez, il ne se peult dire combien il perd et s'abastardit par le continuel commerce et frequentation que nous avons avecques les esprits bas et maladifs : il n'est contagion qui s'espande comme celle là; ie sçais par assez d'experience combien en vault l'aulne. I'aime à contester et à discourir; mais c'est avecques peu d'hommes, et pour moy : car de

servir de spectacle aux grands, et faire à l'envy parade de son esprit et de son caquet, ie treuve que c'est un mestier tresmesseant à un homme d'honneur.

La sottise est une mauvaise qualité; mais de ne la pouvoir supporter, et s'en despiter et ronger, comme il m'advient, c'est une aultre sorte de maladie qui ne doibt gueres à la sottise en importunité; et est ce qu'à present ie veulx accuser du mien. I'entre en conference et en dispute avecques grande liberté et facilité, d'autant que l'opinion treuve en moy le terrain mal propre à y penetrer et y poulser de haultes racines : nulles propositions ne m'estonnent, nulle creance ne me blece, quelque contrariété qu'elle aye à la mienne; il n'est si frivole et si extravagante fantasie qui ne me semble bien sortable à la production de l'esprit humain. Nous aultres, qui privons nostre iugement du droict de faire des arrests, regardons mollement les opinions diverses; et si nous n'y prestons le iugement, nous y prestons ayseement l'aureille. Où l'un plat est vuide du tout en la balance, ie laisse vaciller l'aultre

soubs les songes d'une vieille; et me semble estre excusable si i'accepte plustost le nombre impair; le ieudy, au prix du vendredy; si ie m'aime mieulx douziesme ou quatorziesme, que treiziesme, à table; si ie veois plus volontiers un lievre costoyant que traversant mon chemin, quand ie voyage; et donne plustost le pied gauche que le droict à chausser. Toutes telles ravasseries, qui sont en credit autour de nous, meritent au moins qu'on les escoute : pour moy, elles emportent seulement l'inanité, mais elles l'emportent. Encores sont, en poids, les opinions vulgaires et casuelles aultre chose que rien, en nature; et qui ne s'y laisse aller iusques là, tombe à l'adventure au vice de l'opiniastreté, pour eviter celuy de la superstition. Les contradictions doncques des iugements ne m'offensent ny m'alterent, elles m'esveillent seulement et m'exercent. Nous fuyons la correction : il s'y faudroit presenter et produire, notamment quand elle vient par forme de conference, non de regence. A chasque opposition, on ne regarde pas si elle est iuste; mais, à tort ou à

droict, comment on s'en desfera : au lieu d'y tendre les bras, nous y tendons les griffes. Je souffrirois estre rudement heurté par mes amis : « Tu es un sot; tu resves. » L'aime, entre les galants hommes, qu'on s'exprime courageusement; que les mots aillent où va la pensee : il nous fault fortifier l'ouïe, et la durcir contre cette tendreur du son cerimonieux des paroles. L'aime une societé et familiarité forte et virile; une amitié qui se flatte en l'aspreté et vigueur de son commerce, comme l'amour aux morsures et aux esgratigneures sanglantes : elle n'est pas assez vigoreuse et genereuse, si elle n'est querelleuse, si elle est civilisee et artiste, si elle craint le hurt, et a ses allures contraintes : *Neque enim disputari, sine reprehensione, potest*². Quand on me contrarie, on esveille mon attention, non pas ma cholere; ie m'avance vers celuy qui me

¹ Le heurt, c'est-à-dire le choc.—E. J.

² Car on ne sauroit disputer sans condamner le sentiment de son adversaire. Cic. de Finib. bon. et mal. l. 1, c. 8.

contredict, qui m'instruit : la cause de la verité debvroit estre la cause commune à l'un et à l'autre. Que respondra il? la passion du courroux luy a desia frappé le iugement; le trouble s'en est saisi avant la raison. Il seroit utile qu'on passast par gageure la decision de nos disputés; qu'il y eust une marque materielle de nos pertes, à fin que nous en teinssiions estat; et que mon valet me peust dire : « Il vous cousta l'annee passee cent escus, à vingt fois, d'avoir esté ignorant et opiniastre. » Je festoye et caresse la verité en quelque main que ie la treuve, et m'y rends alaigrement, et luy tends mes armes vaincues, de loing que ie la veois approcher; et, pourveu qu'on n'y procede point d'une trongne ¹ trop imperieusement magistrale, ie prends plaisir à estre reprins, et m'accommode aux accusateurs, souvent plus par raison de civilité, que par raison d'amendement, aimant à gratifier et à nourrir la liberté de m'advertir, par la facilité de ce-

¹ *D'une trongne, c'est-à-dire d'une mine arrogante et trop, etc.—E. J.*

der; ouy, à mes despens. Toutesfois il est, certes, malaysé d'y attirer les hommes de mon temps : ils n'ont pas le courage de corriger, parce qu'ils n'ont pas le courage de souffrir à l'estre; et parlent tousiours avec dissimulation en presence les uns des aultres. Je prends si grand plaisir d'estre iugé et cogneu, qu'il m'est comme indifferent en quelle des deux formes ie le sois; *mon imagination* se contredict elle mesme si souvent et condamne, que ce m'est tout un qu'un aultre le face, veu principalement que ie ne donne à sa reprehension que l'auctorité que ie veulx : mais ie romps paille avec celuy qui se tient si hault à la main, comme i'en cognois quelqu'un qui plaint son advertissement s'il n'en est creu, et prend à iniure si on estrive à le suyvre. Ce que Socrates recueilloit², tousiours riant, les contradictions qu'on faisoit à son discours, on pourroit dire que sa force en estoit cause; et que l'avantage ayant à tumber certainement de son

¹ *Si l'on fait difficulté de, etc.*—C.

² *Accueilloit, recevoit.*—E. J.

costé, il les acceptoit comme matiere de nouvelle victoire. Toutesfois, nous voyons, au rebours, qu'il n'est rien qui nous y rende le sentiment si delicat, que l'opinion de la preeminence, et le desdaing de l'adversaire : et que, par raison, c'est au foible plustost d'accepter de bon gré les oppositions qui le redressent et rabillent. Je cherche, à la verité, plus la frequentation de ceulx qui me gourment, que de ceulx qui me craignent : c'est un plaisir fade et nuisible d'avoir affaire à gens qui nous admirent et facent place; Antisthenes¹ commanda à ses enfans « de ne sçavoir iamais gré ny grace à un homme qui les louast. » Je me sens bien plus fier de la victoire que ie gaigne sur moy, quand, en l'ardeur mesme du combat, ie me fois plier soubz la force de la raison de mon adversaire, que ie ne me sens gré de la victoire que ie gaigne sur luy par sa foiblesse : enfin, ie receois et advoue toute sorte d'attainctes qui sont de droict fil, pour foibles qu'elles soient; mais ie suis par trop impatient de

¹ PLUTARQUE, *De la mauvaise honte*, c. 12.—C.

celles qui se donnent sans forme. Il me chault peu de la matiere, et me sont les opinions unes, et la victoire du subiect à peu prez indifferente. Tout un iour ie conteste-ray paisiblement, si la conduite du debat se suyt avecques ordre : ce n'est pas tant la force et la subtilité que ie demande, comme l'ordre; l'ordre qui se veoid tous les iours aux altercations des bergers et des enfants de boutique, iamais entre nous : s'ils se destractent, c'est en incivilité; si faisons nous bien : mais leur tumulte et impatience ne les desvoye pas de leur theme¹, leur propos suyt son cours; s'ils previennent l'un l'autre, s'ils ne s'attendent pas, au moins ils s'entendent. On respond tousiours trop bien pour moy, si on respond à ce que ie dis : mais, quand la dispute est troublee et desreglee, ie quite la chose, et m'attache à la forme avecques despit et indiscretion; et me iecte à une façon de debattre, testue, malicieuse et imperieuse, de quoy i'ay à rougir aprez. Il est impossible de traicter de bonne

¹ *Du sujet de leur dispute.—C.*

foy avecques un sot; mon iugement ne se corrompt pas seulement à la main d'un maistre si impetueux, mais aussi ma conscience.

Nos disputes debvroient estre deffendues et punies comme d'autres crimes verbaux : quel vice n'esveillent elles et n'amoncellent, tousiours regies et commandees par la cholere? Nous entrons en inimitié, premiere-ment contre les raisons; et puis, contre les hommes. Nous n'apprenons à disputer que pour contredire : et chascun contredisant et estant contredit, il en advient que le fruit du disputer, c'est perdre et aneantir la verité. Ainsi Platon¹, en sa republique, prohibe cet exercice aux esprits ineptes et mal nays. A quoy faire vous mettez vous en vöye de quester ce qui est, avecques celuy qui n'a ny pas, ny allure qui vaille? On ne faict point tort au subiect, quand on le quite pour veoir du moyen de le traicter; ie ne dis pas moyen scholastique et artiste², ie dis moyen naturel, d'un sain entendement. Que sera ce

¹ *De la République*, l. 7, vers la fin.—C.

² *Et artificiel, savant.*—E. J.

enfin? l'un va en orient, l'autre en occident; ils perdent le principal, et l'escartent dans la presse des incidents : au bout d'une heure de tempeste, ils ne savent ce qu'ils cherchent; l'un est bas, l'autre hault, l'autre costier¹; qui se prend à un mot et une similitude; qui ne sent plus ce qu'on luy oppose, tant il est engagé en sa course, et pense à se suyvre, non pas à vous; qui, se trouvant foible de reins, craint tout, refuse tout, mesle dez l'entree et confond le propos, ou, sur l'effort² du debat, se mutine à se taire tout plat, par une ignorance despite, affectant un orgueilleux mespris, ou une sottement modeste fuyte de contention : pourveu que cettuy cy frappe, il ne s'enquiert pas combien il se descouvre; l'autre compte ses mots, et les poise pour raisons; celuy là n'y

¹ *L'autre à côté.*—E. J.

² *Sur le fort du débat.* C'est comme on parle aujourd'hui, et qu'on a peut-être toujours parlé, Montaigne ayant été trompé par la prononciation gasconne, qui confond à tout moment l'e féminin, presque muet et obscur, avec l'e masculin, dont le son est clair et bien marqué.—C.

employe que l'avantage de sa voix et de ses poulmons; en voylà un qui conclud contre soy mesme; et cettuy cy qui vous assourdit de pefaces et digressions inutiles; cet aultre s'arme de pures iniures¹, et cherche une querelle d'Allemaigne, pour se desfaire de la societé et conference d'un esprit qui presse le sien; ce dernier ne veoid rien en la raison, mais il vous tient assiegé sur la closure dialectique de ses clauses, et sur les formules de son art.

Or, qui n'entre en desfiance des sciences, et n'est en doubte s'il s'en peult tirer quelque solide fruict au besoing de la vie, à considerer l'usage que nous en avons? *nihil sanantibus litteris*². Qui a pris de l'entende-

¹ Montaigne ajoutoit ici : « Aimant mieulx estre
« en querelle qu'en dispute, se trouvant plus fort de
« poings que de raisons, se fiant plus de son poing
« que de sa langue, ou aimant mieulx ce der par le
« corps que par l'esprit; et cherche, etc. » Mais il a rayé cette addition sur l'exemplaire corrigé, où elle est néanmoins très-lisible, n'étant effacée que par un seul trait horizontal.—N.

² De ces lettres, qui ne guérissent de rien. SENECA. epist. 59.

ment en la logique? où sont ses belles promesses? *nec ad meliùs vivendum, nec ad commodiùs disserendum*¹. Veoid on plus de barbouillage au caquet des harengieres, qu'aux disputes publiques des hommes de cette profession? I'aimerois mieulx que mon fils apprint aux tavernes à parler, qu'aux escholes de la parlerie. Ayez un maistre ez arts, conferez avecques luy; que ne nous faict il sentir cette excellence artificielle, et ne ravit les femmes et les ignorants comme nous sommes, par l'admiration de la fermeté de ses raisons, de la beauté de son ordre? que ne nous domine il et persuade comme il veut? un homme si avantageux en *matiere* et en conduite, pourquoy mesle il à son escrime les iniures, l'indiscretion et la rage? Qu'il oste son chapperon, sa robbe et son latin, qu'il ne batte pas nos aureilles d'Aristote tout pur et tout crud, vous le prendrez

¹ Elle n'enseigne ni à mieux vivre, ni à mieux raisonner. Cic. *de Finib.* l. 1, c. 19.—C'est ce qu'Épique pensoit de la dialectique des stoïciens, au rapport de Cicéron.—C.

pour l'un d'entre nous, ou pis. Il me semble de cette implication et entrelaceure du langage par où ils nous pressent, qu'il en va comme des ioueurs de passepasse ; leur souplesse combat et force nos sens, mais elle n'esbransle aucunement nostre creance : hors ce bastelage, ils ne font rien qui ne soit commun et vil ; pour estre plus sçavants, ils n'en sont pas moins ineptes. J'aime et honnore le sçavoir, autant que ceulx qui l'ont ; et, en son vray usage, c'est le plus noble et puissant acquest des hommes ; mais, en ceulx là (et il en est un nombre infini de ce genre), qui en establissent leur fondamentale suffisance et valeur, qui se rapportent de leur entendement à leur memoire, *sub alienâ umbrâ latentés*¹, et ne peuvent

¹ qui se tapissent sous l'ombre estrangiere. SENEC. epist. 33. — Cette traduction est de Montaigne, et se trouve à la marge de son exemplaire : il ajoutoit même ce que Sénèque dit auparavant, *nunquàm auctores, semper interpretes* : « iamaïs aucteurs, tonsiours traducteurs. » Mais, et la traduction du premier passage, et le texte du second, sont rayés sur ce même exemplaire. — N.

rien que par livre; ie le hais, si ie l'ose dire, un peu plus que la bestise. En mon pays, et de mon temps, la doctrine amende assez les bourses, nullement les ames : si elle les rencontre mousses, elle les aggrave et suffoque, masse crue et indigeste; si desliees, elle les purifie volontiers, clarifie et subtilise iusques à l'exinanition¹. C'est chose de qualité à peu prez indiffente; tresutile accessoire à une ame bien nee, pernicious à une aultre ame, et dommageable; ou plustost, chose de tresprecieux usage, qui ne se laisse pas posseder à vil prix : en quelque main c'est un sceptre; en quelque aultre, une marotte.

Mais suyvons. Quelle plus grande victoire attendez vous, que d'apprendre à vostre enemy qu'il ne vous peult combattre? Quand vous gaignez l'avantage de vostre proposition, c'est la verité qui gaigne; quand vous gaignez l'avantage de l'ordre et de la conduite, c'est vous qui gaignez. Il m'est advis que, en Platon et en Xenophon, Socrates dispute plus en faveur des disputants que en

¹ *Jusqu'à l'inanition, l'épuisement.* — E. J.

faveur de la dispute, et pour instruire Euthydemus et Protagoras de la cognoissance, de leur impertinence, plus que de l'impertinence de leur art : il empoigne la premiere matiere, comme celuy qui a une fin plus utile que de l'esclaircir ; à sçavoir, esclarcir les esprits qu'il prend à manier et exercer. L'agitation et la chasse est proprement de nostre gibbier : nous ne sommes pas excusables de la conduire mal et impertinemment ; de faillir à la prise, c'est aultre chose : car nous sommes nayz à quester la verité ; il appartient de la posseder, à une plus grande puissance ; elle n'est pas, comme disoit Democritus, cachee dans le fonds des abysmes, mais plustost eslevee en haulteur infinie en la cognoissance divine. Le monde n'est qu'une eschole d'inquisition : ce n'est pas à qui mettra dedans, mais à qui fera les plus belles courses. Autant peult faire le sot celuy qui dict vray, que celuy qui dict fauls ; car nous sommes sur la maniere, non sur la matiere, du dire. Mon humeur est de regarder

! *Pour chercher la verité.*—E. J.

autant à la forme qu'à la substance, autant à l'avocat qu'à la cause, comme Alcibiades ordonnoit qu'on feist; et tous les iours m'amuse à lire en des aucteurs, sans soing de leur science, y cherchant leur façon, non leur subiect: tout ainsi que ie poursuyv la communication de quelque esprit fameux, non pour qu'il m'enseigne, mais pour que ie le cognoisse, et que le cognoissant, s'il le vault, ie l'imité. Tout homme peult dire véritablement; mais dire ordonneement, prudemment et suffisamment, peu d'hommes le peuvent: par ainsi la faulseté qui vient d'ignorance, ne m'offense point; c'est l'ineptie. J'ay rompu plusieurs marchez qui m'estoient utiles, par l'impertinence de la contestation de ceulx avecques qui ie marchandois. Je ne m'esmeus pas une fois l'an des faultes de ceulx sur lesquels j'ay puissance; mais, sur le poinct de la bestise et opiniastreté de leurs allegations, excuses et deffenses asnieres et brutales, nous sommes tous les iours à nous en prendre à la gorge: ils n'entendent ny ce qui se dict ny pour quoy, et respondent de mesme; c'est pour

desesperer. Je ne sens heurter rudement ma teste que par une aultre teste; et entre plus-tost en composition avecques le vice de mes gents, qu'avec leur temerité, leur importunité, et leur sottise : qu'ils facent moins, pourveu qu'ils soient capables de faire; vous vivez en esperance d'eschauffer leur volonté: mais d'une souche, il n'y a ny qu'esperer, ny que iouir qui vaille.

Or quoy, si ie prends les choses aultrement qu'elles ne sont? Il peult estre : et pourtant 'i'accuse mon impatience, et tiens, premierement, qu'elle est egualement vicieuse en celuy qui a droict, comme en celuy qui a tort; car c'est tousiours un' aigreur tyrannique de ne pouvoir souffrir une forme diverse à la sienne; et puis, qu'il n'est, à la verité, point de plus grande fadeze et plus constante, que de s'esmouvoir et picquer des fadezes du monde, ny plus heteroclite; car elle nous formalise principalement contre nous : et ce philosophe du temps passé n'eust iamais eu faulte d'occasion à ses pleurs,

Et c'est pourquoi.

tant qu'il se feust consideré. Myson, l'un des sept sages, d'une humeur timonienne et democritienne, interrogé ¹, De quoy il rioit tout seul : « De ce mesme que ie ris tout seul, » respondit il. Combien de sottises dis ie et responds ie tous les iours, selon moy; et volontiers doncques combien plus frequentes selon aultruy? si ie m'en mords les levres, qu'en doibvent faire les aultres? Somme, il fault vivre entre les vivants, et laisser la riviere courre soubs le pont, sans nostre soing, ou, à tout le moins, sans nostre alteration. De vray, pourquoy, sans nous es-mouvoir, rencontrons nous quelque'un qui ayt le corps tortu et mal basty; et ne pouvons souffrir le rencontre d'un esprit mal rengé, sans nous mettre en cholere? cette vicieuse aspreté tient plus au iuge qu'à la faulte. Ayons tousiours en la bouche ce mot de Platon : « Ce que ie treuve mal sain, n'est ce pas pour estre moy mesme mal sain? ne suis ie pas moy mesme en coulpe? mon ad-

¹ DIOGÈNE LAERCE, *Vie de Myson*, l. 1, segm. 108.

vertissement se peult il pas renverser contre moy? » Sage et divin refrain, qui fouette la plus universelle et commune erreur des hommes. Non seulement les reproches que nous faisons les uns aux autres, mais nos raisons aussi et nos arguments et matieres controverses¹, sont ordinairement retorqueables à nous, et nous enferrons de nos armes : de quoy l'antiquité m'a laissé assez de graves exemples. Ce feut ingenieusement bien dict et bien à propos, par celuy qui l'inventa :

*Stercus cuique suum benè olet*².

Nos yeulx ne veoient rien en derriere : cent fois le iour, nous nous mocquons de nous sur le subiect de nostre voisin; et detestons en d'autres les defaults qui sont en nous plus clairement, et les admirons, d'une merveilleuse impudence et inadvertence. Encores hier ie feus à mesme de veoir un homme d'entendement et gentil personnage se moc-

¹ *Et matieres controversées, ou de controverses.*

— E. J.

² *Chacun aime l'odeur de son fumier. Proverbe latin.*

quant, aussi plaisamment que iustement, de l'inepte façon d'un aultre qui rompt la teste à tout le monde du registre de ses genealogies et alliances, plus de moitié faulses (ceux là se iectent plus volontiers sur tels sots propos qui ont leurs qualitez plus douteuses et moins seures); et luy, s'il eust reculé sur soy, se feust trouvé non gueres moins intemperant et ennuyeux à semer et faire valoir la prerogative de la race de sa femme. Oh! importune presumption, de laquelle la femme se veoid armee par les mains de son mary mesme! S'ils entendoient du latin, il leur faudroit dire :

*Agesis, hæc non insanit satis suâ sponte; instiga*¹.

Je n'entends pas que nul n'accuse, qui ne soit net; car nul n'accuseroit; voire ny net en mesme sorte de tache : mais i'entends que nostre iugement, chargeant sur un aultre, duquel pour lors il est question, ne nous espargne pas d'une interne et severe iuris-

¹ Courage! elle n'est pas assez folle d'elle-même; irrite encore sa folie. TERENT. *Andr.* act. 4, sc. 2, v. 9.

diction; c'est office de charité, que, qui ne peut oster un vice en soy, cherche ce neantmoins à l'oster en aultruy, où il peut avoir moins maligne et revesche semence. Ny ne me semble response à propos, à celuy qui m'advertit de ma faulte; dire qu'elle est aussi en luy. Quoy pour cela? tousiours l'advertissement est vray et utile. Si nous avons bon nez, nostre ordure nous debvroit plus puir, d'autant qu'elle est nostre: et Socrates est d'avis¹ que qui se trouveroit coupable, et son fils, et un estrangier, de quelque violence et iniure, debvroit commencer par soy à se presenter à la condamnation de la iustice, et implorer, pour se purger, le secours de la main du bourreau; secondement pour son fils, et dernièrement pour l'estrangier: si ce precepte prend le ton un peu trop hault; au moins² se doibt il presenter le premier à la punition, de sa propre conscience.

¹ C'est Platon qui lui fait dire cela dans le *Gorgias*, page 480, ed. Henr. Steph.—C.

² *Au moins qui se trouve coupable, doit-il se presenter.*—C.

Les sens sont nos propres et premiers iuges, qui n'apperçoivent les choses que par les accidents externes : et n'est pas merveille, si, en toutes les pieces du service de nostre société, il y a un si perpetuel et universel meslange de ceremonies et apparences superficielles; de façon que la meilleure et plus effectuelle part des polices consiste en cela. C'est tousiours à l'homme que nous avons affaire, duquel la condition est merveilleusement corporelle. Que ceulx qui nous ont voulu bastir ces annees passees un exercice de religion si contemplatif et immateriel, ne s'estonnent point s'il s'en treuve qui pensent qu'elle feust eschappee et fondue entre leurs doigts, si elle ne tenoit parmy nous comme marque, tiltre et instrument de division et de part, plus que par soy mesme. Comme en la conference, la gravité, la robbe et la fortune de celuy qui parle, donne souvent credit à des propos vains et ineptes; il n'est pas à presumer qu'un monsieur si suivy, si redoubté, n'aye au dedans quelque suffisance aultre que populaire; et qu'un homme à qui on donne

tant de commissions et de charges, si desdaigneux et si morguant, ne soit plus habile que cet aultre qui le salue de si loing, et que personne n'employe. Non seulement les mots, mais aussi les grimaces de ces gents là, se considerent et mettent en compte; chascuns s'appliquant à y donner quelque belle et solide interpretation. S'ils se rabbaissent à la conference commune, et qu'on leur presente aultre chose qu'approbation et reverence, ils vous assomment de l'auctorité de leur experience; ils ont ouï, ils ont veu, ils ont fait: vous estes accablé d'exemples. Je leur dirois volontiers, que le fruct de l'experience d'un chirurgien n'est pas l'histoire de ses pratiques et se souvenir qu'il a guari quatre empestez et trois goutteux, s'il ne sçait de cet usage tirer de quoy former son iugement, et ne nous sçait faire sentir qu'il en soit devenu plus sage à l'usage de son art: comme en un concert d'instruments, on n'oyt pas un luth, une espinette et la fleute; on oyt une harmonie en globe; l'assemblage et le fruct de tout cet amas. Si les voyages et les charges les ont amendez, c'est à la production

de leur entendement de le faire paroistre. Ce n'est pas assez de compter les experiences, il les fault poiser et assortir ; et les fault avoir digerees et alambiquees, pour en tirer les raisons et conclusions qu'elles portent. Il ne feut iamais tant d'historiens ; bon est il tousiours et utile de les ouïr, car ils nous fournissent tout plein de belles instructions et louables, du magasin de leur memoire ; grande partie, certes, au secours de la vie : mais nous ne cherchons pas cela pour cette heure, nous cherchons si ces recitateurs et recueilleurs sont louables eulx mesmes. Je hais toute sorte de tyrannie, et la parliere, et l'effectuelle : ie me bande volontiers contre ces vaines circonstances qui pipent nostre iugement par le sens ; et, me tenant au guet de ces grandeurs extraordinaires, ay trouvé que ce sont, pour le plus, des hommes comme les aultres :

Rarus enim fermé sensus communis in illâ
Fortunâ¹ :

¹ Le sens commun est rare dans le rang le plus élevé. Juv. sat. 8, v. 73.

A l'adventure les estime lon et apperçoit moindres qu'ils ne sont, d'autant qu'ils entreprennent plus, et se montrent plus : ils ne respondent point au faix qu'ils ont prins. Il fault qu'il y ait plus de vigueur et de pouvoir au porteur, qu'en la charge : celui qui n'a pas rempli sa force, il vous laisse deviner s'il a encores de la force au delà, et s'il a esté essayé iusques à son dernier poinct; celui qui succombe à sa charge, il découvre sa mesure et la foiblesse de ses espales : c'est pourquoy on veoid tant d'ineptes ames entre les sçavantes, et plus que d'autres; il s'en feust faict des bons hommes de menage, bons marchands, bons artisans; leur vigueur naturelle estoit taillee à cette proportion. C'est chose de grand poids que la science, ils fondent dessus : pour estaler et distribuer cette riche et puissante matiere, pour l'employer et s'en ayder, leur engin n'a ny assez de vigueur, ny assez de manement : elle ne peult qu'en une forte nature; or, elles sont bien rares : et les foibles, dict

¹ *Leur esprit.* Ce mot vient du latin *ingenium*.

Socrates, corrompent la dignité de la philosophie, en la maniant; elle paroist et inutile et vicieuse quand elle est mal estuyee ¹. Voilà comment ils se gastent et affolent ².

Humani qualis simulator simius oris,
 Quem puer arridens pretioso stamine serum
 Velavit, nudasque nates ac terga reliquit,
 Ludibrium mensis ³.

A ceulx pareillement qui nous regissent et commandent, qui tiennent le monde en leur main, ce n'est pas assez d'avoir un entendement commun, de pouvoir ce que nous pouvons; ils sont bien loing au dessous de nous, s'ils ne sont bien loing au dessus: comme ils promettent plus, ils doibvent aussi plus; et pourtant leur est le silence, non seulement contenance de respect et gravité,

¹ *En mauvais étui.*—E. J.

² Se nuisent à eux mêmes.—Affoler, *lædere*, *debilitare*. NICOT.

³ Tel le singe, imitateur de l'homme : un enfant le couvre, en riant, d'un précieux tissu de soie; puis, lui laissant le derrière nu, il l'expose à la risée des convives. CLAUDIAN. *in Eutrop.* l. I, v. 303.

mais encores souvent de proufit et de mesnage : car Megabysus, estant allé veoir Apelles en son ouvrouer¹, feut long temps sans mot dire; et puis commença à discourir de ses ouvrages : dont il receut cette rude reprimande² : « Tandis que tu as gardé silence, tu semblois quelque grande chose, à cause de tes chaisnes et de ta pompe; mais maintenant qu'on t'a ouï parler, il n'est pas iusques aux garçons de ma boutique qui ne te mesprisent. » Ces magnifiques atours, ce grand estat, ne luy permettoient point d'estre ignorant d'une ignorance populaire, et de parler impertinemment de la peinture : il debvoit maintenir, muet, cette externe et presumptifve suffisance. A combien de sottes ames, en mon temps, a servy une mine froide et taciturne, de tiltre de prudence et de capacité ! Les dignitez, les charges, se

¹ *Atelier*. Nous avons remplacé le vieux mot *ouvroir*, qui vient d'*operari*, par le mot *laboratoire*, qui vient de *laborare*, et a le même sens.—E. J.

² PLUTARQUE, *Des moyens de discerner le flatteur d'avec l'ami*, c. 14.—C.

donnent necessairement plus par fortune que par merite; et a lon tort souvent de s'en prendre aux roys : au rebours, c'est merveille qu'ils y ayent tant d'heur, y ayant si peu d'adresse :

Principis est virtus maxima, nosse suos¹ :

car la nature ne leur a pas donné la veue qui se puisse estendre à tant de peuples, pour en discerner la precellence, et percer nos poitrines où loge la cognoissance de nostre volonté et de nostre meilleure valeur: il fault qu'ils nous trient par coniecture et à tastons; par la race, les richesses, la doctrine, la voix du peuple; tresfoibles arguments. Qui pourroit trouver moyen qu'on ne peust iuger par iustice, et choisir les hommes par raison, establirait, de ce seul traict, une parfaicte forme de police. « Ouy, mais, il a mené à point ce grand affaire. » C'est dire quelque chose; mais ce n'est pas assez dire : car cette sentence est iustement

¹ Le premier mérite d'un prince est de distinguer ceux qu'il doit s'attacher. MARTIAL, l. 8, epigr. 15.

receue, « Qu'il ne faut pas iuger les conseils par les evenements. » Les Carthaginois ¹ punissoient les mauvais advis de leurs capitaines, encores qu'ils feussent corrigez par une heureuse issue : et le peuple romain a souvent refusé le triumphe à des grandes et tresutiles victoires, parce que la conduite du chef ne respondoit point à son bonheur. On s'apperceoit ordinairement, aux actions du monde, que la fortune, pour nous apprendre combien elle peult en toutes choses, et prend plaisir à rabbattre nostre presumption, n'ayant peu faire les malhabiles, sages, elle les faict heureux, à l'envy de la vertu; et se mesle volontiers à favoriser les executions où la trame est plus purement sienne : d'où il se veoid tous les iours que les plus simples d'entre nous mettent à fin de tresgrandes besongnes et publicques et privees; et, comme ² Sirannez le Persien respondit à

¹ TITE-LIVE, l. 38, c. 48.—C.

² Ou plutôt *Seiramnès*. Voyez PLUTARQUE, au prologue des *Dits notables des anciens rois, princes et capitaines*.—C.

ceulx qui s'estonnoient comment ses affaires succedoient si mal, veu que ses propos estoient si sages, « Qu'il estoit seul maistre de ses propos, mais du succez de ses affaires c'estoit la fortune, » ceulx cy peuvent respondre de mesme, mais d'un contraire biais: La pluspart des choses du monde se font par elles mesmes ;

Fata viam inveniunt ¹;

l'issue auctorise souvent une tresinepte conduite : nostre entremise n'est quasi qu'une routine, et, plus communement, consideration d'usage et d'exemple, que de raison. Estonné de la grandeur de l'affaire, i'ai aultrefois sceu, par ceulx qui l'avoient mené à fin, leurs motifs et leur adresse; ie n'y ay trouvé que des advis vulgaires : et les plus vulgaires et usitez sont aussi peultestre les plus seurs et plus commodes à la pratique, sinon à la montre. Quoy, si les plus plattes raisons sont les mieulx assises; les plus

¹ La destinée conduit tous les événements. VIRG.
Énéide, l. 3, v. 395.

basses et lasches et les plus battues se couchent mieulx aux affaires? Pour conserver l'auctorité du conseil des roys, il n'est pas besoing que les personnes prophanes y participent, et y voient plus avant que la premiere barriere : il se doibt reverer à credit et en bloc, qui en veult nourrir la reputation. Ma consultation esbauche un peu la matiere, et la considere legierement par ses premiers visages : le fort et principal de la besongne, i'ay accoustumé de le resigner au ciel.

Permitto divinis cætera¹.

L'heur et le malheur sont, à mon gré, deux souveraines puissances : c'est imprudence d'estimer que l'humaine prudence puisse remplir le roolle de la fortune; et vaine est l'entreprinse de celuy qui presume d'embrasser et causes et consequences, et mener par la main le progres de son faict; vaine surtout aux deliberations guerrieres. Il ne

¹ Je me repose sur les dieux de tout le reste. HOR. od. 9, l. 1, v. 9.

feut iamais plus de circonspection et de prudence militaire qu'il s'en veoid parfois entre nous : seroit-ce qu'on craind de se perdre en chemin, se reservant à la catastrophe de ce ieu ? Je dis plus, que notre sagesse mesme et consultation suyt, pour la pluspart, la conduite du hasard : ma volonté et mon discours se remue tantost d'un air, tantost d'un aultre; et y a plusieurs de ces mouvements qui se gouvernent sans moy : ma raison a des impulsions et agitations iournalieres et casuelles :

Vertuntur species animorum, et pectora motus
Nunc alios, alios, dùm nubila ventus agebat,
Concipiunt ¹.

Qu'on regarde qui sont les plus puissants aux villes, et qui font mieulx leurs besongnes, on trouvera, ordinairement, que ce sont les moins habiles : il est advenu aux femmelettes, aux enfants et aux insensez, de

¹ La disposition de l'âme varie sans cesse; maintenant une passion l'agite : que le vent change, une autre l'entraînera. VIRG. *Georg.* l. 1, v. 420.

commander de grands estats, à l'egal des plus suffisants princes; et y rencontrent (dict Thucydides ¹) plus ordinairement les grossiers que les subtils : nous attribuons les effects de leur bonne fortune à leur prudence;

Ut quisque fortunâ utitur,
Ita præcellet; atque exindè sapere illum omnes
dicimus ² :

par quoy ie dis bien, en toutes façons, que les evenemens sont maigres tesmoins de nostre prix et capacité.

Or, i'estois sur ce point, qu'il ne fault que veoir un homme eslevé en dignité : quand nous l'aurions cogneu, trois iours devant, homme de peu, il coule insensiblement, en nos opinions, une image de grandeur de suffisance ³; et nous persuadons que,

¹ L. 3, *Harangue de Cléon*, § 37.—C.

² Un homme ne s'élève qu'à la faveur de la fortune, et dès lors tout le monde vante son habileté. PLAUT., *in Pseud.* act. 2, sc. 3, v. 13.

³ *De grande suffisance, de grande capacité, habileté.*—E. J.

croissant de train et de credit, il est creur de merite : nous iugeons de luy, non selon sa valeur, mais à la mode des iectons, selon la prerogative de son reng. Que la chance tourne aussi, qu'il retombe et se mesle à la presse, chascun s'enquiert avecques admiration de la cause qui l'avoit guindé si hault : « Est ce luy? faict on; N'y sçavoit il aultre chose quand il y estoit? Les princes se contentent ils de si peu? Nous estions vrayement en bonnes mains! » C'est chose que i'ay veue souvent de mon temps : voire, et le masque des grandeurs qu'on represente aux comedies nous touche aulcunement et nous pipe. Ce que i'adore moy mesme aux roys, c'est la foule de leurs adoreteurs : toute inclination et soubmission leur est deue, sauf celle de l'entendement; ma raison n'est pas duicte à se courber et flechir, ce sont mes genoux. Melanthius, interrogé ce qu'il luy sembloit de la tragedie de Dionysius ¹ : « Je ne l'ay, dict il, point veue, tant elle est of-fusquee de langage : » aussi la pluspart de

¹ PLUTARQUE, *Comme il faut ouïr*, c. 7.—C.

ceulx qui iugent les discours des grands, debvroient dire : « Je n'ay point entendu son propos, tant il estoit offusqué de gravité, de grandeur et de maiesté. » Antisthenes ¹ suadoit un iour aux Atheniens qu'ils commandassent que leurs asnes feussent aussi bien employez au labourage des terres, comme estoient les chevaulx : sur quoy il luy feut respondu que cet animal n'estoit pas nay à un tel service : « C'est tout un, repliqua il; il n'y va que de vostre ordonnance : car les plus ignorants et incapables hommes que vous employez aux commandements de vos guerres, ne laissent pas d'en devenir incontinent tres dignes, parce que vous les y employez : » à quoy touche l'usage de tant de peuples qui canonisent le roy qu'ils ont faict d'entre eulx, et ne se contentent point de l'honorer, s'ils ne l'adorent. Ceulx de Mexico, depuis que les cerimonies de son sacre sont parachevees, n'osent plus le regarder au visage; ains, comme s'ils l'avoient deïfié par sa royauté, entre les ser-

¹ DIOG. LAERCE, *Vie d'Antisthènes*, l. 6, segm. 8. — C.

ments qu'ils luy font iurer de maintenir leur religion, leurs loix, leurs libertez, d'estre vaillant, iuste et debonnaire, il iure aussi de faire marcher le soleil en sa lumiere accoustumee, esgoutter les nuees en temps opportun, courir aux rivieres leurs cours, et faire porter à la terre toutes choses necessaires à son peuple ¹.

Je suis divers à cette façon commune; et me desfie plus de la suffisance, quand ie la veois accompagnee de grandeur de fortune et de recommandation populaire: il nous fault prendre garde combien c'est de parler à son heure, de choisir son poinet, de rompre le propos, ou le changer, d'une auctorité magistrale, de se deffendre des oppositions d'aultruy par un mouvement de teste, un soubris ² ou un silence, devant une assistance qui tremble de reverence et de respect. Un

¹ Montaigne a tiré ce fait de Lopez de Gomara, dans son Histoire des Indes. Voyez les *Observat. Miscell.* de Matthias Berrenger, imprimées à Strasbourg en 1569. Observation 35.—A. D.

² *Un souris.*—E. J.

homme de monstraëuse fortune, venant mesler son advis à certain legier propos, qui se demenoit tout laschement en sa table, commença iustement ainsi : « Ce ne peult estre qu'un menteur ou ignorant qui dira aultrement que, etc. » Suyvez cette poincte philosophique, un poignard à la main.

Voicy un aultre advertissement duquel ie tire grand usage : c'est Qu'aux disputes et conferences, tous les mots qui nous semblent bons, ne doibvent pas incontinent estre acceptez. La pluspart des hommes sont riches d'une suffisance estrangiere ; il peult bien advenir à tel de dire un beau traict, une bonne response et sentence, et la mettre en avant, sans en cognoistre la force. Qu'on ne tient pas tout ce qu'on emprunte, à l'aventure se pourra il verifier par moy mesme ¹. Il n'y fault point tousiours ceder, quelque verité ou beauté qu'elle ayt : ou il la fault

¹ Dans l'édition de 1588, la phrase que l'on va lire suivoit immédiatement celle qui, trois lignes plus haut, finit par *sans en cognoistre la force*. Le sens n'étoit point interrompu. — A D.

combattre à escient, ou se tirer arriere, sous couleur de ne l'entendre pas, pour taster de toutes parts comment elle est logee en son aucteur. Il peult advenir que nous en-ferrons, et aydons au coup, oultre sa portee. I'ay aultrefois employé, à la necessité et presse du combat, des revirades ¹ qui ont faict faulsee oultre mon desseing et mon esperance : ie ne les donnois qu'en nombre, on les recevoit en poids. Tout ainsi comme, quand ie debats contre un homme vigoureux, ie me plais d'anticiper ses conclusions, ie luy oste la peine de s'interpreter, i'essaye de prevenir son imagination imparfaicte encores et naissante; l'ordre et la pertinence de son entendement m'advertit et menace de loing : de ces aultres ie fois tout le rebours; il ne fault rien entendre que par eulx, ny rien presupposer. S'ils iugent en paroles univer-

¹ *Des répliques, des ripostes qui ont porté coup au-delà de mon intention et de mon espérance. — Revirade est un mot tout-à-fait inusité, et qui n'a peut-être jamais été français. Je le crois purement gascon. Le petit peuple de Languedoc s'en sert fort communément encore.—C.*

selles, « Cecy est bon, Cela ne l'est pas, » et qu'ils rencontrent; voyez si c'est la fortune qui rencontre pour eulx : qu'ils circonscrivent et restreignent un peu leur sentence; pour quoy c'est; par où c'est. Ces iugemens universels, que ie veois si ordinaires, ne disent rien; ce sont gents qui saluent tout un peuple en foule et en troupe : ceulx qui en ont vraye cognoissance, le saluent et remarquent nommeement et particulierement; mais c'est une hazardeuse entreprinse : d'où i'ay veu, plus souvent que tous les iours, advenir que les esprits foiblement fondez, voulants faire les ingenieux à remarquer en la lecture de quelque ouvrage le poinct de la beauté, arrestent leur admiration, d'un si mauvais chois, qu'au lieu de nous apprendre l'excellence de l'auteur, ils nous apprennent leur propre ignorance. Cette exclamation est seure, « Voylà qui est beau! » ayant ouï une entiere page de Virgile; par là se sauvent les fins : mais d'entreprendre à le suyvre par espauettes ¹, et, de iugement

¹ *Par parcelle, en détail.*

exprez et trié, vouloir remarquer par où un bon aucteur se surmonte, par où il se rehaulse, poisant les mots, les phrases, les inventions et ses diverses vertus, l'une aprez l'autre : Ostez vous de là. *Videndum est non modò, quid quisque loquatur, sed etiam quid quisque sentiat, atque etiam quâ de causâ quisque sentiat* ¹. I'oyz iournellement dire à des sots des mots non sots; ils disent une bonne chose : sçachons iusques où ils la cognoissent : voyons par où ils la tiennent. Nous les aydons à employer ce beau mot et cette belle raison qu'ils ne possèdent pas; ils ne l'ont qu'en garde : ils l'auront produicte à l'aventure et à tastons; nous la leur mettons en credit et en prix. Vous leur prestez la main; à quoy faire? ils ne vous en sçavent nul gré, et en deviennent plus ineptes : ne les secondez pas, laissez les aller; ils manieront cette matiere, comme gents qui ont

¹ Il faut non seulement écouter les discours de tous les hommes, mais encore examiner quels sont leurs sentiments, et en pénétrer les motifs. *Cic. de Offic. l. 1, c. 41.*

peur de s'eschauder; ils n'osent luy changer d'assiette et de iour, ny l'enfoncer : croulez¹ la tant soit peu ; elle leur eschappe; ils vous la quittent toute forte et belle qu'elle est : ce sont belles armes ; mais elles sont mal emmanchees. Combien de fois en ay ie veu l'experience ! Or, si vous venez à les esclaircir et confirmer, ils vous saisissent et desrobent incontinent cet avantage de vostre interpretation : « C'estoit ce que ie voulois dire : voylà iustement ma conception : si ie ne l'ay ainsin exprimé, ce n'est que faulte de langue. » Soufflez. Il fault employer la malice mesme, à corriger cette fiere bestise. Le dogme de Hegesias² « qu'il ne fault ny haïr, ny accuser, ains instruire, » a de la raison ailleurs ; mais icy, c'est iniustice et inhumanité de secourir et redresser celuy qui n'en a que faire, et qui en vault moins. J'aime à les laisser embourber et empestrer encores plus qu'ils ne sont, et si avant, s'il est possible, qu'enfin ils se recognoissent. La sottise et

¹ *Remuez-la.*—E. J.

² *DIOGÈNE LAERCE*, l. 2, segm. 95.—C.

desreglement de sens n'est pas chose guarissable par un traict d'avertissement, et pouvons proprement dire de cette reparation, ce que Cyrus respond à celuy ¹ qui le presse d'exhorter son ost ² sur le point d'une bataille : « Que les hommes ne se rendent pas courageux et belliqueux sur le champ par une bonne harangue; non plus qu'on ne devient incontinent musicien, pour ouïr une bonne chanson. » Ce sont apprentissages qui ont à estre faicts avant la main, par longue et constante institution. Nous debvons ce soing aux nostres, et cette assiduité de correction et d'instruction; mais d'aller prescher le premier passant, et regenter l'ignorance ou ineptie du premier rencontré, c'est un usage auquel ie veulx grand mal. Rarement le fois ie aux propos mesmes qui se passent avecques moy; et quitte plustost tout, que de venir à ces instructions reculees et magistrales; mon humeur n'est propre, non plus à parler qu'à escrire pour les prin-

¹ XÉNOPH. *Cyrop.* l. 3, c. 3, § 23.—C.

² *D'exhorter d'encourager son armée.*—E. J.

cipiants¹; mais aux choses qui se disent en commun, ou entre aultres, pour faulses et absurdes que ie les iuge, ie ne me iecte iamais à la traverse, ny de parole, ny de signe. Au demourant, rien ne me despise tant en la sottise, que, de quoy elle se plaist plus que aucune raison ne se peult raisonnablement plaire. C'est malheur, que la prudence vous deffend de vous satisfaire et fier de vous, et vous renvoye tousiours mal content et craintif; là où l'opiniastreté et la temerité remplissent leurs hostes d'esjouissance² et d'assurance. C'est aux plus malhabiles de regarder les aultres hommes par dessus l'espaule, s'en retournants tousiours du combat pleins de gloire et d'alaignesse; et le plus souvent encores, cette outre-cuidance de langage et gayeté de visage leur donne gagné, à l'endroit de l'assistance, qui est communement foible et incapable de bien iuger et discerner les vrais avantages. L'obstination et ardeur d'opinion est la plus seure

¹ *Pour les commençants.*—E. J.

² *De plaisir, de satisfaction.*—F. J.

preuve de bestise : est il rien certain, resolu, desdaigneux, contemplatif, grave, serieux, comme l'asne?

Pouvons-nous pas mesler au tiltre de la conference et communication les devis poinctus et coupez que l'alaignesse et la privauté introduict entre les amis gaussants et railants plaisamment et vifvement les uns les aultres? Exercice auquel ma gaîté naturelle me rend assez propre; et s'il n'est aussi tendu et sérieux que cet aultre exercice que ie viens de dire, il n'est pas moins aigu et ingenieux, ny moins proufitable, comme il sembloit à Lycurgus. Pour mon regard, i'y apporte plus de liberté que d'esprit; et y ay plus d'heur que d'invention : mais ie suis parfait en la souffrance; car i'endure la revanche, non seulement aspre, mais indiscrete aussi, sans alteration : et à la charge qu'on me faict, si ie n'ay de quoy repartir brusquement sur le champ, ie ne vois pas m'amusant à suyvre cette poincte, d'une contestation ennuyeuse et lasche, tirant à

¹ *Je ne vais pas.*—E J.

l'opiniastreté; ie la laisse passer, et, baisant ioyusement les aureilles, remets d'en avoir ma raison à quelque heure meilleure : n'est pas marchand qui tousiours gaigne. La plupart changent de visage et de voix où la force leur fault, et, par une importune cholere, au lieu de se venger, accusent leur foiblesse ensemble et leur impatience. En cette gaillardise, nous pinceons par fois des cordes secrettes de nos imperfections, lesquelles, rassis, nous ne pouvons toucher sans offense; et nous entradvertissons utilement de nos défauts. Il y a d'autres ieux de main, indiscrets et aspres, à la françoise, que ie hais mortellement; i'ay la peau tendre et sensible : i'en ai veu, en ma vie, enterrer deux princes de nostre sang royal. Il faict laid se battre en s'esbattant. Au reste, quand ie veulx iuger de quelqu'un, ie luy demande combien il se contente de soy; iusques où son parler ou son escrit lui plaist. Ie veulx eviter ces belles excuses, « Ie le feïs en me iouant;

Ablatum mediis opus est incudibus istud¹;

¹ Cet ouvrage, imparfait encore, a été retiré du métier. OVID. l. 1, eleg. 6, v. 29.

Je n'y feus pas une heure; Je ne l'ay reveu de puis. » Or, dis ie , laissons doncques ces pieces ; donnez m'en une qui vous represente bien entier, par laquelle il vous plaise qu'on vous mesure : et puis, que trouvez vous le plus beau en vostre ouvrage ; est ce ou cette partie, ou cette cy ? la grace , ou la matiere, ou l'invention, ou le iugement, ou la science? Car ordinairement ie m'aperceois qu'on fault autant à juger de sa propre besongne, que de celle d'aultruy, non seulement pour l'affection qu'on y mesle, mais pour n'avoir la suffisance de la cognoistre et distinguer : l'ouvrage , de sa propre force et fortune, peult seconder l'ouvrier et le devancer outre son invention et cognoissance. Pour moy, ie ne iuge la valeur d'aulture œuvre quelconque plus obscurément que du mien ; et loge les Essais tantost bas , tantost hault , fort inconsamment et douteusement. Il y a plusieurs livres utiles , à raison de leurs subiects , desquels l'aucteur ne tire aulcunement recommandation ; et des bons livres, comme des bons ouvrages , qui font honte à l'ouvrier. J'escriray la façon de nos convives et de nos

vestements , et l'escriray de mauvaise grace ; ie publieray les edicts de mon temps , et les lettres des princes , qui passent ez mains publiques ; ie feray un abbrege sur un bon livre , et tout abbrege sur un bon livre est un sot abbrege , lequel livre viendra à se perdre ; et choses semblables : la posterité retirera utilité singuliere de telles compositions ; moy, quel honneur, si ce n'est de ma bonne fortune ? Bonne part des livres fameux sont de cette condition.

Quand ie leus Philippe de Commines , il y a plusieurs annees , treshon aucteur certes , i'y remarquay ce mot pour non vulgaire : « Qu'il se fault bien garder de faire tant de service à son maistre , qu'on l'empesche d'en trouver la iuste recompense : » ie debvois louer l'invention , non pas luy ; ie la rencontray en Tacitus , il n'y a pas long temps ; *Beneficia eò usque læta sunt, dum videntur exsolvi posse ; ubi multùm antevenère, pro gratiã odium redditur*¹ : et Seneque vigo-

¹ Les bienfaits sont agréables, tant qu'on croit pouvoir s'acquitter ; mais, lorsqu'ils deviennent trop

reusement; *Nam qui putat esse turpe non reddere, non vult esse cui reddat*¹ : et Cicero, d'un biais plus lasche : *Qui se non putat satisfacere, amicus esse nullo modo potest*². Le subiect, selon qu'il est, peult faire trouver un homme sçavant et memorieux; mais, pour iuger en luy les parties plus siennes et plus dignes, la force et beauté de son ame, il fault sçavoir ce qui est sien, et ce qui ne l'est point : et, en ce qui n'est pas sien, combien on luy doibt, en consideration du choix, disposition, ornement et langage qu'il a fourny. Quoy, s'il a emprunté la matiere, et empiré la forme, comme il advient souvent! Nous aultres, qui avons peu de pratique avecques les livres, sommes en cette peine, que quand nous voyons quelque belle invention en un poëte nouveau, quelque fort argument en un pres-grands, loin de les reconnoître, on les paye de haine. TACITE, *Annal*, l. 4, c. 18.

¹ Celui qui trouve honteux de ne pas rendre, voudroit ne rien devoir. SENEC. *epist.* 51.

² Celui qui ne croit pas pouvoir s'acquitter des obligations qu'il vous a, ne sauroit être votre ami. Q. CIC. *de Petitione Consulatus*, c. 9.

cheur, nous n'osons pourtant les en louer, que nous n'ayons prins instruction, de quelque sçavant, si cette piece leur est propre, ou si elle est estrangiere : iusques lors ie me tiens tousiours sur mes gardes.

Ie viens de courre d'un fil l'histoire de Tacitus (ce qui ne m'advient gueres ; il y a vingt ans que ie ne meis en livre, une heure de suite) ; et l'ay fait à la suasion d'un gentilhomme que la France estime beaucoup, tant pour sa valeur propre, que pour constante forme de suffisance et bonté qui se veoid en plusieurs frères qu'ils sont. Ie ne sçache point d'auteur qui mesle à un registre publicque tant de consideration des mœurs et inclinations particulieres : et me semble le rebours de ce qu'il luy semble à luy, Que, ayant specialement à suyvre les vies des empereurs de son temps, si diverses et extremes en toute sorte de formes, tant de notables actions que nommeement leur cruauté produisit en leurs subiects, il avoit une matiere plus forte et attirante à discourir et à narrer, que s'il eust eu à dire des batailles et agitations universelles ; de ma-

niere que souvent ie le treuve sterile , courant par dessus ces belles morts, comme s'il craignoit nous fascher de leur multitude et longueur. Cette forme d'histoire est de beaucoup la plus utile : les mouvements publiques despendent plus de la conduite de la fortune; les privez, de la nostre. C'est plus-tost un iugement, que deduction d'histoire; il y a plus de preceptes que de contes : ce n'est pas un livre à lire, c'est un livre à estudier et apprendre; il est si plein de sentences, qu'il n'y en a à tort et à droict; c'est une pepiniere de discours ethiques ' et politiques, pour la provision et ornement de ceulx qui tiennent quelque reng au manie-ment du monde. Il plaide tousiours par raisons solides et vigoreuses, d'une façon poinctue et subtile, suyvant le style affecté du siecle; ils aimoient tant à s'enfler, qu'ou ils ne trovoyent de la poincte et subtilité aux choses, ils l'empruntoient des paroles. Il ne retire pas mal à l'escire de Seneque : il me semble plus charnu; Seneque plus aigu. Son

' *Moraux.*—C.

service est plus propre à un estat trouble et malade , comme est le nostre present ; vous diriez souvent qu'il nous peinct , et qu'il nous pince. Ceulx qui doubtent de sa foy , s'accusent assez de luy vouloir mal d'ailleurs. Il a les opinions saines , et pend du bon party aux affaires romaines. Je me plains un peu toutesfois de quoy il a iugé de Pompeius plus aigrement que ne porte l'advis des gens de bien qui ont vescu et traicté avecques luy ; de l'avoir estimé du tout pareil à Marius et à Sylla , sinon d'autant qu'il estoit plus couvert. On n'a pas exempté d'ambition son intention au gouvernement des affaires , ny de vengeance ; et ont craint ses amis mesmes que la victoire l'eust emporté outre les bornes de la raison , mais non pas iusques à une mesure si effreneé : il n'y a rien , en sa vie , qui nous ayt menacé d'une si expresse cruauté et tyrannie. Encores ne fault il pas contrepoiser le souspeçon , à l'evidence : ainsi ie ne l'en crois pas. Que ses narrations soient naïves et droictes , il se pourroit , à l'adventure , argumenter de cecy mesme , Qu'elles ne s'appliquent pas

toujours exactement aux conclusions de ses jugements, lesquels il suyt selon la pente qu'il y a prinse, souvent oultre la matiere qu'il nous montre, laquelle il n'a daigné incliner d'un seul air. Il n'a pas besoing d'excuse d'avoir approuvé la religion de son temps, selon les loix qui luy commandoient, et ignoré la vraye : cela, c'est son malheur, non pas son default. L'ay principalement considéré son jugement, et n'en suis pas bien esclairey par tout : comme ces mots de la lettre que Tibere, vieil et malade, envoyoit au senat, « Que vous escriray ie, messieurs, ou comment vous escriray ie, ou que ne vous escriray ie point, en ce temps? les dieux et les deesses me perdent pirement que ie ne me sens tous les iours perir, si ie le sçais! » ie n'apperçois pas pourquoy il les applique si certainement à un poignant remors qui tormente la conscience de Tibere; au moins lors que i'estois à mesme, ie ne le vois point. Cela m'a semblé aussi un peu lasché, qu'ayant eu à dire¹ qu'il avoit exercé

¹ TACITE, *Annal.* l. 6, c. 11. —C.

certain honorable magistrat¹ à Rome, il s'aïlle excusant que ce n'est point par ostentation qu'il l'a dict : ce traict me semble bas de poil, pour une ame de sa sorte ; car le n'oser parler rondement de soy, accuse quelque faulte de cœur : un iugement roide et haultain, et qui iuge sainement et seurement, il use à toutes mains des propres exemples, ainsi que de chose estrangiere ; et tesmoigne franchement de luy, comme de chose tierce. Il fault passer par dessus ces regles populaires de la civilité, en faveur de la verité et de la liberté. I'ose non seulement parler de moy ; mais parler seulement de moy : ie fourvoye quand i'escris d'aultre chose, et me desrobbe à mon subiect. Je ne m'aime pas si indiscretement, et ne suis si attaché et meslé à moy, que ie ne me puisse distinguer et considerer à quartier², comme un voisin, comme un arbre : c'est pareillement faillir de ne veoir pas iusques où on vault, ou d'en dire plus qu'on n'en veoid. Nous debvons plus d'amour à

¹ *Certaine magistrature honorable.*—E. J.

² *A part moi.*—E. J.

Dieu qu'à nous, et le cognoissons moins ; et si en parlons tout nostre saoul. Si ces escripts rapportent aulcune chose de ses conditions, c'estoit un grand personnage, droicturier et courageux, non d'une vertu superstitieuse, mais philosophique et genereuse. On le pourra trouver hardy en ses tesmoignages ; comme où il tient qu'un soldat portant un faix de bois, ses mains se roidirent de froid, et se collerent à sa charge, si qu'elles y demeurèrent attachees et mortes, s'estants desparties des bras. I'ay accoustumé, en telles choses, de plier sous l'auctorité de si grands tesmoings. Ce qu'il dict aussi, que Vespasian, par la faveur du Dieu Serapis, guarit en Alexandrie une femme aveugle, en luy oignant les yeulx de sa salive, et ie ne sçais quel aultre miracle, il le faict par l'exemple et debvoir de tous bons historiens : ils tiennent registre des evenements d'importance. Parmi les accidents publics, sont aussi les bruits et opinions populaires : c'est leur roolle de reciter les communes creances, non pas de les regler ; cette part touche les theologiens et les phi-

losophes directeurs des consciences : pourtant tressagement, ce sien compaignon, et grand homme comme luy : *Equidem plura transcribo, quàm credo; nam nec affirmare sustineo, de quibus dubito, nec subducere quæ accipi*¹ : et l'aultre : *Hæc neque affirmare, neque refellere operæ pretium est...., famæ rerum standum est*². Et escrivant en un siecle auquel la creance des prodiges commenceoit à diminuer, il dict ne vouloir pourtant laisser d'insérer en ses annales, et donner pied à chose receue de tant de gents de bien et avecques si grande reverence de l'antiquité : c'est tresbien dict. Qu'ils nous rendent l'histoire, plus selon qu'ils receoivent, que selon qu'ils estiment. Moy qui suis roy de la matiere que ie traicte, et qui n'en doibs compte à personne, ne m'en

¹ J'en rapporte plus que je n'en crois; mais, comme je me garde bien d'assurer les choses dont je doute, aussi ne puis-je pas supprimer celles que j'ai apprises. QUINT. CURT. l. 9, c. 1.

² Je ne dois pas me mettre en peine d'affirmer ni de réfuter ces choses...; il faut s'en tenir à la renommée. TIT. LIV. l. 1, *in præfat.* et l. 7, c. 6.

crois pourtant pas du tout : ie hazarde souvent des boutades de mon esprit, desquelles ie me desfie, et certaines finesses verbales¹ de quoy ie secoue les oreilles; mais ie les laisse courir à l'adventure. Je veois qu'on s'honore de pareilles choses; ce n'est pas à moy seul d'en iuger. Je me presente debout et couché; le devant et le derriere; à droicte et à gauche, et en tous mes naturels plis. Les esprits, voire pareils en force, ne sont pas tousiours pareils en application et en goust. Voylà ce que la mémoire m'en presente en gros, et assez incertainement: tous iugements en gros sont lasches et imparfaicts.

¹ *Certaines finesses de langage.*—E. J.

TABLE DES CHAPITRES

CONTENUS

DANS CE VOLUME.

SUITE DU LIVRE TROISIÈME.

| | |
|--|--------|
| CHAPITRE V. Sur des vers de Virgile.. . . . | Pag. 1 |
| CHAP. VI. Des coches.. | 169 |
| CHAP. VII. De l'incommodité de la grandeur.. . | 218 |
| CHAP. VIII. De l'art de conferer. | 233 |

FIN DE LA TABLE.

Imprimerie de MARCHAND DU BREUIL,
rue de la Harpe, n° 80

Henri Laffitte
Paris, 1925
[SAYCE]

852263

